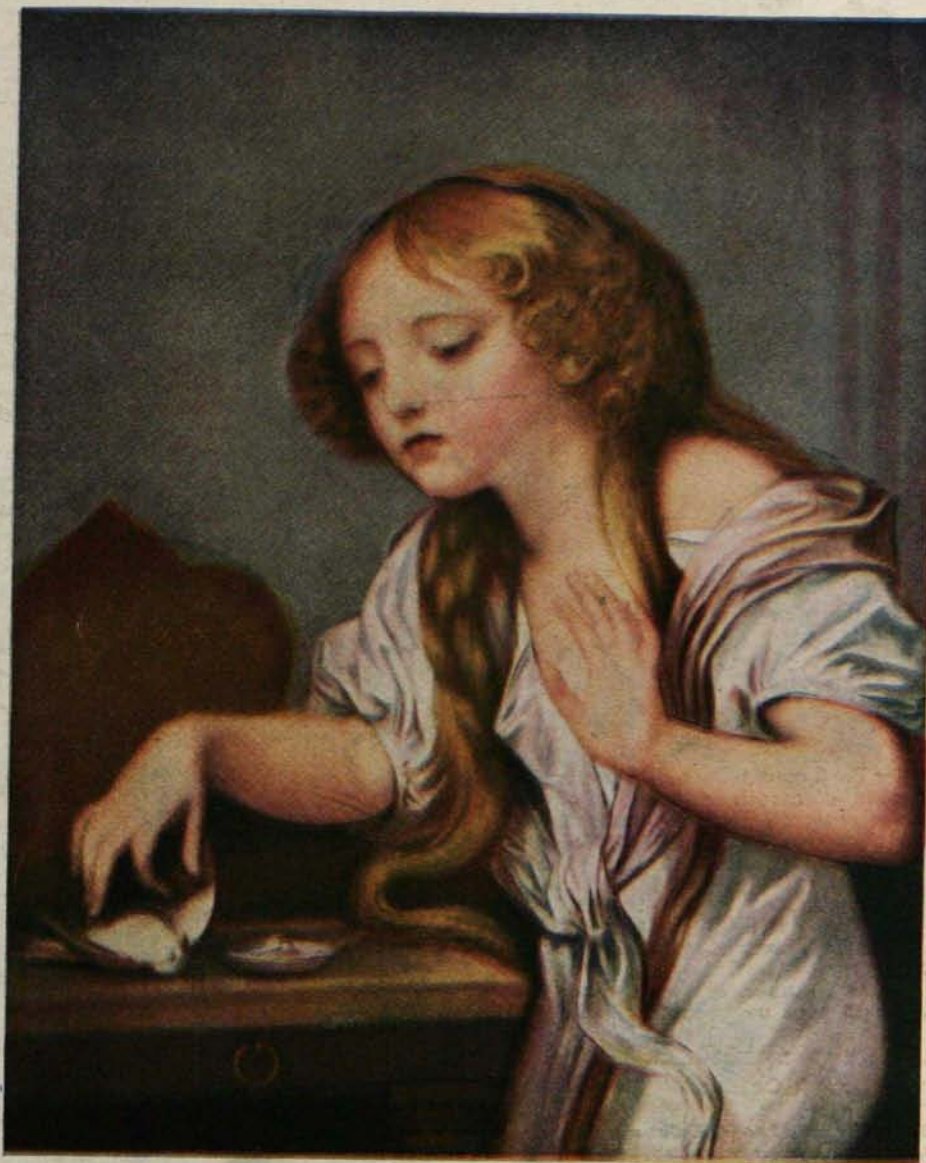


LA REVUE MODERNE



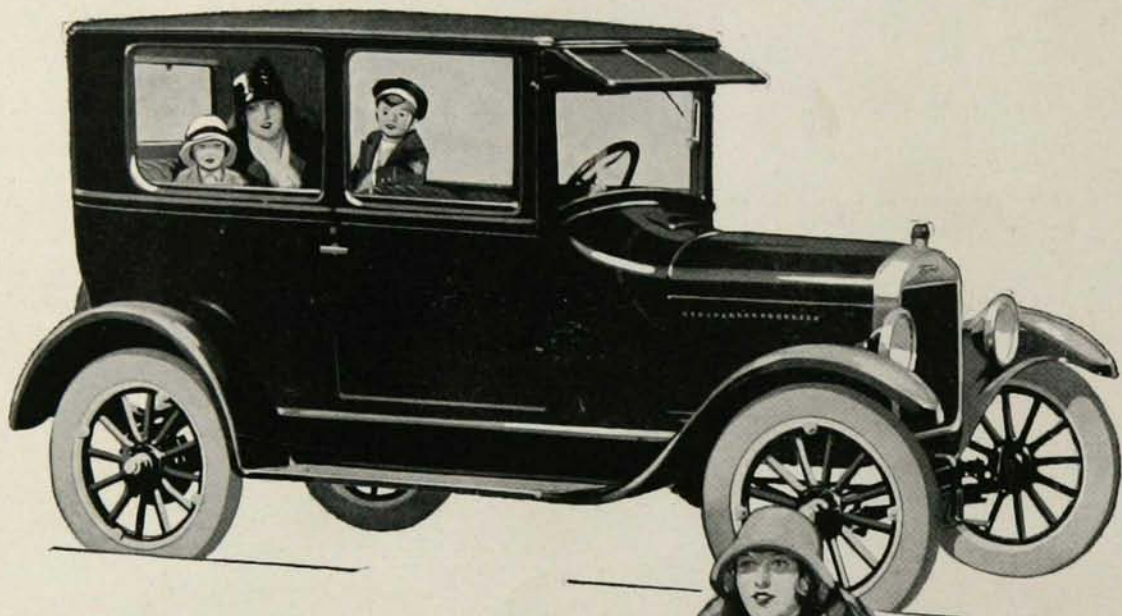
L'OISEAU MORT

(Musée du Louvre)

Une des plus jolies œuvres de Greuze. Les yeux baissés où sous les cils perlent des larmes, la bouche avec cette moue de chagrin, les gestes délicats des mains, les fossettes des bras, le laisser aller du vêtement.

REVUE MENSUELLE

PRIX: 25 SOUS



Le Sedan Tudor Ford pour votre usage particulier est peu coûteux d'entretien et cependant sa capacité vous permet d'inviter vos amis à vous accompagner dans vos promenades. Le capitonnage intérieur s'harmonise parfaitement avec la couleur grise ou moleskine de la carrosserie. Les sièges bas et profonds sont des plus confortables. Les portes sont très larges et les grandes glaces des fenêtres assurent le maximum de champ visuel. De plus le prix de cette voiture est beaucoup moindre que celui que vous vous attendez de payer pour un sedan vraiment joli.

Ford Motor Company of Canada, Limited
Ford, Ontario.

Le dépositaire officiel de Ford en votre localité, vous donnera le bénéfice de payer par versements faciles.

Ford

PRODUITS DE QUALITE TRADITIONNELLE

Les Grands Reportages Français

Un exemplaire envoyé aussitôt sur demande

Le Courrier de France

Directeur : MAXIME BAZE

106, Boulevard Haussmann
PARIS

ECRIVEZ-NOUS

Si vous avez besoin d'un renseignement, d'une aide, d'un conseil, d'un appui politique pour une cause d'intérêt général.

Nous vous aiderons et vous renseignerons sur tout car parlementaires éminents, avocats de grand talent, gens de théâtres, de lettres, d'affaires, de commerce, d'usines, tous de tout premier ordre, par notre intermédiaire vous tendrons la main.

Joindre des timbres-poste pour la réponse.

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE

35, RUE SAINT-JACQUES

Immeuble Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit : \$500,000.

Capital payé : \$250,000.

Réserve et Profits non distribués :

\$160,892.19

Fonds Administrés et fiduciaire pour Emissions d'Obligations : \$40,916,927.57

Exécuteur testamentaire
VOUTES DE SURETE

Administrateur de Successions et de
Fortunes privées.

ASSURANCES :

Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

— DIRECTION —

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.

J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

Téléphonez ou écrivez
pour renseignements.

BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... \$5,000,000.00

Capital payé et réserve.... 4,500,000.00

350 succursales et sous-agences dans les provinces de Québec,
Ontario, Nouveau-Brunswick et de
l'Île du Prince-Edouard.

Président: L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.

Vice-Président : M. W.-F. CARSLY,

Vice-Président : M. Tancrede BIENVENU.

Président: L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-Président: L'hon. E.-L. PATENAUBE, C.P., M.P.P.

L'Hon. PAUL TOURIGNY, C.L.

EXTRAIT DES REGLEMENTS APPROUVES PAR
LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses
Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de
tous les dépôts d'Épargnes, tel que constaté par le dernier
rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement
en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et
autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'épargne
(Commissaires-Censeurs)

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par
le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

LA PETITE POSTE

CONDITIONS.—Le 5^e jour du mois de Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de retourner tout article qui pourrait s'accumuler dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens général de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

QUI VOUDRAIT correspondre avec moi? Mlle C. Pilon, 372 Rosylin, Westmount.

QUI DE VOUS, jeunes correspondantes consulera un grand bébé. Casier 279, Lac Mégantic, Qué.

MADemoiselle Georgette St-Pierre désire correspondants distingués. 8 Larocque, Sherbrooke.

KORRESPONDANTS demandés. Colette de Kerdraïne, 275 St-Cyrille, Québec.

MON FOYER postal vous attend, jeunes messieurs de 23 à 29 ans. Venez l'égayez. Rachel Deschamps, 198 est Notre-Dame, Montréal.

JEUNE HOMME brun, grand, intelligent, position du gouvernement, désire correspondantes de 18 à 25 ans. Gille Tourigny, 761 Avenue Hôtel de Ville, Montréal.

QUI VEUT être la Roxane moderne, d'un nouveau Cyrano. Robert Senécal, Varennes.

CANADIENNE, un peu étrangère à Montréal (ne voulant pas d'une aventure banale), mais désirant connaître un bon cicerone, distingué et lettré, avec qui elle aimerait échanger d'abord correspondance intelligente. S'en remet, pour un essai, au hasard de l'incognito. M. J. Guérin, Station H, Montréal.

KORRESPONDANTS aimables, cultivés, recevront gai et souriant accueil. René Claude, Casier 2184, Montréal.

QUI REpondra à mon appel? Aimables jeunes filles ou veuves de 25 à 30 ans, goûts raffinés, c'est à vous que je m'adresse. Mon but : faire connaissance. Robert Dormeuil, poste restante, Station B, Montréal.

JEUNE HOMME distingué désire correspondre avec jeunes filles de 18 à 24 ans. Casier 601, East Angus, Qué.

QUI VIENDRA me distraire. Josette Thérien, Boîte 181, Station N, Montréal.

GENTILLE brunette demande à trouver son idéal. Fée des Rêves, Mont-Joli, Casier.

KORRESPONDANTS distingués, de 22 à 28 ans, venez causer avec Ninette, Poste restante, St-Simon de Rimouski.

KORRESPONDANTS! Bienvenus. Colibri, Corcoran, Co. Joliette, Qué.

JEUNE IRLANDAISE désire causer sur la littérature française. Miss Carrey Baxter, 120 Bonaventure, Trois-Rivières.

QUI AIMERAIT Yolande Hubert, Grand-Mère, P. Q.

JEUNE FILLE de vingt-deux ans, originale, sans être naïve, sera vivement intéressée par correspondants distingués, intellectuels et sérieux. J'aime surtout les discussions. Quelque célibataire endurci me provoquerait-il? Miss Amy Ricaine, General Delivery, New Bedford, Mass.

YVONNE GIROUARD, 198 est Notre-Dame, Montréal, dans la trentaine, jolie, distinguée, sincère, musicienne, désire "spécialiste de cœur".

BLONDE DISTINGUÉE, instruite, 24 ans, désire correspondants distingués ayant bonne position. Violette, La Tuque.

QUI VIENDRA m'égayez? Charles de Lottinville, St-Titeville, Qué.

HELENE LANDRY, 19 ans, demande une correspondance sérieuse. Boîte 204, B. P. Haute-Ville, Québec.

GENTILS correspondants, venez distraire Claude de Léséleuc, Viger, Co Témiscouata, Qué.

VANCOUVERIENNE demande Montréalais instruit et spirituel pour aider son sourire à se dégeler dans cette froide ville. Rolande de Berny, Poste Restante, Verdun, P. Q.

J'AIME A CAUSER et surtout à l'ombre du mystère. Mlle Mimi Printemps, Monk, Qué.

PHYSIQUE, vingt printemps; moral quatre-vingt hivers. Viendez-vous quand même causer jeunes et gentils messieurs avec Michèle Deguire, Sorel, P. Q.

QUI M'ECRIRA? Réponse assurée, Miraille, St-Camille, Wolfe, Qué.

VEZ me distraire gentilles demoiselles. Réponse assurée. Loulou, Poste Restante, St-Camille, Wolfe, Qué.

QUI VIENDRA peupler de pensées amies mon foyer solitaire? Huguette, Montmagny Station, Qué.

HELLO? Correspondre? Ah!... oui!! Roberte et Elita, B. P. 136, Marienville, Qué.

GENTILS correspondants, bienvenus chez Rosita, Grand'Mère, Qué.

EXISTE-T-IL un remède promptement efficace à l'ennui? Dans l'affirmative, qu'on m'en prévienne le plus tôt possible. Jacqueline Dubreuil, Casier 214, Bureau Central, Montréal.

VEUF DE 50 ANS correspondrait avec veuve ou demoiselles instruite, bon caractère, grandeur moyenne, aimable et riche de 35 à 45 ans. J. B. Galant, 198 est Notre-Dame, Montréal.

REINE BERENGERE désire roi sincère, 35 ans. Cap St-Ignace, Qué.

DEUX GENTILLES Hébertvilliennes, distinguées et charmantes brunettes aux yeux noirs, l'une 21 ans et l'autre 22 ans, désirent correspondants gentils et distingués jusqu'à 25 ans. A qui la première lettre. Violette de Lavallée et Marguerite Lamontagne, Poste Restante, Station d'Hébertville, Qué.

VEZ AIMABLES correspondantes, je m'ennui. Pol, Cap St-Ignace, Qué.

SOYEZ LES BIENVENUS, gentils correspondants. Mlle Monique Sonnier, 80A Alexandre, Sherbrooke, Qué.

SOYEZ LES BIENVENUS gentils correspondants. Mlle Liette Normand, 9 Alexandre, Sherbrooke.

SOYEZ BIENVENUS gentils correspondants. Mlle Colette Hermand, 29A rue Alexandre, Sherbrooke.

CELIBATAIRE, 35 ans, désire correspondantes. But sérieux. Charles Boileau, B. P. 271, Montréal.

UN LEVISIEN aimerait à correspondre avec une brunette de 20 à 23 ans. Lévisien, Boîte 105, Lévis.

DISTINGUES, sérieux correspondants, de 25 à 35 ans, allez vers Dolorès de Verneuil à 101 St-Hubert, Montréal.

PIERRETTE Des Bois, Poste Restante, Montmagny, demande correspondants. Bien à vous, Berthe Moreau, St-Aubert, Co L'Islet.

MARIONNETTE, Poste Restante, St-Prospère, Champlain, demande correspondants.

DAME, VEUVE, correspondrait avec monsieur veuf ou célibataire distingué et instruit, de 38 ans et plus. Jacqueline Gagnon, 198 est Notre-Dame, Montréal.

JEUNE HOMME distingué demande correspondantes pour se distraire. Jean Valjean, Poste Restante, Montmagny Station, Qué.

REPONSE ASSURÉE aux gentils et distingués correspondants. Yvette, Casier 555, St-Raymond, Portneuf.

Etudes Graphologiques

NINON-SERGE.—Désir de plaire, produire de l'effet, voilà l'unique occupation et le plus grand souci de Ninon-Serge. Elle est prompte, nerveuse, et son excitation va souvent jusqu'à l'exaltation.

Elle a un cœur d'or et une grande générosité; elle donne largement quand elle peut le faire, non seulement de sa bourse mais de sa personne.

Elle est plus sensuelle qu'affectueuse.

Elle aime à discuter et à contredire et ses idées bien personnelles ne sont pas toujours justes.

Très renfermée, elle ne se raconte pas, elle parle beaucoup, mais ne dévoile jamais ses pensées intimes.

Elle est intelligente avec une jolie culture.

Elle a plus de prétention et d'orgueil que d'amour-propre.

Négligente et sans soin.

Esprit dominateur, nature volontaire, rebelle à toute contrainte. Elle a cependant beaucoup d'initiative et de décision.

VIOLETTE DES CHAMPS.—Elle porte bien son nom la petite Violette des Champs. Douce, bonne, craintive et timide.

Nature renfermée qui ne demande qu'à rester dans l'ombre mais qui cherche toujours à faire plaisir. Elle a beaucoup d'ordre pour elle-même.

Pour tout ce qui l'entoure, elle a un goût délicat et raffiné.

Intelligente, cultivée, un peu routinière.

La volonté est faible mais suivie.

Elle a un grand besoin d'affection et est très sensible à toute marque de sympathie qu'on lui témoigne; cependant la grande réserve et la timidité empêchent toute expansion.

Elle est droite, sincère et possède tout le tact et la délicatesse de sentiments qui manquant à beaucoup. Chez elle les affections, qu'il faut souvent deviner, sont profondes et durables.



Soulage rapidement les douleurs particulières à la femme, sans affecter le cœur Migraines, Névralgies, Maux de Tête, Maux de Dents, Fièvres, Courbatures, Fatigue, etc. : : : : :

Kalmine

.10 et .35

Chez tous les Pharmaciens

Section des Patrons

ROBE POUR DAMES ET DEMOISELLES

PATRON No. 2621.—Découpée du col au centre-front et fermée sous une bande appliquée. Col en V avec un collet rond. Manches étroites se terminant en manchettes retournées. Garniture triangulaire aux côtés. Largeur en bas de la robe, pointure 36, environ 2 1-2 verges. 7 pièces.

14 et 16 ans (32-34) ... 36 38 40 42 buste
35 1-2 et 37 ... 39 41 1-2 44 46 1-2 hanche.

Longueur du centre-dos du col au bas, 48 pouces. Aucune couture n'est allouée sur les pointures de dames, mais on alloue une couture de 3 pouces sur les pointures 4 t.

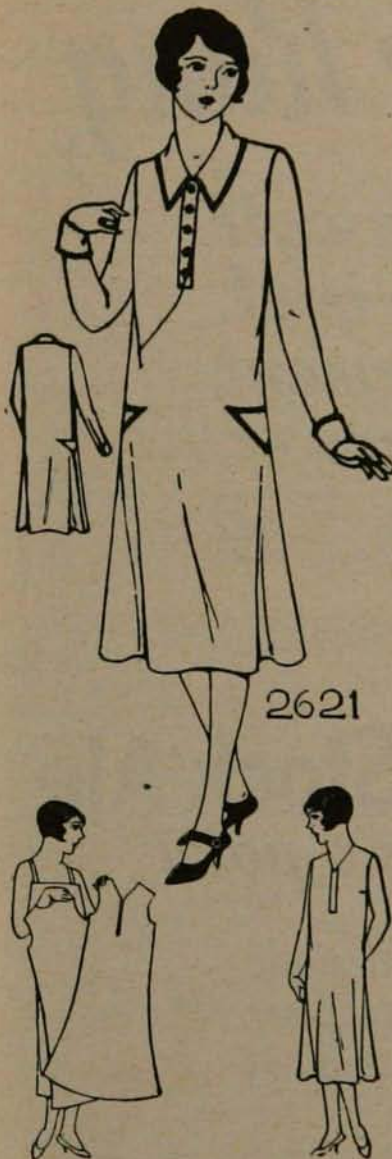
Avant de tailler, comparez soigneusement toutes les pièces du patron avec la charte.

1-2 pouce a été alloué sur tous les bords pour les coutures et le finissage. Front (F), Dos (B), Bande (N), Col (C), Garniture (T) :— Découpez le front (F) au centre du col jusqu'aux petites perforations, puis liez les bords. Faufilez la bande sur le front (N), le centre de la bande étant au centre-front et les bords du col égaux, laissant le bord de la bande à la gauche du centre-front libre, sur la profondeur de l'ouverture ; terminez. Formez une flèche à l'emmanchure du front (F) faufilant et avançant le long des perforations correspondantes, jusqu'à la petite perforation isolée. Fermez le sous-bras et les coutures à l'épaule tels que perforés. Attachez le collet au col de la robe, les perforations et les centres-dos étant égaux. Faufilez la garniture (T) aux côtes de la robe, avec le bord supérieur de la pièce de garniture, telle que perforé largement, le long des petites perforations dans les sections d'avant et d'arrière.

Manches (S), Manchettes (D) :— Fermez les coutures de la manche et de la manchette telles que perforées, laissant les bords libres au delà des grandes perforations et poussez la couture en forme de flèche jusqu'aux petites perforations. Cousez la manchette telle que perforée. Cousez la manche à l'emmanchure telle que perforée, la grande perforation étant à la couture de l'épaule et les petites perforations à la couture du sous-bras. Tenez la manche vers vous en la fixant à l'emmanchure.

VERGES DE TISSU REQUISES

Pointures.....	Avec revers				Sans revers	
	32 p.	36 p.	40 p.	42 p.	54 p.	Gallon
14 ans	3 5-8	3 3-8	3 1-4	3	2 3-8	2 5-8 3 1-4
16 ans	3 3-4	3 5-8	3 1-2	3 3-8	2 5-8	2 3-4 3 1-4
36 pcs	3 7-8	3 3-4	3 5-8	3 5-8	2 3-4	2 7-8 3 1-4
38 pcs	4 3-8	3 7-8	3 5-8	3 5-8	2 3-4	2 7-8 3 1-2
40 ou 42 pcs....	4 3-8	3 7-8	3 3-4	3 5-8	3	3 3 3 1-2



2621

On peut se procurer ces patrons avec toutes les indications nécessaires, pour le prix de 20c, en s'adressant à "Section des Patrons", mentionner la grandeur,

La Revue Moderne,
198, Notre-Dame Est.



WABASSO signifie: "Le Lapin Blanc du Nord" et veut dire aussi pour les Canadiens : " Un Coton de qualité supérieure produit au pays et l'équivalent des meilleures lignes venant de l'étranger."

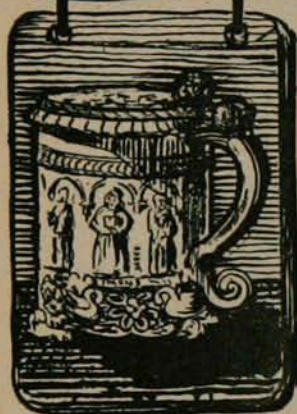
La Cie WABASSO fabrique des Batistes, Madapolams, Shirtings, Nansouks, Cotons pour Lingerie, Voiles, Cotons à Draps de Lits, Cotons Circulaires, etc., et depuis une année, a mis sur le marché des Broadcloths, des Voiles, des Quadrilles à lingerie, etc., dans les couleurs pastels telles que Crème, Rose, Ciel, Mauve, Mais, Nil, Pêche, Corail, etc., etc.

"Bon comme l'Or"
"Blanc comme la Neige"

"WABASSO" EST AU COTON CE QUE
"STERLING" EST A L'ARGENT:
LA MARQUE DE QUALITE.

"WABASSO"

The Wabasso Cotton Company, Limited
TROIS-RIVIERES, QUE.



Au Premier Rang

*Quand il s'agit
d'arôme le goût,
invariablement,
se porte vers —*



Dow

OLD Stock Ale

Mûrie à point

Pendant plus d'un siècle rien n'a été négligé pour améliorer la qualité de la bière Dow.

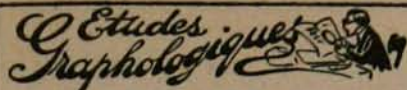
Toute idée neuve, tout procédé nouveau ont fait l'objet d'une épreuve décisive, pour savoir si la qualité en serait améliorée.

Le produit a toujours été bon et chaque fois qu'on a pu le rendre meilleur on l'a fait sans égard au coût ou à la peine.

Résultat : Rien ne peut égaler la bière Dow.

La meilleure à tout prix

Prime par la Force et par la Qualité



CONDITIONS.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copies, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement \$1.00.

Les études graphologiques devront être ainsi adressées à l'avenir:

GRAPHOLOGUE

198, Est rue Notre-Dame, MONTREAL.

ROSANNE.—Habitée à la routine, Mlle Rosanne y a pris goût et fait son travail d'une manière intelligente et consciencieuse; elle a une haute conception du devoir.

Elle fait bien tout ce qu'elle peut pour améliorer sa position car elle est ambitieuse et son ambition est bien légitime.

Caractère indécis elle devra être très prudente dans le choix de ses amies car elle est très influençable.

Elle est exigeante dans ses affections, elle demande plus qu'elle ne veut donner, cependant elle est sincère et loyale. Intelligente, gaie, cultivé et très spirituelle.

Elle n'est pas expansive, c'est une nature renfermée.

La timidité ou le manque de confiance peut-être une trop grande réserve, l'empêche de se confier et elle en souffre. Elle est capable d'affection profonde mais pas très sentimentale.

LUCETTE.—Très bonne et dévouée pour ceux qu'elle aime, elle ne néglige rien pour leur faire plaisir.

C'est un caractère très malheureux qui se fait des chimères avec tout et avec rien.

Très intelligente, cultivée, beaucoup de goût pour les arts.

Une forte dose d'ambition, mais elle a plus de courage que de force.

Ni très expansive ni très franche, elle parle beaucoup mais c'est pour dissimuler sa pensée.

C'est une nature convaincue et énergique.

Beaucoup de coquetterie chez Mlle Lucette, elle cherche à se faire admirer et à plaire par tous les moyens.

Un peu égoïste et orgueilleux elle est contente quand tout le monde s'occupe d'elle. C'est une jeune fille qui a une haute culture intellectuelle et une mémoire bien meublée.

ROSETTE.—Tout dans cette écriture dénote des goûts délicats et bien féminins.

La finesse, la souplesse d'esprit et la grande minutie.

C'est une nature dépourvue de besoins matériels.

Volonté faible mais suivie, mieux vaut une petite volonté qui ne s'arrête jamais que des élans d'un effort inconsidéré. C'est un bon petit cœur aimant et généreux.

Bonne, dévouée, peut-être un peu égoïste. Pas très active, tendance à la routine. Mlle Rosette n'est pas expansive, elle ne rend compte de ses impressions à personne, pas même à ses intimes.

Constante, fidèle et droite.

Elle est heureuse et fière de sa position et s'en fait un point d'orgueil.

SUZETTE.—Suzette n'a rien de bien féminin, aucun signe de douceur, d'amabilité, encore moins de coquetterie.

Chez elle la raison domine le sentiment. Très méfiante elle ne se livre à personne. Tout chez elle indique la fermeté, la persévérance, la sévérité et l'inflexibilité. Elle a des principes immuables, un caractère tout d'une pièce, une vertu austère et peu aimable, un cœur sec et incapanle d'attendrissement.

Orgueilleuse, remplie d'elle-même, elle cherche à faire de l'effet.

Téléphone Est 5595

EDMOND BOUSQUET, gérant

Jos. L'Heureux, Enr'g

Bijoutiers, Joailliers, Horlogers.

673, Est rue Ste-Catherine, MONTREAL



Sacoche mailles argentées garantie

Dernier style, forme longue et étroite, monture délicatement gravé tel que vignette, à un prix tout à fait surprenant de **\$2.65**
Un autre lot plus de fantaisie **\$3.35**

Pour vos cadeaux de nocés

Une visite est sollicitée à notre étage pour le choix soigné des articles que nous offrons dans nos valeurs de **\$1.00 à \$5.00**. Tous ces articles constituent un cadeau idéal.

"VIAVI"

Depuis au delà de 35 ans, par l'usage du Remède "VIAVI" et de son Hygiène, beaucoup de personnes ont rétabli leur santé.

Pour détails adressez-vous

Chambre 807, Edifice Keefer,
Téléphone, Uptown 1085.

698 Ste-Catherine, Ouest, coin Mackay
Ou écrivez, Boîte Postale 205, Station "H"

Esprit de chicane et de contradiction. Conscience très large.

Elle ne s'attache pas facilement, mais quand elle aimera elle sera d'une bonté et d'un grand dévouement pour ceux qui auront su lui plaire.

PAT.—C'est un homme très sympathique. Bon, droit et franc. Sa devise doit-être: Bien faire et laisser dire.

Dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans l'ordre matériel rien ne laisse à désirer. Très haute intellectualité. Il est prévoyant, économe, une petite pointe de mesquinerie pas très accentuée cependant.

Distant et froid d'apparence seulement car il est aimant et très affectueux.

Actif, tenace avec une patience à toute épreuve.

Prudent en affaires peut-être un peu défiant. Réserve, modeste, extrêmement sensible.

Sincère dans ses affections; il est un peu jaloux.

Peu communicatif. Jugement sain et bien équilibré.

LUCIOLE.—L'orgueil est grand chez Mlle Luciole. Mais elle est surtout envieuse. Elle a des aspirations élevées et le fait de ne pouvoir les satisfaire la rend bien malheureuse et souvent maussade. Sa vie me paraît régulière quelquefois monotone. Elle est

bonne, douce, charitable et très dévouée pour les siens.

Beaucoup d'ordre et d'amour du travail, elle a du goût et sait rendre son intérieur agréable.

Elle a une jolie culture. Elle aime l'étude et les arts. La volonté est faible et influençable. Elle a cependant une tendance à imposer ses idées qui ne sont pas toujours justes.

Un peu timide, très réservée, pas du tout communicative. L'imagination est vive et gracieuse.

Le cœur est généreux, aimant, beaucoup plus tendre qu'elle ne le laisse paraître.

"CHAUFFEUR D'AUTOMOBILE".— "Chauffeur d'automobile" pose au scepticisme et cependant elle est d'une crédulité qui se lit à chaque ligne. Chez elle, la bonté et la douceur font défaut, elle est d'un égoïsme parfait, le "moi" d'abord, les autres ensuite. Un peu mesquine, elle aime à recevoir beaucoup mais à donner peu en échange. Elle est timide, craintive, aucun esprit d'initiative. Elle est habile et tenace, elle a du goût pour les soins du ménage mais pas plus d'ordre qu'il n'en faut.

Conscience assez bien équilibrée. Jugement lent mais sain.

Exclusive dans ses affections, elle n'est pas toujours aimable. Cependant, elle est fidèle et loyale.

Au Congrès Eucharistique de Chicago

PAR TRAIN SPECIAL DU

PACIFIQUE CANADIEN

Sous les Auspices de

La Société St-Jean-Baptiste de Montréal

Départ de Montréal (Gare Windsor) samedi matin, 19 juin.

Retour à Montréal (Gare Windsor) samedi matin, 26 juin.

Durée du Voyage, sept jours entiers, dont cinq à Chicago.

PRIX DE :	AVEC LIT-BAS	DEUX PERSONNES DANS LIT-BAS	AVEC LIT-HAUT
MONTREAL	\$100.00	\$ 95.00 l'une	\$ 95.00
QUEBEC	112.00	106.00 "	107.00
SHERBROOKE	106.00	101.00 "	101.00
OTTAWA	95.00	90.00 "	90.00

Prix proportionnellement réduits des autres endroits.

TOUTES DEPENSES COMPRISES, EXCEPTE LES REPAS A CHICAGO

Transport aller et retour,
Wagons-salons et wagons-lits,
Repas en route à l'ouest de Montréal.
Excursion de Chicago à Mundelein et retour.
Visite de Chicago en autocar.

Logement pour 5 jours et 5 nuits dans un hôtel
select de Chicago situé près d'un beau parc et à
proximité du lac Michigan.
Transfert des voyageurs et bagages de la gare à
l'hôtel et retour à Chicago.
Transfert de l'hôtel au centre des activités.

Ligne courte.

Trains directs rapides.

Wagons-lits de luxe.

Wagon-restaurant.

Wagon-observatoire.

MAXIMUM DE CONFORT — MINIMUM DE DEPENSES

Un dépôt de \$25.00 devra accompagner chaque demande d'inscription — balance
du prix payable avant le 1er juin.

Pour renseignements additionnels et pour réserver les places, s'adresser à la Société St-Jean-Baptiste de Montréal,
296 Boulevard St-Laurent, Montréal, téléphone PLateau 4031, ou aux agents de billets du Pacifique Canadien.

LA REVUE MODERNE

Littéraire -- Politique -- Artistique

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

Abonnement 1 an: Canada, \$3.00 -- Etranger, \$4.00

198 EST, RUE NOTRE-DAME
Tel. Main 3272 - - - - - Montreal

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Chèques, mandats, bons de poste, doivent être faits payable à l'ordre de la "Revue Moderne".

Prière d'adresser les lettres, etc., simplement comme suit:

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

7e Année—No 7

S'unir pour grandir

Montréal, Mai 1926

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE:

	Pages	
ENTRE TOUS LES FRANCAIS	Madeleine	9
LA VIEILLE PENDULE	Mathilde Alanie	10
BALLADE (poésie)	Alphonse Désilets	12
M. RODOLPHE MATHIEU	Madeleine	14
HISTOIRE D'UN CENDRIER	A. L. M.	13
NOTES ET ECHOS	Luc Aubry	15
MONTREAL	Canadien National	17
L'OASIS (poésie)	A. B.	18
LA FAMILLE DE LONGUEUIL	La Rédaction	19
L'UNIQUE MENSONGE	Berr de Turique	22
EDELWEISS (poésie)	André Alexandre	23
ROMANS :—		
LA LAMPE DE PSYCHE (complet)	Léon de Tinseau	25
LES JEUX DANGEREUX (à suivre)	Henry Bordeaux	43
FEMINA :—		
COURRIER DE MADELEINE	Madeleine	62
LA CONTREPARTIE	Lise	63
POUR RIRE	64
LES CHOSES FEMININES	Sœur Marthe	66
LA PETITE POSTE	2
GRAPHOLOGIE	Graphologue	2 et 5
GUIRLANDES DE RUBAN POUR LA TETE	49
CHOSES ENRUBANNEES POUR BEBE	50

NOS ILLUSTRATIONS :— L'oiseau mort (Greuze), couverture ;— Château Lac Louise ;— M. Rodolphe Mathieu ;— Montréal ;— Blason de la famille de Longueuil ;— Col. de Longueuil ;— Chevalier de Bienville ;— G. Lemoyne ;— Guirlandes de ruban ;— Choses enrubannées pour bébé.

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST
Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

34, rue Hutchison

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

Tél. Plateau 6347

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par
téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE
STOMATOLOGIE

3617, RUE S-DENIS
(529, ancien numéro)

Tél: Est 3549



*“Pour cuire ou frire,
C'est le meilleur”*

Voici le nouveau carton de 1 livre de saindoux “SILVERLEAF” qui vous permet de mesurer, sans erreur possible, la quantité dont vous avez besoin. Marquez le saindoux, en suivant le tableau imprimé sur le couvercle du carton, et coupez: la mesure est juste. C'est une commodité appartenant exclusivement à la marque “SILVERLEAF” de Swift.



CROUTES DE TARTE légères et croustillantes — galettes qui fondent dans la bouche — tous ces triomphes culinaires sont le résultat quotidien de l'emploi du saindoux pur “SILVERLEAF” de Swift. Sa composition égale, sa pureté et sa parfaite consistance, pour être assimilé à la farine, ne peuvent qu'amener des résultats remarquables de cuisson.

Votre épicier et votre boucher l'on en cartons d'une livre, si facile pour mesurer la quantité nécessaire, ou en chaudières de 3,5 et 10 livres.

Swift Canadian Co.
Limited

Saindoux Pur Marque “Silverleaf” de Swift

Entre tous les Français

Par MADELEINE

NOUS causions à l'école : un sculpteur de renom, un peintre réputé, un avocat notoire, votre correspondante et le cigouïème, un Français du Canada, qui nous aime, et par cela même ressent cruellement, les réticences, et même les impatiences qui se manifestent autour de lui, envers sa race. Nous sommes trop fiers, ici, de notre sang français pour contester les admirables dons qui mettent la France sur un piédestal, autour duquel les nations, qui l'envient, exercent en vain leur action démolissante et démoralisatrice. S'il nous arrive à nous-même de traduire mal nos sentiments, nous ne permettrons cependant à personne d'en douter, à personne, et surtout aux Français ! Et nous nous fâchons tout rouge quand l'un d'eux nous exprime combien notre état d'âme le laisse perplexe. Il est en effet assez compliqué, puisque l'ami avec lequel nous causions l'autre jour, en toute sympathie, ne pouvait, après des années de vie commune, si doué qu'il fut, intelligemment et intuitivement, en démêler l'écheveau, et attribuait certaines attitudes et paroles à une mentalité qui n'est pas, qui ne peut-être la nôtre. Nous lui avons dit comment on nous éduquait dans nos écoles et nos convents, la fierté avec laquelle, petits garçons et petites filles, étudient, dans notre histoire, la "domination française" qui prend à elle seule les quatre cinquièmes du livre. Et quand c'est fini, le professeur ou la religieuse fait recommencer invariablement, estimant que ces pages si belles ne sont jamais assez suées, qui traduisent, en des termes éloquents, tout ce que l'âme française a rendu de grand et de splendide, et qui s'est écrit ici en des actes de foi, d'héroïsme, de sacrifices, de martyre ! Depuis le fondateur de la colonie, jusqu'au dernier des défricheurs qui, de France, sont venus créer une race qui n'a pas voulu mourir, nous apprenons l'histoire. Les grands faits et les grands gestes nous attirent irrésistiblement ; nous aurions voulu être ceux-là qui, de 1608 à 1760, ont fondé sur les bords du Saint-Laurent, le Canada qui est resté français, envers tous et contre tous ! Il est resté français, parce que la semence avait été trop généreuse et trop substantielle pour rapporter une moisson périssable. Et c'est en vain que l'assimilation fut entreprise ; elle échoua devant la résistance organisée autour des clochers, qui s'échelonnaient tout le long du Saint-Laurent, résistance d'autant plus invincible qu'elle resta silencieuse et sourde, et ne put jamais pactiser avec des vainqueurs qu'elle refusait de connaître.

Alors dans l'étude du petit bouquin qui résume notre histoire, et où la domination anglaise occupe quelques pages bourrées de dates, et pas du tout passionnantes, et que nous ne récitons que du bout des lèvres ; dans cette étude, nous avons donc puisé, en même temps que l'amour des héros et des martyrs qui ont immortalisé la création de notre groupe français, l'admiration de la France que nous avons regardée toujours avec une légitime fierté, dominer l'humanité entière et tenir la première place dans le domaine de la pensée, de la science, de l'héroïsme et de la générosité.

A notre ami qui s'attriste, et avec raison, des propos de quelques fanatisés ou énervés, le plus souvent inintelligents et rudes, qui croient avoir sauvé leur patrie et leur foi lorsqu'ils ont avalé tout crû, le pauvre français qui n'en croit pas ses oreilles, d'entendre proférer dans sa langue, de tels reniements des vertus que le monde entier reconnaît à sa patrie, nous avons tenté

d'expliquer, nous quatre qui comprenions parfaitement la détresse où le jetaient de semblables propos, en quel esprit il fallait les accueillir. Tout en causant, je me rappelais la phrase que m'avait dit un jour, un merveilleux ami français pour lequel je professais une admiration sans limites et auquel je me plaignais de la façon dont nous traitaient certains de ses compatriotes qui, au Canada, se mettent carrément du côté anglais, soit qu'ils y trouvent des avantages matériels, soit qu'ils posent au snobisme. Mon ami, peiné par le ton acerbe qu'involontairement j'avais pris, me répondit avec quelque tristesse : "Vous qui aimez tant la France, comment n'aimez-vous pas aussi les français ?" Je restai complètement interloquée. J'étais sûre de mon sentiment sympathique envers les français, et je me demandai longtemps comment, je pouvais séparer l'une des autres...

Je compris ensuite ce que mon vieil ami avait voulu me reprocher : mon peu de patience pour démêler l'état d'esprit de ses compatriotes qui, mal habitués à nos habitudes s'en effarent, et avec la grande franchise qui caractérise leur race, nous l'expriment tout simplement, et tels qu'ils voient, sans croire même qu'ils doivent user de détours pour nous donner leur opinion. Et nous sommes outrés, et nous n'avons pas tort ! Nous voulons que le français fasse le compte des sacrifices que nous avons consentis, de tout ce que nous avons refusé, de tout ce que nous avons repoussé, parce que nous avons décidé dès 1760 qu'une race qui avait mérité de la part de la France, et des français, un si bel effort, méritait de survivre, en dépit des défaites et des conquêtes ! L'âme française planait dans le ciel canadien comme un astre et cet astre, nous n'avons permis à personne de l'éteindre ! Nous n'avons pas entre tenu en vain le feu sacré, pour arriver à ne pas nous comprendre ? Qu'importe ce que les siècles ont creusé entre nous, qui est fait de surprise et d'ignorance d'une part, de rancune surtout de l'autre — la nôtre qui s'est crue abandonnée, alors que la France matériellement et moralement traversait une période trop tourmentée de sa propre histoire pour pouvoir veiller sur la nôtre et exercer une influence sur nos destinées. Qu'importe tout cela, il faut que l'entente s'opère ! Elle s'opère déjà, il me semble, et d'élite à élite, ce qui est fort consolant. Tandis que nos jeunes gens vont en France s'instruire et se perfectionner dans les lettres, les sciences et les arts, des français renommés viennent souvent nous parler, et nous aimons recevoir leurs enseignements, parce que de plus en plus nous brisons la distance qui fatalement s'est creusée entre nous. Ceux qui reviennent de là-bas rapportent entr'autres biens le respect et l'amour de la France ; ils font parmi nous, la plus belle comme la plus utile propagande : celle qui nous rapproche le plus parfaitement de la mère-patrie, à laquelle nous avons voulu et voulons plus que jamais rester fidèles !

Et je demande à nos amis français que nos attitudes et nos paroles choquent souvent, de s'unir à nous qui les offensoons quelquefois de nos gestes et de nos paroles, pour prier leur merveilleuse héroïne qui est aussi leur grande sainte, Jeanne d'Arc de recommencer le miracle de jadis et réunir une fois de plus dans une union sacrée tous ceux qui, d'un côté ou de l'autre de l'Océan, la prient et l'invoquent dans la langue de France !

MADELEINE.

La Vieille Pendule

Par MATHILDE ALANIC

Gilbert Savin tourna la clé, poussa la porte, puis s'effaça.

— Passez, madame, dit-il, avec une politesse enjouée.

Onduleuse sous son long manteau, Henriette s'avança. Mais, le pied sur le seuil, elle se retourna vers son mari. Les yeux dans les yeux, ils se sourirent, graves et troublés. Le vagabondage enivré du voyage de noces s'achevait là : ils entraient au logis où les attendaient les rêves, les espérances, les devoirs et les soucis de la vie journalière.

Le train du Simplon venait de les amener, d'une traite, de Stresa à Paris. Encore éblouis des mirages lumineux d'une région enchantée, ils s'attristèrent, en trouvant la ville fangeuse, bruyante, sous le ciel fuligineux d'octobre. Henriette, blottie contre son mari, eut un soupir :

— Ah ! ces pauvres passants qui se démènent parmi les cloaques !... Et, demain, nous serons comme eux, haletants, pressés, mouillés ! Si l'on avait pu rester là-bas toujours, dis !... Quelle fête permanente pour les yeux et le cœur !

Mais Savin, de la portière, tendait vers la rue fourmillante un regard intéressé :

— A la longue, peut-être, se laisserait-on du bleu éternel !... On s'endort, là-bas, sous les molles caresses du soleil. Ici, il faut combattre, agir... Dans ce milieu excitant, l'énergie s'exalte, l'esprit s'allume...

— C'est vrai !... Et Paris possède aussi de nobles paysages, convint Henriette, se penchant pour considérer Notre-Dame, qui dressait, dans la brume, sa carène fantastique aux avirons dentelés.

De brusques impressions, au passage, ravivaient leurs souvenirs. Henriette salua, d'un mot, Cluny et le Collège de France, deux amis de sa jeunesse studieuse. Gilbert, au coin de la rue Soufflot, entrevit le café, cénacle d'esthétique et d'éloquence, où autrefois il se grisait d'enthousiastes théories et de paroles sonores, devant un bock lentement dégusté.

Cet aperçu soudain du temps passé lui fit mieux sentir la douceur et l'éclat du présent. Il s'avoua heureux, au delà de ses primes ambitions. La fortune lui avait souri sans trop le laisser languir. Après un double début dans une revue très littéraire et sur la scène de l'Odéon, Gilbert, en peu d'années, s'était acquis une réputation estimable, comme romancier et comme poète dramatique. Une collaboration régulière à un grand quotidien achevait d'affermir sa situation matérielle... Et enfin, pour compléter cette série de bonheurs, Savin rencontra à l'improviste, dans une banale soirée bourgeoise, celle qu'il devinait aussitôt la compagne rêvée...

Bien sûr, ils étaient prédestinés... car, dès la première valse, ils perdirent la mesure...

Gilbert épouserait sans dot la jeune fille couronnée d'or pâle, dont la fine beauté réalisait son idéal d'artiste. D'aventure, l'élue de son cœur se trouvait nantie d'un honorable patrimoine, maîtresse de ses destinées, orpheline, sous la garde d'indulgents grands-parents. Promptement, l'accord fut conclu. Et le mariage de la petite-fille du docteur Bouligny avec M. Gilbert Savin, homme de lettres, s'inscrivit aux échos mondains.

Du jour mémorable, six semaines les séparaient : six semaines féeriques qui valaient six vies.

Maintenant, il fallait revenir vers le monde oublié. Six semaines, amants insoucians et libres, en passant la porte du logis conjugal, ils se sentaient *époux*, c'est-à-dire des alliés inamovibles, responsables du bonheur l'un de l'autre. Et ces idées les rendaient subitement sérieux.

* * *

— Madame ! Monsieur ! Enfin !... Que vous devez être fatigués !... Un si long voyage ! Ça va vous sembler bon d'être chez vous !...

La vieille femme de chambre d'Henriette étourdit quelque temps ses jeunes maîtres de ses soins empressés. Elle dut les quitter pour s'occuper des bagages. Henriette et Gilbert, seuls dans le salon, se tendirent les mains.

— Chez nous !... Oui, c'est bon d'être chez nous, n'est-ce pas, chérie ?

Ils s'embrassèrent, d'un long baiser recueilli, comme pour renouveler leurs fiançailles. Puis Henriette, pardessus l'épaule de son mari, jeta un coup d'œil complaisant autour de la pièce.

— Chez nous !... Et c'est gentil, hein ! Nous nous plairons ici !...

Elle l'entraîna, attirée par les bibelots aperçus, et tourna les commutateurs. Les tulipes roses s'éclairèrent. Henriette, amusée, courait d'un angle à un autre, redressant un tableau, reculant un vase, entrant déjà dans son rôle de maîtresse de maison. L'aménagement s'était accompli dans les jours précédant le mariage, sans qu'elle pût surveiller les détails de cette installation. Aussi, la jeune femme fut-elle vite captivée par l'intérêt de cet inventaire.

— Tiens ! le petit bureau Louis XVI où je serais tes lettres... Et, sur la tablette, cette coupe de Venise où tu offris des bonbons à tante et à moi, quand nous visitâmes ta garçonnière. Ah ! cher ami, que j'étais confuse et intimidée ! Les choses qui t'entouraient parlaient tellement de toi !

— Et si elles étaient de fidèles interprètes, elles devaient te dire : " Venez vite, princesse blonde !... Notre patron languit de vous et nous oublie... Venez vite nous animer de votre jeunesse charmante !... Nous serons les amis discrets de votre bonheur ! "

— Et me voilà ! dit joyeusement Henriette, lançant un baiser à la ronde. Bonjour, amis !... Nous ne nous quitterons plus !

De pas en pas, la visite domiciliaire s'interrompait ainsi par des puérités tendres ou de folâtres souvenirs... Cependant Gilbert, à l'autre bout du salon, d'un geste emphatique, soulevait la portière persane.

— Viens voir mon chantier.

Ce lieu, consacré au rude travail de la pensée, l'ouvrier intellectuel l'avait voulu garder simple et austère. Autour des murs, tendus de toile ocrée, aucun vestige de ce bric à brac qui amuse la vue et distrait la méditation, mais des livres et des livres, pressant leurs rangées multicolores. Au-dessus des rayons, en face du bureau, *La Victoire de Samothrace* prenait son essor... Sur la table à écrire, un petit portrait de la mère de

Savin et une grande photographie où Henriette, fiancée, souriait avec une joie rêveuse...

La jeune femme eut l'impression de pénétrer dans un temple. Elle serra la main de son mari et parla bas :

— Je n'entrerai ici qu'avec ta permission. Moi seule, je chasserai la poussière en respectant ton désordre... Ne crains rien...

Tout à coup, une commotion rompit ce recueillement. Mme Savin jeta une exclamation, et pointa le doigt vers un objet dont la vue, tout à coup, la bouleversait :

— Comment ! Je retrouve ici cette horreur qui m'avait tant choquée, chez toi !... Tu m'avais promis de t'en défaire. C'est un oubli, n'est-ce pas ?... Mets vite au rebut cette machine abominable ! La concierge n'en voudrait pas !...

Son bras, raidi d'indignation, désignait une pendule, posée sur une console, dans le coin le plus reculé. Une pendule de zinc bronzé, à globe et à socle, dont le cadran servait d'appui à M. de Buffon, écrivant d'un air noble et inspiré, en compagnie d'un renard, d'un aigle, d'un crocodile et d'une couleuvre.

Henriette attachait une importance extrême au décor de son intimité. Ce monument en toc Louis-Philippe, détonnant comme une fausse note dans un élégant intérieur parisien, lui inspirait le plus violent dégoût.

— Oh ! Gilbert ! fais enlever cela vite, vite !... Je ne saurais supporter davantage cette chose lamentable ! C'est à en pleurer...

Elle se tourna vers Gilbert avec un désespoir enfantin. Son mari lui apparut raide, sombre, un peu pâli, et fixant sur la pendule des yeux troubles.

— Comment ! fit-elle, surprise, tu parais tout déconcerté. Peut-être trouves-tu cela joli !... Ne l'avoue pas... Ce serait une perversion du goût qui m'épouvanterait... Ne me dis pas que tu tiens à cette absurde horloge... J'en serais malade...

Le jeune homme sourit sans gaieté. Henriette insista, plaintive comme une petite fille boudeuse.

— Tu y tiens, à cette machine baroque ?... Ce n'est pas possible, dis ?...

Avec douceur, mais nettement, il répondit :

— Si, ma chérie, j'y tiens !

Elle s'écarta d'un vif sursaut de révolte. Gilbert l'attira, d'une caresse suppliante :

— Ne te fâche pas ! Asseyons-nous là, sur ce divan, tout prêt pour notre causerie. Et écoute l'histoire de la vieille pendule qui contient aussi la mienne... Tu dois avoir raison en la déclarant laide, grotesque, horripilante... Elle est depuis si longtemps devant mes yeux que je ne puis plus la juger... Toutes les heures qu'elle sonna l'environnent d'une ronde de souvenirs...

Il s'arrêta un instant, prit la main d'Henriette et, pensif, fit jouer l'anneau du mariage sur le doigt fin.

— Ce sera une très humble histoire, poursuivit-il, grave et hésitant. Elle t'apprendra en quels milieux différents nous fûmes initiés à la vie et à quel point tu t'es mésalliée !

— Ne parle pas ainsi ! C'est mal ! protesta-t-elle en se débattant.

— Peut-être n'as-tu jamais bien compris ce qui sépare nos deux passés !... insista Gilbert, obstiné à son idée. En m'acceptant, tu ne voulus considérer que mon mérite de *self-made-man*, et la probité de ma souche plébéienne. Mais toi, jeune bourgeoise, ayant joui sans y penser, dès l'enfance, des avantages de l'aisance et de l'éducation, il te faut bien te figurer ceci : ton époux a grandi dans une boutique de papiers peints, en un faubourg de province. Pendant que des domestiques corrects et attentifs s'empresaient à te servir et

t'escortaient au Luxembourg, moi, je prenais mes ébats dans la rue, j'essuyais la vaisselle, dans l'arrière-magasin, pour aider maman, ou je lavais les carreaux de la devanture. J'accagnais, quelquefois, un peu de son bagage, quand il s'en allait, le seau de colle au bras, l'échelle à l'épaule, une blouse blanche tombant jusqu'au genoux...

— Le commerce était précaire et les bénéfices, modiques. Ma mère cousait et brodait, afin d'augmenter les ressources du ménage. Mes pauvres parents payaient ponctuellement les traites et le loyer, mais ils se refusaient toutes les satisfactions qui semblent indispensables aujourd'hui aux plus petites gens. Aucune dépense superflue : toilettes, parties de campagne ou théâtre. Mon père, comme unique récréation, cultivait un jardin, en dehors de la ville. Et ma mère, au lieu de babiller avec les voisines, se ménageait chaque jour quelques instants de lecture.

— La lecture, c'était sa passion ! Je l'ai vue souvent surveiller sa cuisine, un livre à la main... Le plaisir de lire, en tout temps, l'avait gardée du découragement et de l'ennui. Sa jeunesse, privée de toute distraction, ne connut pas d'autre divertissement. Pour satisfaire du moins ce goût louable, son père, en un jour de munificence, souscrivit à une collection de volumes, ayant pour titre *L'Echo des Feuilletons*, et reçut en prime la pendule, objet de ton inimitié ! Elle parut à ces simples une chose opulente, le dernier mot du luxe, et le fin du fin de l'art !

— Le mécanisme s'en montra, d'ailleurs, excellent. La pendule annonça, sans broncher, le mariage de ma mère, puis mon entrée en ce monde. Je fus élevé dans le respect de M. de Buffon, de son cadran et de son globe. J'appris à aimer le timbre ponctuel, aux vibrations cristallines.

— Les vingt volumes, inséparables du souvenir de la pendule, rehaussaient encore sa gloire. Je les feuilletai de mes petits doigts curieux, en bavant d'admiration devant les gravures sur bois et sur acier.

— Que dirais-tu, mon Dieu ! toi, Parisienne lettrée, de culture raffinée, d'esprit aiguisé, en parcourant le fatras de ces vieux bouquins, bric à brac romantique et incohérent d'aventures de cape et d'épée, d'intrigues sentimentales à la Scribe, de légendes fantastiques ?... Moi, sans marchander mon plaisir, je dévorai les unes et les autres avec le même intérêt, convaincu et ardent...

— Entre ces pauvres reliures fanées dormaient le monde délicieux des chimères. Je m'y plongeais avec bonheur, comme en mon élément naturel. Ma solitude aussitôt se peuplait de brillants mirages. Je m'incarnais moi-même en des formes séductrices, pour des existences violentes et exquises. Chétif écolier, je devenais d'Artagnan, l'Homme de Fer, Bussy d'Amboise ou le Dernier des Mohicans. J'escaladai murs et balcons, je ferrailais contre vingt ennemis, je délivrais Marie Stuart, j'insultais Jeanne de Naples. J'entrevis Venise et Cordoue. Je me figurai la forêt vierge, le Sahara, les steppes infinies.

— Sans doute, un éducateur logique eût blâmé cette orgie d'imagination. Mais, de ces œuvres véhémentes et panachées, ressortaient néanmoins des leçons de noblesse d'âme, de grandiose abnégation, de courage enthousiaste, et des visions de beauté. Cela seul demeurait en ma petite âme saine, et exaltait mes rêves.

— Quoi qu'il en soit, ces ferments, entrés dans mon cerveau, y exercèrent leur action stimulante. Et, quand la pendule marqua l'instant où s'accomplissait ma douzième année, j'avais déjà commis trois ou quatre cents vers, et composé un roman : — espagnol, s'il vous plaît, *Juanita* !...

— Mais hélas ! une autre heure arriva bientôt, plus solennelle et plus tragique ! Mon pauvre père trépassa,

tranquille et vaillant, tel qu'il avait vécu. Nous dûmes quitter la petite boutique pour un logement très restreint, dans une rue retirée. La pendule nous accompagna. Et devant la cheminée au maigré feu qui lui servait de piédestal, des soirs et des soirs s'écoulèrent, veillées muettes et actives, où de menus bruits, rythmés par le balancier, grignotaient avec ardeur le silence : trop de ma plume sur le cahier, froissement des pages tournées, crépitation de l'étoffe, au va-et-vient de l'aiguille maternelle.

— Oh ! ce petit craquement, aussi persévérant dans sa continuité que le tic-tac de l'horloge, comme il m'excitait au travail ! Cra ! cra !... Des points et des points de feston se couchaient sur la batiste, sous la poussée du dé d'argent... Cra ! cra !... Voici la part du boulangier acquise !... Au tour, maintenant, du propriétaire et du marchand de charbon... Cra ! cra !... A présent il faut gagner un chaud perdessus pour mon garçon... Cra ! cra !...

— Très bien ! Va toujours ! Je te suis ! répliquait la pendule.

— Et moi, d'entendre le duo de ces voix grêles, je m'animais à l'étude. Chaque succès de classe me transportait de fierté, comme un pas difficile franchi dans une montée abrupte. En avant ! Coûte que coûte, nous grimperons là-haut ! Et, alors, quelle récompense !... La renommée, la fortune !... Maman deviendrait une dame, heureuse et honorée ! Elle serait servie, elle se reposerait. Les mains laborieuses, qui avaient tant agi, pourraient enfin chômer, en de longues flâneries !

— Elles s'immobilisèrent, ces pauvres mains agiles, avant que mes ambitions ingénues fussent réalisées ! Blanches et froides, elles s'unirent pour l'attitude fenêbre de la prière sans fin...

— Quel crève-cœur ! J'avais à peine dix-neuf ans ! Ah ! que j'eus froid, Henriette, dans ce vide complet !... La vieille pendule, seule subsistante de l'autrefois, continua de marteler les secondes de ma solitude. Souvent, en écoutant ce bruit familier, je croyais discerner aussi le crissement fraternel de l'aiguille, qui s'y joignait jadis. Alors, les impressions d'antan se ranimaient en moi, et je m'activais à utiliser les minutes, si fugaces...

— Ainsi, cette voix du passé en prolongeait la bienfaisante influence... Et, le reconnaissant, je me promettais de toujours conserver, près de moi, quoi qu'il arrivât, ma vieille conseillère. Si je réussissais, elle me sauvegarderait des suggestions bêtes de l'orgueil, en me rappelant le point de départ de mon ascension. Si j'échouais, elle m'enseignerait la résignation, la patience, la simplicité de ceux dont elle avait mesuré le temps.

— Peu à peu, la chaîne longue et terne des jours d'effort amena les heures claires et sonores de la victoire. Ma pensée jaillit dans un livre, s'exprima tout haut sur la scène... Puis, je te connus, et tu répondis à mon amour par l'élan de toute ton âme !

— Comment t'en remercierai-je ?... Tu es la reine du présent et la maîtresse de l'avenir... Je viens de te livrer le passé, mesquin et vulgaire comme cette pauvre pendule... et, comme elle, faisant tache dans l'harmonie actuelle, n'est-ce pas ?

* * *

Une paume satinée s'appuya sur sa bouche, avec l'énergie d'un bâillon.

— Tais-toi, méchant !... Que ne m'avais-tu dit tout cela plus tôt ?...

Echappant à l'étreinte d'un preste mouvement, Henriette se levait et adressait une grave révérence à la pendule.

— Modèle d'exactitude et de fidélité, pardonnez-moi mes injures sacrilèges ! J'ignorais vos mérites. Continuez vos beaux avis à votre jeune maître, en lui

offrant comme exemple la belle persévérance de M. de Buffon !

Puis, se rapprochant de la table à écrire, elle déposa, d'un geste charmant d'offrande, les deux roses de sa ceinture, devant le petit cadre où souriait, en simples atours, la mère de Gilbert Savin.

Alors, se laissant tomber enfin dans les bras qui la cherchaient, la jeune femme acheva, les yeux clos sous un baiser :

— Vilain, qui as douté de moi !... Sache-le ! J'aime le passé que te fit tel que je t'aime, et qui te légua tout ce qui me rend fière de ton nom !... Mais, ce passé, il faut me l'ouvrir tout grand, sans réserve !... Mon amour prétend te suivre partout !

— Crampon, fit-il, dans un rire ému...

A cet instant, le timbre de la fameuse pendule sonna six fois... Mais ni l'un ni l'autre des jeunes époux ne l'entendit.

MATHILDE ALANIC.

Ballade

A Mademoiselle Jeanne Rolland.

*Toutes les Jeannes sont Françaises.
S'il faut en croire un peu leurs cœurs,
Avec leurs sourires charmeurs
Toutes les Jeannes sont Françaises.
Qu'elles aient l'œil tendre ou moqueur,
Allure modeste ou grande aise,
Depuis Jeanne d'Arc au grand cœur
Toutes les Jeannes sont Françaises...*

*Toutes les Jeannes sont Françaises :
Reine ou bergère aux fronts vainqueurs,
Tendres mamans, petites sœurs
Toutes les Jeannes sont Françaises !
Qu'on relise les chroniqueurs
Même dans leur histoire anglaise,
Depuis Jeanne d'Arc au grand cœur
Toutes les Jeannes sont Françaises...*

*Toutes les Jeannes sont Françaises,
Leur doux nom brille de splendeur
Comme un drapeau libérateur ;
Toutes les Jeannes sont Françaises.
Vienne à surgir un agresseur,
Soudain toute crainte s'apaise.
Depuis Jeanne d'Arc au grand cœur
Toutes les Jeannes sont Françaises.*

ENVOI

*O Jeanne d'Arc, ne l'en déplaie
Pour célébrer ta gloire, en cœur,
Il nous faut l'élan de ton cœur ;
Toutes les Jeannes sont Françaises !*

ALPHONSE DESILETS.

Québec, mai 1926.

Ces vers seront récités à la fête annuelle de Sainte Jeanne d'Arc, le dimanche, 9 mai, à l'Union Nationale Française, par Mademoiselle Jeanne Rolland, diseuse poétique, à qui cette poésie, de si haute inspiration patriotique, est dédiée.

Histoire d'un cendrier

Par A. L. M.

C'EST une simple écaille d'huître de dimensions assez grandes. Dans sa concavité se tassent les tons criards d'un paysage en plans superposés : un lac, entouré de montagnes boisées que surplombe un ciel blanc et bleu.

Ce dessin poncif, décèle le métier. Il repose sur ma table de travail depuis quinze années. Il a survécu à mes nombreux déménagements alors que tant de bibelots-souvenirs ont disparu.

Est-ce que j'y tiens à ce vase d'une utilité pratique surtout ? Un peu à cause de l'histoire que s'y rattache : l'histoire banale du bohème dont la vie désemparée a gâché le talent.

— J'étais alors vicairé dans une station balnéaire du Long Island. Un samedi, après dîner, je fumais tranquillement sous le porche du presbytère. Bientôt, il me faudrait soutenir l'éreintement d'une séance au confessionnal. La chaleur saturée d'humidité était accablante. Les touristes avaient fui vers la plage où reposaient dans les somptueux hôtels en attendant l'heure classique du bain. La rue était déserte. Soudain, dans le silence lourd, un pas traînant s'approche ; la grille de l'enclos a grincé, un jeune homme est devant moi, l'air gauche et timide, son chapeau à la main.

Il paraît avoir vingt-cinq ans. Sa figure amincie où brillent des yeux noirs trop grands reflète une longue fatigue. Son torse roulé et rétréci aux épaules où flotte un habit élimé, dépare un physique avantageux. Le chapeau de grosse paille est sali par les ondées.

Bref, avant qu'il ait ouvert la bouche, je suis au courant : j'ai affaire à l'un de ces parasites qui relancent la fortune "new-yorkaise" sur les plages, comme les grands quotidiens.

Je fus le premier à parler, en anglais, comme de juste : Il me répond avec un accent "cassé" où je crois reconnaître mon Québec. — Je me hasarde, tout à la joie déjà de rencontrer un concitoyen. — "Vous êtes canadien-français ?" — "Oui, monsieur le curé." Cette appellation honorifique suffit à me rassurer sur son identité. — "A la bonne heure ; montez ici et asseyez-vous pour un brin de causette." — "Merci, je n'en ai pas le temps : permettez-moi seulement de vous expliquer le motif de ma visite. Je suis originaire de Montréal. Depuis mon enfance je me sens une inclination irrésistible pour la peinture pour laquelle j'ai beaucoup de talent.

Il affirmait avec cette fierté puérile qui fait sourire. — "Malheureusement pour moi, la pauvreté et une nombreuse nichée en dérivant les attentions paternelles ont fait avorter mes études. J'ai dû, de bonne heure, quitter famille et pays pour venir tenter fortune dans ce gigantesque New-York. La chance ne m'a pas souri. Je végète depuis bientôt dix ans, incapable, par souci du pain quotidien, d'étudier et de me livrer à mon art. J'ai essayé de tout avec l'intention obstinée de gagner assez d'argent pour compléter mon éducation artistique. Je n'ai pas encore réussi.

"J'en étais à rêver de nouveaux expédients hier, quand une idée nouvelle, originale me tenta : si je peignais de

petits paysages riants sur les écailles d'huîtres qui bâillent au soleil sur le rivage.

Ces bibelots tenteront sûrement les riches américains par leur originalité. Bref, je résolus sur l'heure de déménager ici avec ma palette et mes pinceaux. Seulement, pour allécher la clientèle, il me faut effacer un peu les stigmates de misère qui me déclassent. Cette barbe hirsute surtout va me nuire. — Que faire ? — Je n'ai pas un sou en poche. — Mendier auprès d'une âme charitable, la vôtre, mon père l'obole de vingt-cinq centins. Je me hâte chez le coiffeur. Une fois rasé, je je dévale vers la grève qui se remplit à cette heure et je travaille."

Je donnai sans hésiter, croyant à demi le navrant récit. Mon jeune homme reçut la pièce d'argent avec quelle convoitise dans son œil noir qui flambe. Il s'en fut prérque heureux.

Quelques heures plus tard, il revint au presbytère alors que j'étais en fonction. — A mon retour, la bonne me remit en son nom cette miniature brossée à la hâte où se révèle avec le talent inachevé, l'honnête candeur d'une âme d'artiste.

Pauvre jeune homme ! Quel succès avait couronné son travail ? — J'aurais tant voulu le savoir ! — Peut-être retournait-il vers son taudis les poches pleines de beaux écus qu'il distribuerait demain sans prévoyance, par besoin de donner ; peut-être, hélas, ses œuvres dédaignées par l'égoïsme inconscient de ceux qui possèdent, honteux de mille rebuts, l'âme chargée de noir, le cœur fondu de sanglots, il filait dans le "souterrain" parmi la cohue indifférente.

Ma pensée s'attristait à le poursuivre.

Tout à coup, je vis un éclair percer l'opacité qui étreignait son âme comme un tombeau scellé. Il sourit à la vision qui passe : une âme a compati, a donné sans creuser la plaie saignante. Une âme aura accepté sa conception d'artiste, ce colifichet devenu un ornement. Ce soir, son œuvre trouvera d'autres engouements, passera parmi des mains admiratrices ; puis elle ornara quelque bureau d'acajou consacré par la patine du temps.

Cet éblouissement de gloire faisait éclater l'oppression morose. Il débarquait, le cœur allégé par l'espoir tenace.

Je voulais d'un vouloir irrésistible, le contempler dans ce halo fragile pendant que je savourais intérieurement mon geste de compassion.

Et chaque fois que mon regard tombe sur cette croûte glissée furtivement dans ma vie, je songe à tant de jeunessees nées pour les sommets qui traînent dans la médiocrité : tout un quartier de New-York en est rempli : Bohèmes de l'art, de la poésie, du théâtre... la nature, en les douant oublia de les armer pour la lutte et le travail. Prisonniers de l'idéal qui se démènent aux barreaux de fer de la dure réalité. Leur talent prometteur n'aura produit que des œuvres boîteuses. Le vieux cliché s'avise ici d'un clair symbolisme : la coupe de leur existence n'aura contenu comme ce cendrier qu'un peu de cendre. Fatalité malheureuse qui éclaire d'un jour sinistre la parole du Maître : "Il y aura toujours des pauvres parmi vous".

NOTRE ELITE

Un Compositeur Canadien

M. Rodolphe Mathieu

Par MADELEINE

AVANT de parler de M. Mathieu, je voulais entendre sa musique. Ce vœu devait être exaucé, lors de l'audition de *Pro Musica*, dans une ambiance parfaite, et exécutée par des interprètes de tout premier choix. Je connaissais certaines pièces à l'écriture déjà très avancée, surtout si l'on tient compte du moment où M. Mathieu les avait écrites, quelques unes précédant même son séjour à Paris, mais l'audition qui m'intéressait par dessus tout était celle du *Concerto*, à cordes, qui reste actuellement l'œuvre maîtresse de M. Mathieu. Je savais que cette pièce avait étonné et déçu la plupart de ceux qui l'avaient entendue au Monument National, au cours d'un programme trop chargé, où nécessairement sa formule devait encore plus étonner. Le mot "futuriste" avait même été prononcé et qui m'avait inquiétée, parce que j'ai du succès de M. Rodolphe Mathieu, le plus extrême souci. Ce garçon qui ne doute pas de la vie, et qui est certain qu'elle doit lui donner sa part, plus que généreuse, m'intéresse énormément, parce que son caractère est à la hauteur de son talent. Lorsque les interprètes attaquèrent la fameuse pièce, j'eus un instant d'angoisse qui, bien vite, se dissipa, pour me donner l'impression de quelque chose de très-beau que je comprenais insuffisamment, parce que je n'étais pas arrivée à la compréhension musicale qu'il fallait pour en saisir, même incomplètement, la puissance et la subtilité. J'eus alors le plus vif regret d'être une profane, en même temps que la certitude que mon intuition ne pouvait m'égarer jusqu'au point de sentir belle une œuvre qui ne l'était pas... quand un *bravo* retentissant, comme spontané, de M. Léo Pol Morin vint m'apporter la certitude que je ne m'égarais pas. Quelques minutes plus tard, en causant avec M. Belland, — le distingué violoncelliste dont le nom a été si vite connu chez-nous, où il n'habite que depuis quelques mois, et que nos lecteurs connaissent particulièrement par le remarquable article que lui a consacré M. Issaurel, — je compris mieux encore que la qualité de l'œuvre l'avait, seule, induit à un travail persistant et consciencieux pour arriver à une interprétation, qu'il jugeait je crois incomplète, et qu'une étude plus approfondie encore de l'œuvre l'amènerait au point de perfectionnement qu'elle nécessitait dans l'exécution. "Quant à l'auteur, il semble se désintéresser de l'accueil que l'on fait à ses œuvres, et il reçoit les critiques comme les éloges, avec le front serein de l'artiste qui sait que son heure viendra et sait l'attendre.

D'ailleurs, je ne voudrais pas donner l'impression que notre jeune compositeur s'isole dans une tour d'ivoire. Il est compris par les initiés, et il ne faudra pas croire

qu'il devance son époque, mais plutôt, ainsi que le disait l'autre jour, M. Leo Pol Morin, en terminant son bel article sur M. Fortier, "qu'il écrit dans la langue de son temps". C'est nous qui sommes en retard, mais avec la critique juste qui s'établit, les œuvres qui s'affirment, les initiateurs qui se multiplient, nous aurons tôt fait, tout en gardant notre culte à la musique essentiellement romantique, dans certains cas purement romanesque, de comprendre l'art personnel, de la musique moderne, et de lui donner la place qu'elle a le droit d'occuper dans nos admirations et nos goûts. Il faut être éclectique, et la sensibilité musicale de notre race est assez forte pour se mettre très à la page, et rendre justice surtout à ceux des nôtres qui nous présentent des œuvres neuves, originales, qui n'ont pas trainé dans tous les tiroirs d'harmonie, mais qui sont le produit d'une époque pleine d'innovations et de progrès.

M. Mathieu a-t-il acquis sa personnalité artistique à Paris où il a passé plusieurs années, où il a même connu de flatteurs succès, et où il a surtout travaillé avec une énergie que rien n'a su entamer. Cette personnalité se dégage déjà de ses premières écritures musicales. Entendez les *Yeux* — que M. Prieur voudra peut-être vous chanter — pièce qui date de plusieurs années avant le départ de M. Mathieu pour là-bas, et vous comprendrez que le compositeur revenu de France, sérieusement préparé à la tâche qu'il se destinait, n'a pas abandonné ce que j'appellerai son rêve artistique ; seulement il a reçu des maîtres fameux qui l'ont dirigé

une formation qui lui manquait au début, et qui lui permet aujourd'hui d'écrire dans le style qui lui est cher, des œuvres qui traduisent sa pensée d'artiste, et d'artiste de génie. Le mot pourrait sembler osé, mais je le dis après l'avoir entendu de celui que j'estime comme la plus forte personnalité musicale de notre race.

Les œuvres de M. Mathieu ont souventes fois été citées. Nous les entendrons fréquemment, et le public saura les demander aux interprètes, dans le désir fort légitime de rendre justice à ce compositeur du pays qui a su se libérer des lisières, et entrer dans la voie lumineuse où tout l'attirait. Mathieu, que l'on me permette de l'appeler ainsi tout court, avec amitié, fut ce que l'on peut appeler un enfant prodige. A trois ans, il commença à essayer le piano et à traduire ses premières impressions de la nature. où il vivait, dans les paysages si attrayants de Grondines. Le violon de son frère lui permit des improvisations qui étonnaient la famille de musiciens au milieu de laquelle grandissait notre futur compositeur.

Nous entrons donc avec toute une pléiade d'artistes,



M. Rodolphe Mathieu

Notes et Echos

Par

LUC AUBRY

Notre nouveau conseil municipal.

Nous saluons de nos cordiales félicitations le nouveau conseil de ville qui sera présidé par son Honneur le Maire Médéric Martin, Conseiller Législatif, qui après trois ans d'absence, a rallié haut la main les suffrages de la majorité des électeurs de la Métropole canadienne.

Un discours non seulement éloquent...

...mais surtout bien à point est celui que prononça à Londres l'honorable Sénateur Dandurand, ministre dans le cabinet King, qui par sa forme patriotique, et par la fermeté et la fierté de ses opinions a causé une profonde sensation. C'est grâce à des hommes de cette trempe : penseurs énergiques et patriotes tenaces que la pensée canadienne se dégagera nette et claire, et l'on comprendra alors que tout en voulant rester féal sujet, notre pays n'entend perdre aucun de ses droits, mais en acquérir, et chaque jour davantage.

La Société des Auteurs.

La Section canadienne française de la Société des Auteurs, dont la dernière saison fut plutôt morne, s'est heureusement réveillé pour élire un nouveau conseil, composé de M. Victor Barbeau, président, du Juge Edouard Fabre-Surveyer, et de Mme E. P. Benoit, vice-présidents, de Mademoiselle Medjé Vézina, secrétaire, M. Edouard Garand, trésorier. Le conseil est composé de MM. Victor Morin, Paul Morin, René Chopin, du Dr Philippe Panneton et de Madame Circé Côté. Les représentants à Québec, où siège actuellement le comité central de la section canadienne française, sont MM. Victor Barbeau, Fernand Rinfret et Ed. Montet. Nous souhaitons au nouveau conseil d'accomplir des œuvres qui compte-

ront et dureront, et nous nous réjouissons bien sincèrement de toute l'action qu'il accomplira dans l'intérêt des lettres françaises au Canada.

Pro Musica.

Voilà une association qui, née hier, témoigne déjà de la plus brillante activité. Le premier concert organisé par le Comité, eut lieu dimanche soir, le 25 avril, dans les salons de Madame Louis-Joseph Tarte, qui d'un geste charmant, donnait ainsi à la nouvelle organisation, l'appui de la meilleure société canadienne. Cette réception artistique et mondaine eut naturellement un grand succès, et les invités, tous membres de *Pro Musica* firent au programme très-éclectique qui leur fut présenté, l'accueil le plus enthousiaste. M. Morin l'un des promoteurs de cette association, qui, internationale, a tenu à avoir sa filiale à Montréal, expliqua à l'assistance le but que se proposait *Pro Musica* de semer à travers le monde la pensée musicale, et de faire entendre les auteurs et les interprètes les plus en renom de l'époque. M. et Madame Tarte méritent qu'on souligne de toutes nos félicitations leur aimable attitude vis-à-vis une association artistique qui contribuera dans une si large mesure à notre éducation artistique. A ce sujet, notre Directrice qui est encore la collaboratrice féminine de la "Patrie" après y avoir fait jadis ses débuts, et qui en est restée l'amie la plus dévouée, nous faisait remarquer que cette initiative ne l'étonnait pas : "Si vous saviez quel esprit public, comme quel esprit charitable a dirigé toute la vie de M. Tarte ! Saviez-vous que pendant toute la guerre, la "Patrie" avait sans cesse donné, et de toute son âme, pour aider la France dont elle sentait le péril

effroyable. Elle risqua alors sa fortune, comme la vie de ses directeurs, pour tenir tête à l'opinion publique, déchainée un moment, grâce à ce que vous savez... et que je ne veux plus remuer... J'étais alors présidente de la section canadienne-française de la Croix Rouge, et nos dames désiraient travailler entr'elles. Je demandai alors aux Messieurs Tarte, d'hospitaliser notre comité, que les Ecoles Ménagères trop petites, ne pouvaient plus accueillir, et pendant toute la guerre, et même après, la plus belle pièce du vaste immeuble de la rue Sainte-Catherine nous fut accordée, avec l'éclairage et le service complet. Vous savez sans doute, ami Luc, que la Croix Rouge canadienne est l'œuvre qui a le plus largement donné à la France pendant cette période terrible. Et si vous aviez lu les demandes qui affluaient à notre comité, qui servait d'intermédiaire français entre les hôpitaux de là-bas, et la Croix Rouge canadienne centrale ! Si nous n'avions pas eu la "Patrie" pour nous loger, je me demande où nous serions allées, nous toutes qui voulions tant soulager les blessés. Pendant la grippe espagnole, c'est encore la "Patrie" qui nous permit d'installer un comité de secours qui, jour et nuit, répondait aux appels. Vous dire quelle aide matérielle généreuse nous fut alors accordée par nos *pro-priétaires*... Certes quand je vois certaine boutonnière où se poserait si naturellement la récompense tant et tant de fois méritée, j'ai un peu mal au cœur..."

Notre Directrice termina par un haussement d'épaules qui concluait... et que je n'ai pas besoin d'expliquer. Il est certain, et tous le savent, que

dans une ère de progrès, après être restés longtemps dans l'enfance de l'art et de la littérature. Nous avons acquis de vraies richesses d'une part, mais de l'autre, notre pauvreté reste encore assez grave, et ce n'est qu'en la regardant en face que nous aurons le courage de la juger, et c'est surtout en donnant crédit, et largement, aux innovateurs qui se révèlent, tels que Mathieu, des pensées puissantes et agissantes que nous sortirons de l'ornière, où nous nous sommes peut-être volontairement enlisés, en nous répétant sur tous les tons que nous sommes un peuple jeune". L'heure est venue de sortir de cette enfance où nous nous complairions indéfiniment, parce qu'elle sert parfaitement notre paresse et notre *laisser-faire*, et d'entrer dans l'adolescence qui est un âge charmant et infiniment fertile en surprises, en progrès et

en succès. Nous n'en serons pas moins jeunes, mais nous deviendrons plus intéressants !

J'aurais voulu vous dire de Mathieu, le caractère spontané, la sincérité charmante et l'indulgence complète, vous citer les mots spirituels et les distractions amusantes... Mais à vivre avec lui, vous l'apprendrez vous-mêmes, et je crois que c'est encore la meilleure manière d'apprécier une personnalité trop vivante pour être dessinée en quelques coups de plume. Je suis heureuse d'avoir mis dans ce simple article toute l'impression première de l'art d'un Mathieu, art appelé à grandir et à nous donner des œuvres qui n'attendront pas pour être comprises, que l'artiste dorme sous son mausolée, mais dont le succès remplira ses jours de lumière et de joie.

MADELEINE.

ce ne sont pas ceux qui ont le plus trimé, pendant les jours terribles qui ont reçu... Mais ceux-là trimaient pour leur propre satisfaction, et ils n'ont jamais songé à recevoir des récompenses qu'ils peuvent regarder cependant, d'un air ébahi, échoir à des gens qui ne les ont jamais méritées!

M. Leo Pol Morin au concert.

Dans la jolie salle "Ladies Ordinary" du Windsor, le mardi, 27 avril, M. Léo Pol Morin nous présentait dans un programme composé de façon aussi complète que parfaite des œuvres de maîtres qu'il interpréta avec tout l'art d'un grand pianiste. Et en l'écoutant, nous avions l'impression de ne pouvoir rien entendre qui nous plaise davantage. M. Morin, après des études prolongées en France, est devenu l'un des interprètes les plus remarquables de la musique française, ce qui ne l'empêche pas d'aimer l'art des maîtres étrangers et de faire à leurs œuvres une place dans ses prédictions. Il fut ici l'initiateur de la musique française moderne qui étonna pour finir bien vite, grâce à son interprète, par rallier tant de suffrages. Il l'a fait triompher par la force de son talent, si persuasif, si sympathique. Toutes les qualités du meilleur pianiste, M. Morin les possède, et au plus haut point. Il tient aujourd'hui le public, celui qui compte, attentif à son action artistique, et nous devons savoir gré à son impresario, M. Lamberge, de n'avoir jamais douté du ralliement qui s'opérerait autour de cet artiste qui se complète d'une forte personnalité littéraire, dont la "Patrie" bénéficie dans le moment. M. Morin est appelé au plus grand avenir; il est revenu parmi nous, avec l'intention d'y demeurer. Saurons-nous le garder? Voilà une question que j'aurais voulu poser au public qui l'acclamait l'autre soir... M. Morin retourne en Europe pour quelques mois, il donnera des concerts là-bas; mais nous le retrou-

verons en septembre prochain, fidèle à l'appel de ses élèves qui, de plus en plus nombreux, réclament de sa forte éducation musicale l'enseignement qui les fera les disciples du maître. La Revue Moderne est heureuse de ce succès qui proclame hautement la puissance artistique d'un Canadien-français qui lui est un ami très-cher.

Dans notre prochaine édition.

A nos lectrices qui aiment à savoir à l'avance les titres des romans et de leurs auteurs, nous sommes heureux d'annoncer que nous publierons le mois prochain "Le Chapiteau Roman" de M. Paul Bourget, au complet, ainsi que la deuxième partie des "Jeux Dangereux" de M. Henry

Bordeaux, de l'Académie française. Ce roman sera terminé dans notre édition de juillet, et nous aurons ainsi accompli le prodige, de donner, en trois sections, un roman à suivre à côté du roman complet.

Madeleine demande...

A toutes celles qui veulent s'associer à la belle œuvre de l'Union Nationale française, dont elle est la présidente, de vouloir bien s'enrôler dans le groupe qu'elle dirigera lors de la "Journée de Jeanne d'Arc", le samedi, 8 mai prochain. Et je sais que cet appel de notre directrice ne sera pas lancé en vain par son fidèle serviteur et ami.

LUC AUBRY.

A NOS ABONNES

NOUS recommandons instamment à nos abonnés la lecture attentive de la lettre circulaire que nous avons l'honneur de leur adresser, ces temps-ci, et qui leur sera, nous en sommes sûrs, fort agréable.

Cette lettre est accompagnée d'un état de compte, et nous prions les abonnés qui sont en règle avec l'administration de considérer cette note simplement comme la justification des droits que leur reconnaît la lettre-circulaire en question.

Si nos abonnés voulaient une fois de plus justifier leur sympathie envers l'œuvre littéraire et nationale que nous poursuivons en attirant à notre publication des abonnés nouveaux, ils acquerraient des droits encore plus grands à notre gratitude.

MADELEINE.

LA LIBRAIRIE DEOM & FILS

*a transporté ses magasins au numéro
1249 de la rue Saint-Denis,
porte voisine de l'Université de Montréal,
Où elle invite sa nombreuse clientèle.*

“LA DOULCE PROVINCE”
Montréal

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs, un article sur notre grande ville, extrait d'un livre préparé et édité par les soins du "Canadien National". Rédigée avec précision et concision, cette étude de la métropole canadienne est fort intéressante et dénote du souci de la Compagnie qui l'a publiée de renseigner les touristes qui visitent annuellement le Canada sur la beauté et l'importance de notre pays de Québec.

EN Amérique les villes sont des prodiges de croissance. Leur histoire est un conte modernisé des Mille et Une Nuits. En quelques années, une métropole surgit du désert. Montréal est bien américaine par son développement. Mais la magie du commerce et de l'industrie ne suffit pas à caractériser la magnificence de son épanouissement. Version moderne de récit merveilleux, mais aussi chapitre de la Légende Dorée, fragment de poème épique.

Une bourgade sauvage lors du voyage de Cartier, en 1535, une solitude en 1642, l'île de Montréal devient, à partir du printemps de cette même année, une colonie de la primitive Eglise, une pépinière de chrétiens et de héros. Ville-Marie ! nom d'une pureté unique dans les annales éblouissantes de la Nouvelle-France ! Maisonneuve, Jeanne Mance, les Sulpiciens, l'esprit chevaleresque, la passion de l'évangélisation, la charité, la sainteté, le dévouement et la bravoure, les plus nobles hommes et femmes de France président à la naissance et au progrès de l'établissement, poste d'avant-garde, face à la barbarie, devant l'Iroquois sanguinaire.

Quelle ville peut se targuer de pareille origine, et surtout quelle ville aussi jeune ? Le sacrifice de Dollard, Léonidas canadien, et de ses seize compagnons, au Long-Sault, est le sommet de l'héroïsme des premiers colons qui bravaient tous les jours la mort. Et cette Ville-Marie de saints et de héros était destinée à devenir la métropole du Canada, un centre bruissant de commerce.

Cette piquante antithèse indique l'un des charmes de Montréal. C'est la ville des contrastes, des disparates. La cité de Maisonneuve, oui, mais aussi une Cosmopolis, rendez-vous de toutes les races et de toutes les langues. Et ce centre cosmopolite, ce siège de plusieurs des plus grandes institutions financières anglaises du pays, cette grande ville anglo-saxonne se compose aux trois-quarts de Canadiens-français. C'est l'une des grandes villes françaises du monde.

Pour le voyageur le moindriement observateur, quel régal de considérer les multiples aspects d'une pareille complexité ! Voici des monuments qui célèbrent la gloire de l'Angleterre : la colonne Nelson, le monument Victoria, le monument Edouard VII, et voilà des monuments élevés à la mémoire des grands Français du dix-septième siècle, un Maisonneuve, une Jeanne Mance, un Dollard, ou à des hommes d'Etat canadiens-français ou anglais, un Cartier, un MacDonald.

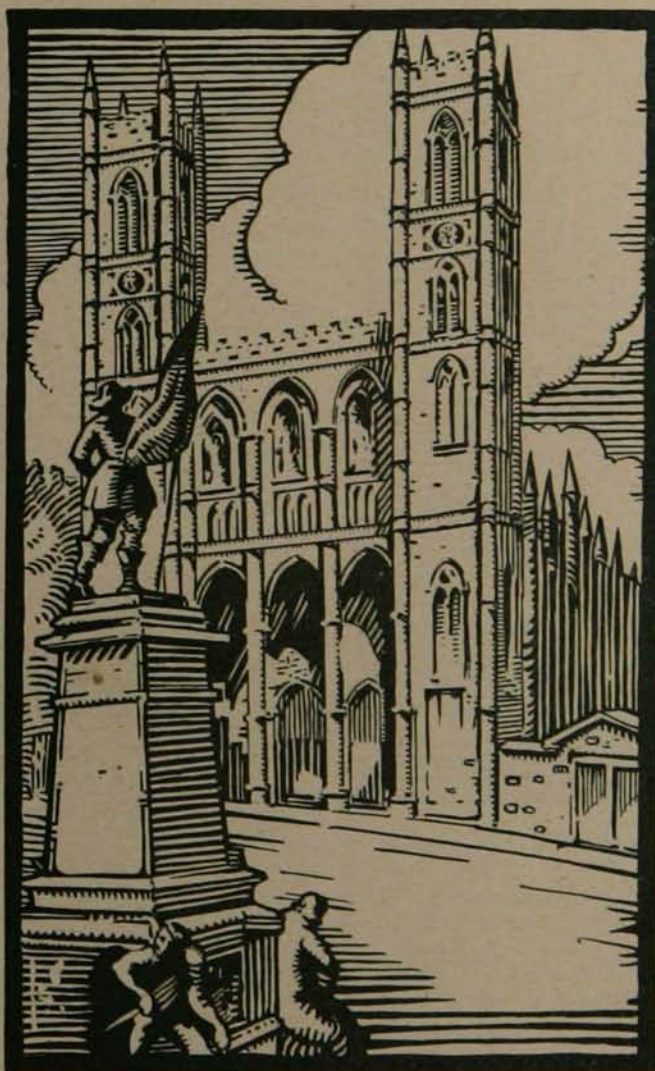
A côté de la banque de Montréal, une plaque désigne au passant le théâtre d'un combat entre les Iroquois, de Maisonneuve et ses gens. C'est là une des étrangetés de Montréal. Le quartier des affaires regorge de souvenirs historiques.

C'est le vieux Montréal, un sol ennobli par le sang versé, le labeur, le sacrifice, la prière. Dans le brouhaha d'une artère encombrée, devant une enfilade de prosaïques immeubles, en pleine atmosphère de mercantilisme, vous recueillez ainsi des témoignages inattendus du passé qui abolissent le tram et l'électricité, tout l'attrail et la trépidation du progrès et reportent trois siècles en arrière.

Avec les deux tours en face du collège de Montréal, le château de Ramsay est la plus vénérable de ces reliques. Il en est d'autres, vieilles maisons de pierre aux combles français, débris pieusement conservés. La ruelle des Fortifications, si étroite et au nom si démodé, oppose au tintamarre de la rue Saint-

Jacques son ombre plus tranquille où flotte quelque chose du mystère d'autrefois.

Mais depuis longtemps, le quartier des affaires débordent des limites du vieux Montréal. La ville s'agrandit de partout à la fois, sauf là où elle rencontre l'obstacle de l'eau et de la montagne. Et encore y a-t-il plusieurs maisons accrochées au flanc du mont Royal, et, sur la rive sud du fleuve des usines apparaissent, des noyaux de petites villes se constituent, tel Brooklin en face de New-York. La ville tend à embrasser toute la longueur de l'île. Quand accomplira-t-elle



cette destinée grandiose? C'est le secret d'un avenir pas très éloigné, dont ne rêva certes jamais le fondateur et qui eût paru chimérique, il y a cinquante ans. Montréal doit sa grandeur à sa position géographique. A mille lieues dans les terres, c'est un grand port maritime, le deuxième du continent, le premier du Canada, le plus grand port intérieur du monde, un plus grand port pour l'expédition du blé que New-York même, un port sans cesse croissant, long de plusieurs milles, et merveilleusement organisé.

Montréal est le point de communication, le distributeur naturel des échanges entre le Canada et l'Europe. C'est aussi le centre manufacturier par excellence de l'Est canadien. Le blé d'or de l'Ouest y arrive par eau et voie ferrée.



Les éléments mêlés de sa prospérité, le commerce et l'industrie n'effacent pas dans Montréal le caractère sublime imprimé à l'origine. Le signe de l'esprit demeure indébilé, la flamme de l'idéalisme chaude et brillante, les beautés du site en partie intactes sous les excroissances du progrès matériel. Percé du tunnel du Chemin de fer national du Canada, le Mont Royal est aussi séduisant qu'au temps de Cartier et sert de parc incomparable. Sillonné de vapeurs, le Saint-Laurent garde sa magnificence. De fugaces fumées ne gênent pas le panorama qui valut à la montagne son nom rutilant.

Le rôle de centre commercial n'exclut point celui de centre intellectuel, au contraire. Montréal a deux grandes universités fréquentées par des milliers d'étudiants, l'une anglaise, l'Université McGill, l'autre, française, l'Université de Montréal.

Et cette ville bruyante, aux 2,500 fabriques et usines, aux nombreux gratte-ciel et théâtres, aux innombrables magasins et entrepôts, cette ville active, secouée chaque jour par l'effort d'une population laborieuse, cette ville du travail et du plaisir, est aussi une ville

de prière. Elle renferme près de 500 églises, chapelles et temples. La ville aux clochers! c'est l'impression dominante qu'elle laisse aux touristes, qui la voient dans la splendeur estivale de la nature laurienne, ou bien ornée de sa virginale parure de neige, en pleine saison des sports d'hiver.

La voix véritable de Montréal, ce n'est pas la sirène d'usine, mais le carillon. La métropole a une âme. Malgré le progrès matériel, l'idéal de Ville-Marie se perpétue. La croix de cent pieds, récemment érigée sur le Mont Royal par la Société Saint-Jean-Baptiste et qui brille, le soir, comme un Labarum fantastique, le proclame et marque Montréal d'un signe providentiel, d'un signe unique en Amérique.

Montréal est le siège de plusieurs grandes institutions financières et commerciales du Canada et le terminus de plusieurs lignes du Chemin de fer National du Canada, qui y possède ses bureaux-chefs, rue McGill.

C'est le cœur vigoureux d'une réunion somptueuse et nuancée, le grand centre d'où rayonnent plusieurs belles excursions. Le Chemin de fer National du Canada qui longe les rives du lac Saint-Louis, où brille le charme caractéristique du paysage montréalais, un charme fait de douceur et de sérénité jointes à la grandeur, permet aussi d'atteindre facilement la pointe du lac des Deux-Montagnes à Senneville, cette subite échappée sur une pure nappe d'azur et les contours bleuâtres des montagnes qui l'encerclent. La rivière des Prairies, des îles, des îlots, des rapides, des anses tranquilles, des vergers, des terrains de maraîchers, de vieux arbres à l'opulente chevelure, des villages sommeillant autour de leur clocher, comme vous en rencontrez à cent milles au nord, des maisonnettes blanches sur le bord de la route, des "montées", petits chemins de campagne qui rappellent un coin des Laurentides, une banlieue longuement étirée, des phares blancs le long du fleuve, des ribambelles de villas multicolores, et toujours à l'horizon le mont Royal dominateur, surmonté le soir d'une croix de feu, qui se doublerait de pareils trésors de pittoresque, sans avoir fait le tour de l'île?

Et il y a les environs, la rive sud desservie par le Montreal and Southern Counties Railway, qui contient des lieux historiques comme la seigneurie des Lemoynes, à Longueuil, et offre au voyageur quelques grosses maisons de pierre d'autrefois, et de vieux moulins à vent; il y a la région du Richelieu, toute proche, le fort de Chambly et celui de l'île aux Noix, il y a la route d'Ottawa, les Laurentides, les diocèses de Joliette, de Vellyfield et de Saint-Hyacinthe, sur le parcours du réseau national, qui participent à la vie de Montréal et prolongent son activité et ses beautés, cortège de planètes de l'astre flamboyant.

L'OASIS

*Au sein du désert enflammé,
Il est un coin tout parfumé
De vert feuillage et de mystère,
La brise y chante jour et nuit,
Et du creux des rochers jaillit
Une eau pure qui désaltère.*

*Oasis, oasis d'amour,
Accueille-moi, divin séjour
Où le front courbé se relève,
Pour qu'après les simouns maudits
Je retrouve en ton paradis
La fraîcheur de mon premier rêve!*

A. B.

NOS GRANDES FAMILLES CANADIENNES

La Famille de Longueuil

LE chef de cette illustre famille fut l'immortel Charles LeMoynes, originaire de Normandie et natif de Dieppe, où il comptait de nombreux parents. Il était le fils de Pierre LeMoynes et de Judith Duchesne. Il reçut le jour sur la paroisse de St-Rémi et fut baptisé le 2 août 1626. Témoin du départ journalier de ses compatriotes pour la Nouvelle-France, il se sentit pressé du désir d'y passer lui-même. Il n'avait encore que quinze ans, lorsqu'il effectua ce voyage en 1641, de concert avec son oncle, M. Duchesne. Après avoir passé quatre ans au milieu de la nation huronne et acquis une connaissance suffisante de la langue, il vint se fixer à Villemarie, où le besoin d'un interprète capable se faisait depuis longtemps sentir. C'est en cette qualité qu'il rendit des services signalés à la Colonie. Mais, aussi brave qu'intelligent, M. LeMoynes voyait avec peine les incursions des sauvages Iroquois et brûlait du désir d'aller les combattre. L'occasion de montrer son courage ne tarda pas à se présenter. En 1648, alors qu'il n'était que dans sa vingt-deuxième année, ces barbares, sous prétexte de parlementer, mais en réalité dans le but de surprendre les colons, s'étaient approchés du fort ; reconnaissant leur perfidie, M. LeMoynes s'avance vers eux, les couche en joue et contraint deux d'entr'eux à marcher devant lui, après les avoir constitués prisonniers. Profitant alors de la sécurité qui régnait à Villemarie, et à laquelle sa présence contribuait pour beaucoup, M. Moynes commença à faire des défrichements sur les terres qui lui avaient été concédées.

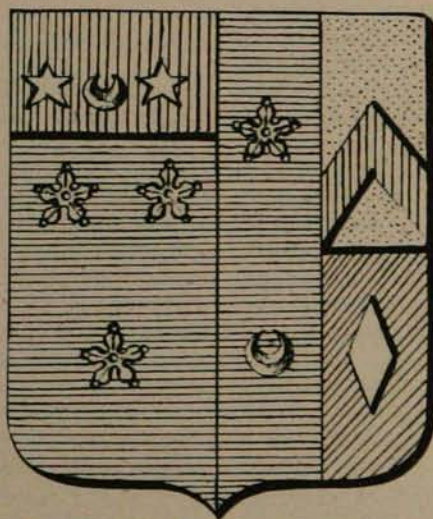
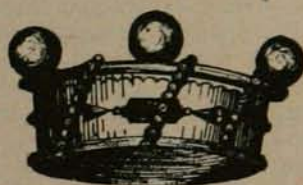
Il était occupé à ces travaux depuis trois ans, lorsqu'il lui fallut de nouveau prendre les armes. Les Iroquois venaient de faire irruption dans la Colonie et de s'emparer d'un colon et de sa femme, pendant qu'ils étaient aux champs. Sans songer un instant au danger que court sa propre existence, et n'écoulant que son indignation, M. LeMoynes se précipite sur eux. Ils étaient au nombre de quarante, et il était seul. Comprenant qu'il lui était impossible de lutter seul contre tous, il bat en retraite, mais en se défendant si bien que ses ennemis ne peuvent s'emparer de sa personne. Cette affaire avait lieu le 6 mai 1651. Le 18 du mois suivant, étant revenus en plus grand nombre, les farouches Iroquois profitent du moment où les colons revenaient de la messe, pour se jeter sur eux. A l'instant M. LeMoynes est appelé pour aller les repousser. Les laissant d'abord faire imprudemment leurs décharges, l'intrépide guerrier se met ensuite à tirer à son tour, et, aidé de ses hommes, abat un si grand nombre de ces barbares, que ceux-ci, se voyant décimés de toutes parts, prennent honteusement la fuite, sans oser même emporter leurs morts. C'est à la suite de cette mémorable action que M. LeMoynes, dont la valeur était de plus en plus appréciée, fut pourvue de la

place de Garde-Magasin. Trois ans après, ayant été gratifié par M. de Maisonneuve d'une somme de quatre cents livres, il en profita pour reprendre ses défrichements, ne dédaignant pas de mettre lui-même la main à la charrue. M. LeMoynes avait alors atteint sa vingt-huitième année ; déjà il était couvert de gloire et propriétaire d'une riche concession. Il pensa que le moment était venu pour lui de s'établir. La paix qu'il avait négocié et conclue, l'année précédente, avec les Iroquois, en lui donnant une nouvelle importance dans la Colonie, le mettait à même de frapper aux meilleures portes. Il y avait alors à Villemarie une jeune personne aussi distinguée par sa vertu, que remarquable par ses grâces extérieures. C'est sur elle que tomba son choix. Il nous faut faire un peu connaître cette personne.

Melle Catherine Primot, tel était son nom, était née à St-Denis-le-Petit, au diocèse de Rouen, de Guillaume Thierry et d'Elizabeth Messier. M. Antoine Primot et Martine Messier, son épouse, n'ayant point d'enfants, l'avaient demandée à ses parents en 1642, au moment de passer dans la Nouvelle-France, s'engageant à élever cette nièce comme leur propre fille et à la faire leur héritière.

Il en fit donc la demande à ses parents. Ceux-ci, jugeant qu'ils ne pourraient jamais rencontrer un gendre ni plus sage ni plus chrétien, accédèrent à ses propositions. Les conventions furent faites au fort de Villemarie, en présence du Gouverneur et de plusieurs notables qui les signèrent.

Un an s'était à peine écoulé depuis cet heureux mariage, lorsque les Iroquois, cette nation toujours remuante et cruelle, rompirent la paix. Dans le but d'attirer les colons, ils s'étaient réunis en grand nombre sur la rive opposée du fleuve. Voyant que personne ne venait, deux d'entr'eux se détachèrent des autres et s'avancèrent en canot au milieu du fleuve, semblant vouloir se diriger du côté du fort. Sans perdre un moment, M. LeMoynes s'élance dans un petit canot d'écorce, au fond duquel il avait caché deux pistolets. Il laissa approcher les Iroquois, et, dès qu'ils sont à portée, il fond sur eux, et, à l'aide des mousquetaires en embuscade le long du fleuve, il les fait prisonniers. Le surlendemain, comme on ne voulait pas leur rendre la liberté, à moins que les prisonniers français ne fussent relâchés à leur tour, les Iroquois, montant tous sur leurs canots, traversent le fleuve en plein midi, à la vue de tout le monde, et menacent d'en venir aux dernières extrémités, si on ne leur remet leurs captifs. Le péril était grand. C'est alors qu'on vit de quoi était capable M. LeMoynes et de quel secours il était pour la Colonie. Sans s'émouvoir, il accourt avec ses hommes sur le rivage, et, assisté du Major Closse, au moment où les barbares allaient mettre le pied à terre, il fait sur eux, avec tant de prestesse et d'habileté, une décharge de mousqueterie,



Blason de la Famille de Longueuil

que, saisis de terreur, les Iroquois se hâtent de prendre le large, laissant quatre des leurs aux mains des Français. C'est à la suite de ce glorieux événement qui rappelle le combat des Thermopyles, que M. LeMoyne fut élu pour remplir la place de marguillier. Deux ans après, il fut élevé à la charge de Procureur du Roi, par M. de Mézy, alors Gouverneur Général.

Il y avait deux ans qu'il remplissait ces fonctions, lorsque survint un événement qui faillit plonger dans le deuil toute la Colonie. Au mois de juillet 1665, étant allé à la chasse du côté de Ste-Thérèse, M. LeMoyne fut surpris et attaqué tout à coup par une bande d'Iroquois, au moment où il était seul. Ces barbares, qui avaient eu occasion de l'entendre comme interprète dans tant de Conseils et qui si souvent avaient éprouvé la force de son bras, l'eurent bientôt reconnu. Ils lui crièrent donc de se rendre. Pour toute réponse, M. LeMoyne les couche en joue. Déjà les Iroquois commençaient à reculer, lorsque les plus jeunes, encouragés par les vieillards qui leur reprochaient leur lâcheté, reviennent de nouveau à la charge. Bientôt il est investi et sur le point d'être saisi. Voyant qu'il lui était impossible d'échapper de leurs mains, il veut au moins vendre chèrement sa vie. Il s'appretait à faire feu de nouveaux sur eux, lorsque, son pied s'accrochant à une racine d'arbre, il fait un faux pas. A l'instant les Iroquois le serrent, l'enveloppent. Il est prisonnier. Grande fut la douleur des colons à cette triste nouvelle. De toutes parts on adresse des vœux au Ciel pour sa délivrance et son prompt retour. Sa pieuse et inconsolable épouse surtout ne cesse d'implorer le secours de Dieu. Ces prières ne furent pas vaines. Au lieu de le brûler, selon leur coutume barbare, les Iroquois l'emmenèrent dans leur pays. "Tu peux me faire mourir, leur avait dit le fier captif ; mais ma mort sera rigoureusement vengée. Il viendra quantité de soldats français qui brûleront tes villages : déjà ils arrivent à Québec ; j'en ai des assurances certaines." Surpris d'un langage aussi hardi, en même temps que subjugués par l'ascendant des belles qualités de M. LeMoyne, ces barbares ne conçurent plus que de l'admiration pour sa personne, et se décidèrent à le rendre à la liberté, ce qu'ils firent, en effet, trois mois après.

De retour parmi les siens, M. LeMoyne ne profita de sa liberté que pour mieux défendre son pays. M. de Courcelles, alors Gouverneur Général, ayant résolu d'aller porter la guerre dans les cantons iroquois, l'intrépide guerrier l'accompagna dans cette expédition. C'était au mois de janvier 1666. Il suivit également M. de Tracy, envoyé comme Vice Roi, dans la campagne qu'il entreprit dans l'automne de la même année contre les Agniers. Il commandait les colons de Villemarie. Au retour de cette pénible mais glorieuse expédition qui força les tribus sauvages à enfouir leur hache de guerre, M. LeMoyne s'offrit encore pour escorter l'Aumônier des troupes au fort Ste-Anne.

Afin de soutenir son rang et assurer à ses enfants, dont le nombre augmentait chaque année, une position convenable, M. de Longueuil, c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, fit l'année suivante, l'acquisition d'une propriété située au-dessus du Sault St-Louis, sur laquelle son premier maître, M. de la Salle, avait déjà commencé des bâtiments. Il était occupé à mettre cette nouvelle terre en valeur, lorsque, pour en imposer aux Iroquois et leur montrer que, quand il le voudrait, il pourrait mettre tout à feu et à sang dans leur pays, M. de Courcelles se détermina à faire un grand voyage à travers les terres habitées par les Sauvages. En qualité d'interprète et comme gentilhomme, M. de Longueuil fut invité à l'accompagner, de concert avec les Gouverneurs de Montréal et des Trois-Rivières. C'est au retour de ce voyage que l'Intendant Talon, qu'on peut appeler à bon droit le Colbert du Canada, par l'impulsion qu'il donna à

toutes les entreprises et la sage administration dont il fit preuve dans toutes les affaires, fit don à M. de Longueuil de toutes les terres non concédées sur le bord du fleuve, à partir de Varennes jusqu'à Laprairie. Quatre ans plus tard, en 1676, un autre Intendant, M. Duchesneau, voulant lui témoigner de plus en plus la satisfaction qu'éprouvait le Roi pour sa noble conduite, réunit toutes ces concessions en un seul Fief, qui retint le nom de Longueuil, titre qui devait passer à l'aîné de la famille. L'année d'après, il reçut encore une nouvelle gratification de terre, sur la rive droite du fleuve, de deux lieues de front sur trois de profondeur, qu'il appela du nom de Château-guay, qu'elle porte encore. C'était là, remarque judicieusement le Commandeur Viger, récompenser noblement un noble serviteur.

Après 44 ans d'une vie généreusement employée à la défense du pays et au soutien de la religion, M. Charles LeMoyne, Sieur de Longueuil et de Château-guay, mourut à Villemarie en 1683 et fut inhumé dans l'Eglise Paroissiale, devant de six ans, dans la tombe, sa vertueuse épouse, qui décéda en 1691. Il laissait, pour lui survivre et porter bien haut le nom de Longueuil, 14 enfants, dont 7 ont illustré le Canada par l'éclat de leur héroïsme guerrier, et se sont acquis une réputation européenne. Trois d'entr'eux sont morts dans les combats ; quatre sont devenus Gouverneurs de villes ou de provinces. Où trouver une famille qui ait produit tant d'hommes remarquables ?

II. CHARLES LEMOYNE, 1er BARON DE LONGUEUIL.

M. Charles LeMoyne était le fils aîné de M. Charles LeMoyne de Longueuil et de Dame Catherine Primot. Il reçut le jour à Villemarie, le 10 décembre 1656, et à cause de sa bravoure, fut surnommé le *Machabée de Montréal*. Suivant d'anciens documents, M. C. de Longueuil étant passé en France, s'y serait distingué à la guerre de Flandre, avant de s'immortaliser en Canada par sa belle conduite. Il était à peine de retour dans la Nouvelle-France, que, frappé de son mérite incontestable le Gouverneur de la Barre le recommanda au Ministre pour les fonctions de Major de Montréal, en remplacement de M. Bizard.

Cette même année 1683, M. de Longueuil épousa Melle Claude-Elizabeth Souart d'Adoucourt, sœur de M. le Chevalier Dominique Souart d'Adoucourt, Brigadier des armées du Roi, mort au Château de Bayonne en 1740. Quinze ans après, en 1698, devenu père de plusieurs enfants, M. de Longueuil agrandit les domaines que lui avait laissés son illustre père, on y ajoutant cinquante arpents de front sur cent de profondeur.

En 1700, la concession faite primitivement à son père, et comprenant, outre les cinquante arpents de terre de front sur cent de profondeur dont on vient de parler, l'Ile Ste-Hélène, l'Ile au Héron, plus l'étendue de terre joignant celle du Sieur de Varennes, et une autre aboutissant à la Prairie, le tout réuni en un seul Fief, appelé Longueuil, fut ratifiée par un arrêt du Conseil Supérieur, en date du 23 avril.

Trois mois auparavant, le 26 janvier, tant pour reconnaître les services que M. de Longueuil avait rendus à la Colonie, soit au siège de Québec en 1690, où il fut blessé, soit dans la guerre contre les Iroquois, où il avait eu un bras cassé, que pour l'encourager à continuer les travaux de défrichement et à former de nouveaux établissements, Louis XIV l'avait créé Baron et avait érigé sa Seigneurie de Longueuil en Baronnie, faveur qui ne fut accordée qu'à très-peu de particuliers.

M. de Longueuil, devenu ainsi Baron, puis fait, bientôt après, Chevalier de St-Louis, fut successivement Gouverneur des Trois-Rivières et de Montréal. Il cumula même les hautes fonctions de Commandant

Général de la Colonie avec celles de Gouverneur de Montréal, comme étant le plus ancien des Gouverneurs particuliers des villes de Montréal et des Trois-Rivières, droit que lui conférait l'Ordonnance de Sa Majesté du 28 janvier 1718. Ce commandement par intérim, qui ne faisait pas cesser ses commissions de Gouverneur particulier de Montréal, dura depuis la mort du Marquis de Vaudreuil, arrivée à Québec en 1725, jusqu'au 2 septembre 1726, jour de l'enregistrement à Québec des lettres du Marquis de Beauharnois, comme Gouverneur Général.

Quelques années auparavant, en 1710, M. de Longueuil, toujours attentif aux besoins du pays, avait obtenu, sur la rivière Chambly, une nouvelle concession de terres de trois lieues de front, afin d'y faire construire des moulins à scie. Il venait de mettre la dernière main à cette œuvre, lorsqu'il fut appelé à défendre la Colonie menacée du plus grand danger. Malgré le rude échec essuyé en 1690 aux environs de Québec, les Anglais, reprenant leurs projets d'attaque contre le Canada, venaient de faire un armement considérable. C'était en 1711. Trois ou quatre mille hommes étaient partis de New-York pour surprendre Montréal, pendant qu'une flotte nombreuse faisait voile pour Québec. Grande fut alors la consternation. Aux deux armées ennemies, la Nouvelle-France n'avait à opposer qu'une poignée de combattants. D'autre part, Villemarie, entourée d'une faible palissade de pieux, était incapable de résister à l'artillerie. Dans cette extrémité, on eut recours à la protection de la très-sainte Vierge, dont on avait si souvent senti les heureux effets. Pendant que des prières s'élevaient de toutes parts vers le Ciel, M. de Longueuil, jugeant qu'il était de la dernière importance de ne pas laisser approcher l'ennemi, rassembla tout ce qu'il put d'hommes, et, se mettant à leur tête, se rendit à Chambly, par où devait passer l'armée de terre, bien résolu à se laisser mettre en pièces plutôt que céder le terrain. En même temps, afin de montrer que toute sa confiance était en Dieu, il fit porter devant lui l'étendard de la très-sainte Vierge, ouvrage de Melle LeBer, dont les prières valaient des armées. Sa confiance ne fut pas vaine : dans la nuit du 2 au 3 septembre, au moment où la flotte anglaise entrait dans le fleuve St-Laurent, il survint une si violente tempête, qu'en moins d'une demi-heure, sept des plus gros vaisseaux anglais furent brisés contre les rochers, et qu'un autre atteint par la foudre, vola en éclats. Le lendemain, on trouva étendus sur le rivage trois mille cadavres, parmi lesquels ceux des soldats appartenant aux deux Compagnies de la Reine. Effrayée d'un pareil désastre, l'armée de terre se hâta de rebrousser chemin.

M. le Baron de Longueuil, étant devenu veuf, épousa en secondes noces, le 17 septembre 1727, Melle Marie-Marguerite LeGardeur de Tilly, veuve de M. Pierre de St-Ours. Toute jeune, cette Demoiselle avait été placée au Couvent des Ursulines de Québec, par M.

de Courcelles. Devenue grande, elle avait épousé M. Joseph LeGouës de Gray, ou de Grey, suivant d'autres. Capitaine au régiment de Carignan. Après la mort de son époux, elle s'était remariée à M. de St-Ours, Sieur d'Echaillons. Cette troisième union fut de courte durée. Le Baron de Longueuil, après avoir été successivement Lieutenant en 1687, Capitaine en 1691, Chevalier en 1703, Major de Montréal en 1706, Lieutenant du Roi en 1710, Gouverneur des Trois-Rivières en 1720, et Gouverneur de Montréal en 1724, mourut le 7 juin 1729, à Villemarie, où on lui fit de magnifiques obsèques. La Baronne lui survécut 13 ans, étant morte dans la même ville, le 25 février 1742, à l'âge avancé de 85 ans. De son mariage avec Melle Souart d'Adoucourt, M. le Baron de Longueuil laissa plusieurs enfants : Marie-Elisabeth, Gabrielle-Charlotte, Charles, Gabriel-François, nés à Villemarie ; Charles et Paul-Joseph, nés à la maison seigneuriale de Longueuil.

III. CHARLES LEMOYNE DE LONGUEUIL, IIe BARON.

M. Charles LeMoyné de Longueuil, IIe Baron, et quatrième enfant du précédent, reçut le jour au Château de Longueuil, comme on vient de le dire, et fut baptisé par M. Gabriel Souart, son grand-oncle. Suivant les registres de Boucherville, il eut pour parrain M. Jacques LeMoyné, Sieur de Ste-Hélène, et pour marraine Melle Anne Robutel, fille de M. Claude Robutel de St-André, Seigneur de l'Ile St-Paul. Le baptême eut lieu le 20 octobre 1687, deux jours après la naissance de l'enfant. Charles, son aîné, baptisé à Villemarie le 10 octobre 1686, était mort trois jours après et avait été inhumé à Longueuil par le Curé de Boucherville. Entré fort jeune dans l'armée, M. de Longueuil prit une part active à presque toutes les expéditions qui eurent lieu de son temps.

Il eut dans son plus jeune frère, Paul-Joseph, un digne émule de ses vertus guerrières. M. Paul-Joseph LeMoyné, plus connu sous le nom de Chevalier de Longueuil, et qui devint le chef de la seconde branche de la famille de Longueuil, était né le 17 septembre 1701, au Château de Longueuil, treize ans après son frère Gabriel-François, baptisé à Villemarie, le 30 juillet 1688. Ayant pris aussi de bonne heure du service, dès 1718 il fut fait Lieutenant au régiment de Normandie. Après avoir commandé au fort de Frontenac, il devint Gouverneur de Détroit, puis des Trois-Rivières, et enfin de la citadelle et place de Québec. Il se distingua en différentes campagnes, sous les ordres de M. de Rigaud de Vaudreuil, du Marquis de Montcalm et du Chevalier de Lévis. C'est ainsi qu'en 1747, de concert avec le Chevalier Benoist, chargé de prêter main forte à M. de Vaudreuil dans son expédition contre le fort George, on le vit au cœur de l'hiver, et malgré le froid et la neige, faire soixante lieues à la tête de ses hommes, raquettes aux pieds, et supporter d'incroyables fatigues.

(A suivre)



LE COLONEL J. D. L. DE LONGUEUIL
Seigneur de Soulanges



LE CHEVALIER DE BIENVILLE
Fondateur de la Nouvelle Orléans



C. LEMOYNE
IIe Baron de Longueuil

L'Unique Mensonge

Par J.-BERR DE TURIQUE

Henriette et Philippe, dans leur auto, s'en allaient dîner chez leur tante.

Non pas qu'ils considéraient ce dîner comme un plaisir.

Il leur eût été plus agréable, dans leur état de jeunes mariés, de passer la soirée dans une baignoire de quelque petit théâtre, là où, à l'abri des regards indiscrets, entre deux couplets de revue, ils auraient pu se glisser à l'oreille un mot tendre ou même échanger un furtif baiser.

Mais la famille a ses exigences. Et la tante Hortense était si sévère, si à cheval sur les principes, sur les traditions, sur les convenances.

Ah ! certes, non, pas indulgente... et surtout pas "nouveau jeu", la tante Hortense ! Pour un rien, elle vous réprimande, ou jugeait de sa dignité de se montrer froissée.

Enfin, pensaient Henriette et Philippe, une mauvaise soirée est bientôt passée.

L'auto arrivait presque déjà devant la maison de tante Hortense quand tout à coup Henriette poussa un cri.

— Ah ! mon Dieu !

— Quoi ? qu'est-ce qui se passe, demanda Philippe, effrayé ?

— Il y a que... j'ai complètement oublié que c'était aujourd'hui la fête de tante Hortense...

— Aïe !

— Et vois-tu cette malchance ! Quand pour une fois — la première — j'oublie de la lui souhaiter, il faut que ce soit juste le jour où je dine chez elle ! Je vois d'ici ses lèvres pincées. Sûr, elle en a pour tout un grand mois à me faire la tête !

— Diable ! Diable ! Car la tête de tante Hortense, quand elle s'allonge, je me doute de ce que ça doit être !

Henriette était véritablement désolée.

— Ah ! mon chéri, comment faire ? Comment faire ?

Philippe, nâvré de voir sa femme si contristée, eut donné gros pour la tirer d'embarras.

— Oui. Comment faire ? C'est que je ne vois pas... à moins de nous arrêter chez un fleuriste.

Henriette secoua la tête.

— Mais non, des fleurs, c'est trop facile ! J'aurais l'air d'avoir voulu me débarrasser de ce cadeau. D'habitude, ce que je donne à ma tante, c'est un objet commandé tout exprès pour elle... et, bien entendu, je m'y prends à l'avance.

— Eh bien, j'ai trouvé, fit vivement Philippe, en se touchant le front... tu lui diras que, comme à l'ordinaire, tu avais commandé un objet tout exprès pour elle... mais que le marchand, manquant de parole, ne te l'a pas livré.

— Oui... oui, peut-être dit Henriette, déjà toute remontée. Mais bientôt, elle secoua la tête : "Non... non... c'est impossible."

— Pourquoi ?

— Parce que, malheureusement, je ne sais pas mentir.

— Vrai ?

— Oui... Je me connais... En racontant cette craque à ma tante, je rougirais... ou je pâlerais... mon

nez remuerait peut-être enfin, elle ne serait pas longue à deviner que je ne lui dis pas la vérité.

Philippe, amoureux de sa femme, était prêt pour elle à tous les dévouements.

— Eh bien ! Veux-tu, moi, que j'essaye ?

— Vrai ? Tu voudrais bien ?...

— Sûr.

— Et tu crois que tu saurais mentir.

— Imperturbablement.

— Ah ! mon chéri, comme je t'aime !

Heureusement, l'auto était fermée. Autrement Henriette, dans son bonheur, aurait embrassé son cher mari au nez et à la barbe des passants.

* * *

— Alors, ma chère tante, c'est moi le coupable, le seul coupable.

— Comment cela ?

— Oui, figurez-vous que c'est moi qui m'étais chargé, aujourd'hui, d'aller chercher chez le marchand : le petit coffret ciselé qu'Henriette lui avait, depuis près d'un mois commandé à votre intention, dont elle avait elle-même dessiné l'ornementation, quand par un stupide oubli, dont je m'accuse, oubli incompréhensible, car j'avais même pris la précaution, tantôt, en sortant, de faire un nœud à mon mouchoir, cette commission m'est complètement sortie de la mémoire. Et pour comble de guigne, je ne suis justement rentré à la maison qu'à sept heures, c'est-à-dire trop tard pour pouvoir réparer mon oubli, car le magasin à cette heure, est déjà fermé. Aussi, si vous aviez pu voir la scène que m'a faite Henriette ! Elle était furieuse ! Pour un peu, je crois, elle m'aurait battue !... Et, comme punition, elle a exigé que je vous fisse moi-même l'aveu de ma faute. Puis-je espérer que vous me pardonnez ? Je dis moi, puisqu'Henriette, bien entendu, elle, est hors de cause.

La tante Hortense, si sévère et méfiante qu'elle fût, pouvait-elle faire autrement, devant ce "mea culpa" si franc, si sincère, que d'absoudre son jeune neveu.

— Mon ami Philippe, vous avez mon absolution, dit-elle avec un sourire que, de toute évidence, elle voulait rendre aussi aimable que possible.

Quant à Henriette qui, les yeux baissés, s'était contentée d'écouter, il était clair qu'à ce moment elle faisait plus encore que d'aimer son mari, elle l'admirait.

Le dîner fut bon, la soirée passa et, sur le coup de onze heures, Henriette et Philippe se mirent en devoir de réintégrer leur domicile.

* * *

— Hein ? dit Philippe à sa femme, une fois rentré et tout en allumant une cigarette, crois-tu que ça a bien marché ?

— Oui, très bien marché.

— Alors, tu es contente ?

— Oh ? oui, mon chéri, je suis contente.

C'était cette réponse-là que Philippe espérait.

Aussi sa surprise fut-elle grande quand, à la place de la phrase attendue, il reçut, comme un coup de fouet :

— Non, je ne suis pas contente. Je suis même très malheureuse !

— Hein ? Et puis-je te demander pourquoi ?

— Parce que... parce que...

— Enfin... explique-toi ?

Mais de grosses larmes, à cette minute, coulaient le long des joues d'Henriette, incapable de fournir toute explication.

Philippe n'y était plus...

— Mais qu'est-ce qui se passe... Tu es souffrante ?

Henriette se remettait peu à peu.

— Non, je ne suis pas souffrante. Je souffre... c'est bien plus grave.

— Pourquoi ? Enfin, pourquoi ?

— Parce que tu sais trop bien mentir.

Philippe se passait la main sur le front, de l'air d'un homme qui se demande s'il a bien toute sa raison.

— Voilà que tu me reproches cela maintenant... quand c'est uniquement pour te faire plaisir ?...

Henriette, toujours dans les pleurs, répliqua :

— Oui, ce soir c'était pour me faire plaisir, mais demain, cela pourrait être pour une autre raison...

Maintenant que je sais que tu mens si bien, que ton imagination te permet d'inventer les choses les plus fausses en les exprimant avec une telle apparence de vérité, comment veux-tu que je sois tranquille ?

— Oh !

— Quand tu me diras que tu as été à ton bureau, quand tu me raconteras ce que tu y as fait avec l'accent de la vérité, je me dirai que cette accent ne prouve rien... puisque tu sais mentir avec une telle maîtrise.

— Oh !

— Aujourd'hui tu m'aimes encore, je le crois... Mais demain ? qui peut savoir ? Alors, quelle garantie aurai-je de ta sincérité ? Je me rappellerai toujours avec quelle facilité tu as mis dedans la tante Hortense. Alors qu'est-ce qui pourrait t'empêcher de me mettre dedans, moi, avec la même aisance ?...

— Ecoute ! Je te jure, ma petite Henriette !

— Non ! Non ! Ne jure pas ! C'est inutile ! On sait, d'ailleurs, que les menteurs ne se gênent pas pour jurer.

Cette fois, Philippe la trouva mauvaise.

— Ecoute, Henriette, j'en ai assez ! Finissons-en... Embrasse-moi et dis-moi que tu me crois !

— T'embrasser, si tu y tiens expressément, ça... c'est encore possible... mais pour te croire... ça... c'est plus fort que moi... Jamais plus !

Et Henriette, la figure encore toute barbouillée de larmes se retira dans sa chambre.

* * *

C'est fini. Philippe et Henriette font mauvais ménage, non pas qu'ils aient cessé de s'aimer... Mais la confiance entre eux n'existe plus... ou plutôt, Henriette n'a plus aucune confiance en Philippe... Et Philippe qui est le garçon le plus sincère, le plus droit, ne peut plus vivre avec cette idée que chacune de ses paroles sera pesée, épluchée, mise en doute.

C'est à peine à présent s'il ose sortir pour éviter que sa femme ne croie qu'il a été... là où il ne doit pas. Ah ! ce premier et unique mensonge, comme il le regrette à présent.

Comment faire pour regagner la confiance d'Henriette ? S'il prenait l'habitude de lui mentir pour de bon, peut-être croirait-elle alors qu'il lui dit la vérité !

Mais pourquoi mentir, puisqu'il n'a rien à cacher, puisqu'il aime sa femme ?

Et Philippe, à présent, du matin au soir, cherche l'idée géniale, ou simplement même ingénieuse, grâce à laquelle il parviendra à re-inspirer la confiance à cette

pauvre petite Henriette, tout autant à plaindre que lui, du reste, en la circonstance.

Mais elle ne vient pas à Philippe, cette idée géniale, ou même simplement ingénieuse.

Aussi, tristement, songe-t-il à l'existence lamentable qui l'attend auprès d'une femme qu'il aime et à laquelle, toujours, quoi qu'il fasse, il demeure suspect.

Mais, ce jour-là, Henriette est rentrée avec l'œil plus clair que d'habitude, la figure moins soucieuse...

Au lieu du chétif baiser qu'elle pose ordinairement sur le front de son mari, voilà qu'elle lui entoure le cou de ses bras.

— Ah ! mon chéri !

Philippe, sans s'expliquer encore pourquoi se sent renaître à l'espoir.

Elle lui a dit " mon chéri ".

Henriette, alors laisse éclater sa joie.

— Ah ! mon chéri ! si tu savais comme je suis heureuse ! Je sors de chez la tante Hortense que je n'avais pas revue depuis ce fameux dîner...

— Et c'est pour cela que tu es heureuse ?

— Oui... parce qu'elle m'a dit...

— Quoi ?

— Non ! Tu ne devinerais jamais : " Eh bien, ma " petite... Quand tu voudras me faire prendre des " vessies pour des lanternes, charge de ce soin une autre " personne que ton mari. Il ne sait pas mentir, ce " garçon-là ! Tout le temps, pendant qu'il me parlait, " il me semblait voir son nez remuer... Va ! Crois-moi ! " Pour le mensonge, il n'y a que la femme qui s'y con- " naisse !... L'homme ne s'en tire pas."

— Ah ! brave tante Hortense, s'écria Philippe !

— Alors, tu comprends, me voici tranquille... maintenant que je sais que tu ne sais pas mentir...

J.-BERR DE TURIQUE.

Edelweiss

*Viens sur l'Alpe au front neigeux
Où sourit la pâle aurore,
Nous y cueillerons tous deux
L'edelweiss qui vient d'éclorre.*

*C'est la fleur des hauts séjours
Qui ne craint pas l'avalanche ;
Ses pétales de velours
Ont la grâce simple et franche ;*

*Et son petit cœur brodé
D'or, aux heures les plus dures,
Garde la sérénité
Qui convient aux âmes pures.*

*— Que l'amour qui germe en nous
Et dès l'aube nous rassemble,
Que notre amour simple et doux
Aux fleurs d'edelweiss ressemble.*

*Et loin des souffles mauvais,
De la fange et des abîmes,
Qu'il nous transporte à jamais
Sur une Alpe aux blanches cimes !*

ANDRE ALEXANDRE.



Parfums Supérieurs de GODET

Société au Capital
de 1,400,000 frs.
Neuilly-Paris.

PRIX DE VENTE

Petite Fleur Bleue

1/2 Oz. Flacon réclame.....	\$1.00
1 " " cristal.....	2.30
2 1/2 " " cristal.....	5.25
5 " " Baccarat.....	11.20
Porte Fleurs.....	9.50

Sous Bois

1/2 Oz. Flacon réclame.....	1.00
1 " " ".....	1.25
2 " " cristal.....	2.70
4 " " ".....	4.50

Divinité — Chypre

1 Oz. Flacon Petit Modèle....	2.30
2 1/2 " " Luxe.....	5.25

Rose Ambrée, Parmi les Fleurs,
Gentil Muguet, Le Gardénia,
Brindilles, Violettes de Nice.

1 Oz. Flacon Petit Modèle....	1.25
2 " " Luxe.....	1.95

EAUX DE TOILETTE

Petite Fleur Bleue, Le Chypre de
Godet, Rose Ambrée

9 Oz.....	4.10
-----------	------

Sous Bois, Gentil Muguet,
Parmi les Fleurs

5 Oz.....	2.15
9 ".....	3.25

LOTIONS

7 Oz. Petite Fleur Bleue.....	2.70
4 " Sous Bois.....	1.25
7 " Sous Bois.....	2.60

POUDRES

No. 50 Petite Fleur Bleue.....	0.75
1950 " " " Ecrin.....	0.95
250 Sous Bois, Parmi les Fleurs, Gentil Muguet, Rose Ambrée.....	0.95

CREME TRESOR DE BEAUTE

Pot Grand Modèle.....	0.95
Tube pour le Sac.....	0.25

En vente dans toutes les bonnes
Pharmacies.

Agents Exclusifs pour le Canada:

Canada Import Company

14 Carré Phillips, Montréal
TELEPHONE : LANCASTER 7614

La Lampe de Psyché

Par LEON DE TINSEAU

I

"Quand le malheur entre chez toi, donne-lui une chaise", dit un proverbe.

Le visiteur funeste se trouvait sans doute assis fort à son aise au foyer d'un honnête homme qui s'appelait Falconneau, car, après y avoir pénétré sous forme de disgrâce politique, au fâcheux lendemain du Seize Mai, il n'en sortit, qu'épuisé pour ainsi dire, à force d'avoir multiplié les catastrophes.

Plus heureux que bien d'autres, le magistrat puni de ses opinions peu républicaines possédait une petite fortune. Propriétaire d'une maison et de quelques métairies sur les côtes de l'Océan, vers les confins de la Gironde et des Landes, il n'eut pas besoin de chercher un abri pour sa tête grisonnante lorsque sa carrière fut brisée. Toutefois son esprit habitué aux affaires ne pouvait accepter l'épreuve du repos forcé.

Quand il eut repris pied chez lui, à La Peyrade, avec sa femme et sa fille unique âgée de douze ans, le rêve caressé tant de fois au milieu des dossiers et des "conclusions" hanta sa fantaisie avec une nouvelle force : il prétendait faire du lieu peu connu et très pauvre, où devait s'achever sa vie, une station rivale d'Arcachon.

— Car enfin, disait-il, nous voyons l'Océan, nous, plaisir que n'ont pas nos voisins les Arcachonnais.

Il aurait même pu dire que, les jours de tempête, l'Océan s'égarait quelque peu dans les rues de La Peyrade. Chose plus fâcheuse encore, il fallait vingt kilomètres de voiture pour y arriver de la station la plus voisine. Mais un embranchement, déjà tracé dans les rêves de l'excellent homme, amènerait bientôt les baigneurs à la porte du "Grand Hôtel de l'Océan."

Celui-là ne tarda point à s'élever. Il était de bois, la pierre étant plus que rare dans la région, et, circonstance à peine croyable, on vit arriver nombre de clients dès la première année.

Pour tout dire, les prix n'avaient rien qui pût effrayer, même la bourse d'un gros paysan du Morensin ou de la Chalosse.

Bref, les actionnaires de la société fondée par Falconneau — ou plutôt "son" actionnaire, car le fondateur avait dû absorber presque à lui seul toute l'émission — nourrissaient les plus belles espérances.

Les premiers jalons de la voie ferrée se montraient déjà... sur la profession de foi d'un Conseiller Général. Monsieur Falconneau voyait poindre la fortune, remerciant Dieu, en bon chrétien qu'il était, de la révélation qui l'avait d'abord accablé. Pauvre homme ! Il n'apercevait pas l'hôte du proverbe, souriant sur sa chaise d'un air macabre, en personnage qui ne compte point partir encore !

La saison finie et les comptes réglés, monsieur Falconneau, Président du Conseil d'Administration des Etablissements balnéaires de la Peyrade, se réunit lui-même en Assemblée Générale, conformément aux statuts.

Le rapport qu'il recommandait à sa propre attention le distinguait par une sincérité qui manque presque toujours aux documents de ce genre : il établissait nettement que la gestion de l'hôtel était en perte, d'où la résolution proposée — et votée sans discussion — de ne distribuer aucun dividende pour ce premier exercice.

Mais le Destin avait compté les jours du pauvre hôtel, qui flamba comme une allumette l'hiver suivant. Comme il était vide, la catastrophe n'eut que des suites matérielles dont la Société, garantie par une assurance, prétendait ne pas souffrir. Par malheur un vice de forme dans la police fut l'occasion d'un procès qui mit deux ans à faire son chemin du Tribunal de première instance à la Cour de Cassation où, pour la troisième fois, la Société fut battue sur toute la ligne.

Les illusions de Falconneau avaient été courtes ; mais cette période de sa vie restera sans doute parmi les plus agréables. Modeste de goût, au fond, il se trouvait heureux dans son habitation sans luxe, entre sa femme et sa fille. Mais en outre, dans cette petite agglomération de pêcheurs et de térébenthiniers, l'ancien Procureur s'était fait deux amis, ou même trois, si l'on ne veut pas s'arrêter à la différence des âges. C'étaient le médecin, le curé et le neveu de celui-ci, jeune homme timide et pauvre, d'une âme supérieure à sa condition, que son saint homme d'oncle retenait près de lui avec une tendresse un peu égoïste.

Célestin Bidarraye, qu'il faut prononcer Bidarraille, d'après l'idiôme sonore des Basques, était pharmacien et même, probablement, le plus jeune des pharmaciens de France.

Il disait en riant :
— Comment ne ferais-je pas fortune ? Mon concurrent le plus proche, du côté de l'Est, se trouve à cinq lieues. Dans la direction du Couchant il faudrait aller jusqu'à New-York pour apercevoir d'autres bœufs que les miens.

— Mon ami, lui répondait Falconneau (avant l'incendie), vous n'aurez que trop de confrères quand la Peyrade sera un second Biarritz. Mais je vous promets le monopole de la Société, avec droit d'en faire mention sur vos cartes et prospectus.

La même faveur était garantie au vieux docteur Lespéron. Quant à l'abbé Bidarraye, l'oncle de Célestin, il ne demandait qu'un vicaire ou deux, selon le développement futur de la paroisse.

Ces trois vieillards et ce jeune homme formaient non pas "la meilleure société", mais tout ce qui ressemblait à une "société" dans ce village perdu au milieu des dunes.

Chaque soir, par tous les temps, il y avait un whist chez les Falconneau. Pendant la partie, la femme de l'ancien Procureur faisait lire sa fille à l'autre bout du salon, en lui recommandant de baisser la voix. Souvent on venait chercher le docteur pour une jeune Peyradaise en mal d'enfant. D'autres fois c'était le curé qui devait laisser les cartes pour aller, comme il disait, "graisser les bottes" d'un moribond à trois kilomètres, sous la "pinada" ou derrière les dunes. Dans les cas secondaires, s'il s'agissait d'un pouce pris dans une poulie, ou d'une côté froissée par le gui dans un virement de bord, ou d'une épine vénérable entrée profond dans un pied nu, c'était Célestin qui marchait avec son onguent, son arnica et sa pince. Madame Falconneau prenait alors la place de l'absent et la partie, à peine interrompue, continuait de plus belle, sauf que la maîtresse de maison, qui regrettait son salon officiel de Sous-Préfecture et détestait les cartes, rêvait parfois et commettait des fautes sévèrement critiquées par son partenaire, à moins que ce

partenaire ne fut Célestin. Celui-là gardait la distance qui sépare un pharmacien, même de première classe, de la femme d'un ancien procureur de la République.

La plus heureuse de ce petit monde était, "Mademoiselle Clotilde", qui traversait alors dans cette solitude complète, avec l'océan pour seul compagnon et pour seul ami, la délicate évolution de l'enfance à la jeunesse.

Bien qu'elle fût sincèrement bonne, elle recevait avec une nuance de froideur les avances de Célestin qui avait pour cette enfant l'aveugle soumission d'un esclave. De son côté elle professait beaucoup d'estime, de confiance et même d'attachement pour ce brave homme qui les méritait à coup sûr. Mais depuis qu'elle en était adorée, des épreuves subies et de la vieillesse venant à pas précipités.

Perdue dans cette vaste cité, le deuil d'abord, la pauvreté en suite, empêchèrent Mademoiselle Falconneau de faire des connaissances.

Laissée à elle-même, tandis que son père fouillait les dossiers ou plaidait les causes, Clotilde n'avait pour compagnie qu'une petite bonne de son âge, à qui elle enseignait la cuisine, sans la savoir elle-même, hélas !

Mais les clients restaient peu nombreux. Le passé, la couleur politique de "maître" Falconneau donnaient à réfléchir aux plaideurs, hommage douteux à l'indépendance de messieurs les juges.

Le sort voulut qu'un jeune viveur des Chartrons, en guerre avec sa famille, demanda l'appui de l'ancien Procureur. Il aperçut Clotilde chez son père, et lui fit le triste honneur d'avoir pour elle un caprice violent, qu'il essaya de cacher sous les apparences du parfait amour. Il n'y réussit que trop, chose facile avec une personne dont l'inexpérience valait la pureté, et dont la pureté était celle d'un ange. Le cœur de la pauvrette se donna tout entier ; et ce fut après plusieurs mois d'écœurante comédie qu'elle fut édifiée sur la valeur et les intentions de son amoureux.

C'était l'époque des vacances ; Bordeaux devenait une effroyable étuve. La malheureuse orpheline, dont le cœur venait de se briser sous les yeux de son père sans qu'il en sût rien, dépérissait à vue d'œil. Le docteur Lespéron, venu par hasard au chef-lieu, fut terrifié du changement de Clotilde et de l'apparition des symptômes qu'il avait reconnus chez sa mère à l'époque où elle fut enlevée. Quand il retourna chez lui le lendemain, il emmenait moitié de gré, moitié de force, Monsieur et Mademoiselle Falconneau.

Pendant deux mois, l'ancienne vie de la Peyrade recommença pour les exilés, sauf qu'ils étaient les hôtes d'autrui et qu'ils faisaient un détour, quand ils allaient prier sur la tombe de la chère morte, pour ne point passer sous les fenêtres de leur ancienne maison.

Ils avaient du moins la satisfaction relative de la voir inhabitée ; prise en paiement par un créancier qui cherchait à la vendre, elle attendait l'acquéreur.

Ce furent, en somme, de tristes vacances. L'abbé Bidarraye vieillissait beaucoup ; Célestin, qui n'avait jamais été gai ni bavard, ne desserrait plus les dents. Le whist était lugubre ; on entendait soupirer Clotilde ; parfois on l'entendait tousser et Lespéron

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier, Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210, rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

9 a. m. à 5 heures p. m. Engagement par téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE
STOMATOLOGIE

3617, RUE S-DENIS

(529, ancien numéro)

Tél: Est 3549

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

PRÉSERVEZ-VOUS SOIGNEZ-VOUS

en respirant les émanations antiseptiques des

PASTILLES VALDA

qui agissent directement par inhalation sur les

VOIES RESPIRATOIRES

Rhumer, Maux de gorge, Bronchites,

Grippe, etc. sont

énergiquement combattus

par leur antiseptie volatile

Ayez toujours sous la main

UNE BOITE de

PASTILLES VALDA

VÉRITABLES

Vendues partout à

35 cents la boîte.

portant le NOM

VALDA

s'agitait alors sur sa chaise d'une façon étrange.

La première fois que Mademoiselle Falconneau remplaça un des joueurs, comme faisait jadis sa mère, l'ancien Procureur se mit à pleurer. Les deux autres hommes avaient des larmes dans les yeux, surtout Célestin. Peut-être ce dernier pleurait-il surtout son amour sans espoir.

Ce fut pire encore l'année suivante, quand les vacances réunirent une fois de plus ces fidèles amis. Le curé de la Peyrade avait un vicaire, non point, hélas! que la paroisse se fût augmentée; mais le vieux prêtre ne pouvait plus sortir de chez lui, sauf pour dire sa messe de temps en temps. Monsieur Falconneau était découragé; les plaideurs semblaient le fuir et Clotilde, toujours inconsolée de sa désillusion, marchait à grands pas vers la tombe.

Un soir qu'elle était allée voir l'abbé Bidarraye — on pouvait se demander lequel de ces deux voyageurs vers l'autre monde arriverait le premier au but — monsieur Falconneau dit à ses amis au lieu de commencer la partie, qui se jouait à cette heure avec un "mort":

— Allons au jardin. Je voudrais vous dire quelque chose pendant que ma fille ne peut m'entendre.

Ce qu'il avait à dire on ne le savait pas encore; mais il suffisait de le regarder pour voir que la communication n'allait pas être gaie. Lorsqu'ils furent assis sous la tonnelle de houblon, qui dominait la mer du haut de la dune, l'ancien magistrat prit la parole:

— Vous êtes mes seuls amis: j'ai besoin de vous consulter. Mon cabinet de Bordeaux réussit... comme a réussi tout le reste. Je recommence à m'endetter. Or, ce matin même, quelqu'un m'écrivit d'Algérie que je trouverais une place vacante à Biskra. Il paraît qu'on gagne un peu d'argent dans cette petite ville. Peut-être que les Arabes ne me fuiront pas comme une brebis galeuse, à l'exemple des conservateurs de Bordeaux qui confient leurs causes, par prudence, à des avocats républicains ou franc-maçons. Je partirais la semaine prochaine, si j'étais seul; mais il y a ma fille.

— C'est vrai, dit le docteur Lespéron après un silence lugubre; faites attention, toutefois, que le climat de Bordeaux ne lui vaille rien.

Le pauvre père sembla réunir son courage; puis il demanda, les yeux fixés sur l'interlocuteur:

— Connaissez-vous, en France ou à l'étranger, une région dont le climat pourrait sauver Clotilde?

— Elle est atteinte profondément, répondit le médecin, qui ne voulut pas mentir; mais on a vu des existences... menacées par le même mal, se prolonger contre tout espoir dans un air très pur, comme celui des oasis. L'usure des poumons devient presque nulle, faute des agents qui aident à la décomposition. Voyez plutôt les momies d'Égypte conservées six mille ans, dans un air de même genre! Ce serait une épreuve à tenter; certainement la petite ne pourrait rien y perdre.

— Parlez-moi comme à un homme, dit le malheureux père. En France elle en aurait pour... combien de temps?

— Mon Dieu... la nature aussi fait des miracles. Mais, pour des malades aussi avancés, mars, avril, sont une mauvaise période.

— Je comprends, soupira Falconneau; et, si nous allons en Algérie...?

— Vous avez pour vous l'inconnu. Rien ne m'étonnerait moins que de voir l'affection s'enrayer. Alors c'est trois ans, quatre ans peut-être, que vous avez devant vous.

Incapable d'écouter davantage un entretien qui lui brisait le cœur, Célestin quitta la tonnelle et, presque aussitôt on l'entendit pousser une exclamation sourde dans l'obscurité. Mais Falconneau et son ami, plongés dans leur conversation, n'y prirent pas garde. Le médecin reprit:

— Telle est mon opinion sincère. Pour me résumer, et pour éclairer le point qui vous intéresse, aller à Biskra me paraît une bonne chose — quant à la santé de votre fille s'entend.

— Voilà qui me décide à partir, conclut Falconneau. Si la petite... reste là-bas, j'y achèverai ma vie. Qu'importe si je repose en Algérie ou ailleurs! Ah! je suis terriblement fatigué, mon pauvre Lespéron!

— Je le vois bien; mais il faut tenir ferme. Les rôles sont renversés. C'est vous qui ne devez pas quitter ce monde avant votre fille. Et surtout ne lui laissez pas voir un visage désespéré. Courage! Distrayons-nous! Qu'elle nous trouve tout à l'heure, faisant notre partie comme à l'ordinaire. Célestin nous attend, je suppose.

Les deux hommes quittèrent la tonnelle et redescendirent à la maison.

Pendant ce temps-là, sur un banc de bois qui occupait l'autre versant de la dune, Célestin et Clotilde causaient à demi-voix. Le jeune homme avait surpris Mlle Falconneau écoutant, derrière la mince cloison de feuillage, la conversation qui roulait sur la fin prochaine de sa vie. Déjà il élevait la voix pour mettre les causeurs sur leurs gardes; mais Clotilde l'en avait empêché en lui posant la main sur la bouche, et l'avait entraîné à l'écart.

— Ne vaut-il pas mieux que je sache? avait-elle dit. Aussi bien, je ne demande qu'à mourir. Déjà les désillusions m'ont brisée. Mon père veut quitter la France? Ah! Dieu! c'est mon plus grand désir! Mais laissons-lui la suprême joie de penser qu'il m'aura déçue. Je veux feindre d'ignorer que je ne dois jamais revenir. Monsieur Célestin, êtes-vous mon ami? avoué qu'il n'était pas l'ami de Clotilde; presque depuis qu'elle avait cessé d'être un enfant, il l'adorait de tout son cœur. Mais comment pouvait-il avouer cette audace, lui, le modeste et le timide par excellence?

Comme il se taisait la jeune fille répéta sa question.

— Votre ami! s'écria Bidarraye. Non, mademoiselle; je sais trop quelle distance nous sépare; mais je suis votre serviteur humblement dévoué... Ah! certes, je le suis et je le serai toujours!

— Toujours!... Voilà un toujours qui ne durera guère! Vous oubliez ce que vient de nous apprendre le docteur Lespéron. Enfin, puisque vous m'êtes dévoué, il faut m'obéir. Ne dites à personne que j'ai entendu la conversation tout à l'heure. C'est juré, n'est-ce pas? Nous aurons un secret à nous deux, Monsieur Célestin.

Lorsqu'il eut fait la promesse demandée, Mlle Falconneau le renvoya.

— On vous attend pour la partie. Laissez-moi seule. Je reste ici quelques instants encore.

Le brave garçon fut heureux d'accomplir cet ordre. Son cœur se brisait de pitié, de douleur, et de tendresse. Et quelle consolation pouvait-il offrir à cette douce condamnée? Il se sentait incapable de dire un mot; perdant contenance, il se retira ou, pour mieux dire, il s'enfuit, laissant la jeune fille en tête-à-tête avec l'Océan, dont la grande ligne sombre coupait au loin le ciel brillant d'étoiles.

Un peu plus tard, Clotilde traversa la pièce où les joueurs combinaient leurs coups dans un silence profond. Elle dit, sans s'approcher de la table:

* — Ne vous dérangez pas; bonsoir, tous! La journée a été fatigante. Je vais dormir.

Ils eurent un nouveau tête-à-tête — prémédité, celui-là — quelques semaines plus tard. L'établissement de Falconneau en Algérie était décidé, d'autant plus vite que sa fille, dès le premier mot, s'était montrée désireuse de partir, ce qui avait beaucoup surpris son père. C'était toujours une difficulté de moins.

— Nous allons donc nous quitter, dit la jeune malade à Célestin. Je me sépare des autres avec un au revoir ; mais, avec vous, je n'ai pas besoin de jouer la comédie, puisque nous avons notre secret. C'est le grand adieu que je vous laisse.

Bidarraye était pâle comme un linge, on aurait pu croire que c'était lui qui se préparait à partir pour l'Algérie — et pour beaucoup plus loin, il essaya de balbutier :

— Vous savez quels effets miraculeux produit parfois le pays où vous allez, Monsieur Lespéron le disait.

— Ah ! fit Clotilde ; je compte bien sur ces effets miraculeux. Trois ou quatre ans de vie ; c'est une éternité quand on voit sa tombe ouverte. Et cependant, je devrais bénir la mort. Mais que voulez-vous ? J'ai dix-huit ans !

Elle essuya une larme. Célestin, d'abord décidé à faire l'aveu de son amour avant le départ, fut glacé par la tournure plus que sévère de l'entêté. Il sentait d'ailleurs qu'il éclaterait en sanglots, s'il disjoignait ses dents serrées.

Mademoiselle Falconneau, — plus maîtresse d'elle-même, car elle n'aimait pas — reprit au bout de quelques secondes :

— Vous m'aviez fait une promesse : Vous l'avez tenue ; je vais vous en demander une autre. C'est pour moi un cuisant chagrin que d'abandonner la tombe de ma mère. Si vous m'assuriez que vous en prendrez soin.

— Jusqu'à mon dernier jour, affirma Célestin, qui recouvra la parole pour donner à Clotilde une dernière joie. Comme elle est aujourd'hui, ainsi vous la retrouverez.

— Chut interrompit Mademoiselle Falconneau. La comédie n'est que pour les autres. Adieu, Monsieur Célestin ; vous avez été bon pour moi. Si de temps en temps, vous m'écrivez les nouvelles du pays, cela me ferait plaisir. Je ne puis guère compter sur d'autres lettres.

— Comment ! protesta Bidarraye. Et votre tante, cette vieille demoiselle qui a une maison à St-Sever ?

— Depuis qu'elle a perdu cinq mille francs dans l'entreprise de mon père, ils sont brouillés à mort. Cependant elle est riche et, pour elle non plus, la vie ne peut être bien longue. Mais elle aime trop l'argent. L'argent ! à quoi cela sert-il quand on n'a plus d'espoir en ce monde ? Sur ce, adieu ! Je vous souhaite le bonheur, et une longue vie.

Quelques jours après, tandis que Falconneau et sa fille s'éloignaient des côtes de France, Lespéron disait à Célestin.

— Jusqu'en Algérie je n'ai pas peur ; elle arrivera. Mais ensuite, gare aux idées noires ! Je l'aurais voulu plus désolée de partir ; elle ne s'attache à rien. Il faudrait dans sa vie une occupation d'esprit, un intérêt à quelqu'un ou à quelque chose, une crainte, un espoir, qui ferait jouer les ressorts de l'être.

Bien des fois, pendant les jours qui suivirent, Célestin réfléchit à ces paroles de Lespéron. Par chacun des bateaux de Bône, c'est-à-dire tous les huit jours, il écrivait à Mlle Falconneau. Puis les circonstances le firent disparaître de la scène ou à peu près.

On verra, par la publication d'une partie de la correspondance de Clotilde, l'enchaînement des faits qui valurent à l'exilée, peu de semaines après son éloignement, des lettres plus intéressantes que celles du pauvre petit pharmacien de la Peyrade.

II

Célestin Bidarraye à Mademoiselle Falconneau.

Biskra.

La Peyrade, le 14 janvier 188

Je vous annonçais, dans ma dernière, la maladie de mon pauvre oncle, le curé. Il est mort, et j'aurai désormais deux tombes à soigner au lieu d'une. Me voilà beaucoup plus seul au monde que vous. Mais c'est

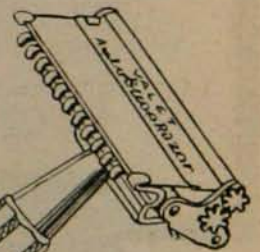
Vues de près d'hommes bien rasés



UN examen attentif vous fera constater combien la lame bien affilée du rasoir Valet Auto Strop laisse la peau douce et fraîche comme au temps de votre jeunesse. Aiguisée en une minute par elle-même, suivant un procédé enregistré, et faisant partie du rasoir — la lame reste toujours bien affilée. Le procédé est très rapide, la lame restant dans le rasoir soit pour aiguiser ou nettoyer.

Modèle C. complet \$1.00

Modèle De Luxe à partir de \$5.00



RASOIR VALET Auto Strop

ENR AU CANADA

Nous voulons des AGENTS partout

Ceux qui ont de nombreux moments de libre peuvent se faire d'appréciables revenus en faisant de la propagande pour nous.

Ecrivez immédiatement, pour de plus amples détails, au gérant de la circulation.

LA REVUE MODERNE,
198 est, rue Notre-Dame, Montréal.



Kalmine

LE MEILLEUR ANTI-DOULEUR

INFAILLIBLE CONTRE :

Migraines

Névralgies

Maux de tête

Maux de dents

Fatigue

Fièvres

Courbature

Rhumatisme

FEMMES

Souverain contre les
douleurs particulières
de la femme.

En vente chez tous les pharmaciens, en boîtes de un cachet à 10cts et de quatre cachets à 35cts.

LES
LABORATOIRES P. METADIER
TOURS - FRANCE

Seul concessionnaire pour le Canada

LE
LABORATOIRE DE LA KALMINE
364 STE CATHERINE EST
MONTREAL

Dans votre intérêt
N'ACCEPTÉZ PAS
d'imitations

Prenez
Garde!

Le plus petit rhume, s'il est négligé ou mal soigné, peut entraîner des conséquences graves pour votre santé. Le

Sirop GAUVIN pour le RHUME est le meilleur remède connu pour prévenir et soulager RHUMES, TOUX, BRONCHITES, ETC.

Ayez-en toujours à la maison.

En vente partout : 25c la bouteille
J. A. E. GAUVIN, Pharmacien,
851, rue Ste-Catherine Est.,
MONTREAL

Sirop GAUVIN

Pour le Rhume

ine grande consolation d'apprendre qu'après un heureux voyage, vous sentez que le climat vous fait du bien. Pour l'amour du ciel, combattez les idées noires dont vous me parlez... Sans doute, la vie de là-bas, telle que vous la décrivez, n'est pas gie, ni les sujets de conversations intéressants. Mais pourquoi refuser de voir du monde? Pourquoi cette horreur spéciale du monde militaire, le seul qu'on trouve à Biskra, naturellement? C'est si beau pourtant, l'uniforme!

Chez nous rien de neuf, sauf une nouvelle qui n'est encore qu'un bruit : Votre ancienne maison de la Peyrade serait sur le point d'être achetée. Par qui? Le nom est encore un mystère. Mais ce qui m'inquiète par dessus tout, c'est l'impression que vous causera cette acquisition. Je me demande s'il ne vous était pas moins pénible de savoir votre demeure fermée, inhabitée, que de penser qu'un inconnu l'habite, se sert des meubles qu'elle contient encore.

Dites-moi bien franchement votre opinion sur ce point. Si tel est votre désir, je pourrais peut-être empêcher la vente. Les acquéreurs parfois, sont faciles à effrayer. C'est bientôt fait de dire que le lieu est malsain, le sol humide, les murs salpêtrés, la charpente pourrie. Donnez-moi vos ordres et je mettrai en fuite l'amateur — que vous devez détester par avance. Ou bien faut-il incendier la maison pour que nul n'y entre jamais?

Commandez, mademoiselle. Votre humble serviteur obéira.

Clotilde Falconneau à Monsieur
Bidarraye.

La Peyrade.

Biskra, janvier 188...

La mort du pauvre abbé Bidarraye me fait beaucoup de peine ainsi qu'à mon père, qui me charge de vous le dire. C'est lui qui a aidé ma pauvre maman à quitter ce monde courageusement (ce qui ne doit pas être bien facile, même quand on le quitte après avoir vu disparaître la jeunesse).

Votre saint homme d'oncle vous a-t-il laissé quelque bien? J'ai peur que non, moi qui l'ai vu tant de fois manger de la méture au lieu de pain blanc, parce que ses aumônes ne lui laissaient pas de quoi payer un sac de farine. Mais vous aimez votre état, et vous avez le bon esprit de vivre loin des rêves. Je vous en félicite et vous en estime davantage.

Quant à moi, il est clair que je passe à vos yeux pour une étrange personne en matière de probité. Empêcher la vente de "notre" maison! Mais, cher monsieur, cette maison n'est plus la nôtre : elle est à ceux qui nous ont prêté de l'argent; les meubles aussi. Tant mieux si nos créanciers peuvent rentrer dans leurs avances, car jusque-là nous ne pourrions pas tout à fait dire que nous avons payé nos dettes.

J'avoue cependant qu'il est dur de penser qu'un inconnu vivra dans la chambre où est morte ma mère et qui n'a jamais été habitée depuis. Je ne parle pas de mon pauvre petit coin, où j'ai fait des plans d'avenir, où j'ai passé de si bonnes heures, pas beaucoup! Il faut se soumettre à cette amertume et à d'autres plus redoutables à envisager.

Mon seul désir est que nous soyons remplacés par de bonnes gens. Dites-moi leur nom dès qu'on le connaîtra. J'espère qu'ils ne nous ont jamais vus chez nous, au temps de nos splendeurs. Ce ne sera plus, alors, qu'un chagrin sans humiliation. Vrai, tout cela m'occupe, moi qui ne devrais plus songer à ces niaiseries, bonnes pour les gens qui ont deux poumons à leur service.

Niaiserie encore cette horreur de l'uniforme que vous me reprochez. Elle date de mon séjour à Bordeaux. J'ai vu à cette époque, chez mon père, un officier qui plaïdait contre ses parents et les rendait fort malheureux. Je l'entendais parler de sa famille en des termes qui faisaient mal, positivement. Que

peut-il y avoir de bon dans un être qui est mauvais fils?

Célestin Bidarraye à Mademoiselle
Falconneau.—

Biskra.

La Peyrade, février 188...

Vous serez contente, j'espère. Tout s'arrange comme vous le désirez. L'acquéreur de votre maison est un parfait inconnu. Il compte l'habiter seul, ayant, je le devine, un chagrin qui l'éloigne du monde. Le hasard d'une rencontre m'a donné l'occasion de causer avec lui. Je sais déjà que votre maison lui paraît un peu grande pour le genre de vie qu'il mènera, si bien que plusieurs chambres resteront fermées, celles précisément, que vous habitiez, vous et madame votre mère. Naturellement j'ai parlé de vous, de certains regrets que vous m'exprimiez; tout en parlant une idée m'est venue à l'esprit.

— Qu'allez-vous faire du mobilier de ces chambres? ai-je demandé.

— Que voulez-vous que j'en fasse? m'a-t-il répondu. Si cette demoiselle en avait envie?... Ce serait autant de moins à froter, à brosser, à battre. D'ailleurs, je comprends si bien certains sentiments, certains souvenirs avec leurs délicatesses!

Voilà où nous en sommes. Je ne doute pas que vous auriez pour un morceau de pain tous les meubles auxquels vous devez tenir. Je suis à vos ordres pour continuer les négociations.

Clotilde Falconneau à Monsieur
Bidarraye.—

La Peyrade.

Biskra, février 188...

Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui n'a rien de très nouveau; car l'insomnie et moi sommes des sœurs tendres, qui posent la tête sur le même oreiller. Mais, cette fois, mes pensées n'avaient pas leur couleur orridaïrt. S'il faut vous le dire, j'étais fort en colère contre vous.

Quoi! Vous me racontiez, comme chose naturelle, des traits de la délicatesse la plus rare; et vous ne me dites pas un mot de cet homme adorable, de cet original, comme dit mon père. Voyons, monsieur Célestin, réveillez-vous; tâchez d'oublier pour une demi-heure vos pilons et vos filtres. Comment s'appelle mon héros? Comment est-il? Vieux ou jeune? Ah! j'espère bien qu'il n'est pas vieux!

Grand, petit, blond; brun, spirituel ou... ordinaire? Dans tous les cas, je n'ai pas besoin que vous m'appreniez s'il est bon, généreux, dépourvu d'égoïsme. Le cher homme! Il pense que je vais lui mander, comme ça, de m'envoyer mes meubles! Et vous même semblez croire que je le ferai? D'où sortez-vous donc? Vous savez bien que je n'accepterai pas un "bon marché" qui ressemblerait à un cadeau. Quant à payer mes chères reliques à leur prix... quelques raisons sérieuses m'en empêchent. D'ailleurs, comme dépense, le transport dépasserait de beaucoup l'acquisition. Bref, c'est une idée à mourir de rire, et j'en ai ri... jusqu'aux larmes, tant la bonté est une chose émouvante pour les malheureux.

Et lui? Malheureux aussi, d'après ce que vous me dites? Un chagrin d'amour?... Pauvre garçon! Puisse-t-il souffrir d'un mal moins incurable!

Je vous en prie, Monsieur Célestin, tâchez d'être un peu diplomate. Il faut absolument que vous deveniez son ami, que vous lui arrachiez son secret — pour me le dire, naturellement. Vous pourrez être sûr que le secret mourra — bientôt — avec moi.

Je vous en prie : vite une réponse, des détails; je meurs d'impatience.

Célestin Bidarraye à Mademoiselle Falconneau. —

Biskra,
La Peyrade, mars 188...

Mademoiselle, je vous ai obéi : je me suis réveillé, réveillé diplomate, et voici le résultat de ma diplomatie :

Le jeune homme qui habite votre maison est grand, blond, très mince avec des yeux bleus et une moustache fine. Il est noble et se nomme Robert de Chalmont : je lui donne vingt-six ou vingt-sept ans.

J'ai cru comprendre qu'il aime une femme qui ne peut être à lui. Comme il ne pourra jamais, dit-il, en aimer une autre, il veut s'enterrer vivant dans notre solitude de la Peyrade. Voilà tout ce que je peux vous dire de lui, et je doute que nous en apprenions jamais davantage.

Robert de Chalmont parle peu et semble sauvage, pour ne pas dire bourru. Sa présence n'apporte nul changement à la physiologie de la Peyrade, lieu remarquablement gai, comme vous le savez.

Je n'ai pas cru manquer à la discrétion en communiquant à ce nouveau venu certains passages de votre lettre, qui l'ont sincèrement touché.

— Mes offres n'étaient pas des paroles en l'air, m'a-t-il répondu. N'ayant pas la permission de faire mieux, j'espère ne pas blesser mademoiselle Falconneau en expédiant à son adresse un souvenir de son ancienne demeure.

Il m'a chargé des soins à prendre pour l'envoi de la caisse. Puisse-t-elle vous arriver à bon port ! Nous avons soigné l'emballage de notre mieux.

P.S.— Je vous disais tout à l'heure qu'il n'y avait pas de changement à La Peyrade. Hélas ! Il s'en prépare un, cruel pour moi. Le docteur Lespéron nous quitte et vient de me l'apprendre. A son âge une clientèle de campagne — et quelle campagne ! — est trop fatigante. Il avait espéré, lui aussi, que La Peyrade serait un jour quelque chose. Lui aussi, va s'en aller, voyant la partie perdue. Il s'est fait donner le service médical d'un paquebot effectuant les voyages de Bordeaux à l'Amérique du Sud. Et me voilà seul, sans un ami !... Toutefois n'ayez pas d'inquiétude pour mon existence matérielle. Mon oncle, malgré toutes ses aumônes, laisse de quoi me garantir du besoin.

Clotilde Falconneau à Robert de Chalmont. —
La Peyrade.
Biskra, mars 188...

Monsieur, s'il est peu ordinaire de voir une jeune fille écrire à un inconnu, combien n'est-il pas plus rare de trouver, même chez de vieux amis, une recherche d'attentions comme celle dont vous venez de me donner l'exemple. Mon petit bureau que j'aimais tant ! Le voilà donc de nouveau dans ma chambre d'exilée !... J'ai pensé — et mon père est de cet avis — que je devais inaugurer son retour en me servant de lui pour vous dire, ou du moins pour tâcher de vous dire, combien je suis reconnaissante et touchée. Un homme de cœur, un gentilhomme pouvait seul avoir cette galanterie exquise pour une femme inconnue.

Voulez-vous permettre que j'ajoute : ceux que la vie a traités durement connaissent mieux que les autres le moyen de remonter le courage vaincu. Me voilà, grâce à vous, avec un peu de joie dans l'âme : le soleil d'Algérie, que j'avais trouvé si pâle jusqu'à cette heure, me paraît plus brillant. Que Dieu, vous rende le bien que vous faites à une pauvre malade, si malade que vous ne la verrez jamais ! Pour tout dire, c'est un peu à cause de cela que j'ai tant de désinvolture. Si je n'étais dans une catégorie à part, je vous aurais fait remercier — correctement — par mon père ou par le brave Célestin Bidarraye.

Je serais heureuse de savoir que notre mai-



Sanatorium PREVOST

INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE A

CARTIERVILLE, P. Q.

A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

Cure de Repos, de Régime et
de Désintoxication.
Maladie de la Nutrition.

Dr. ALBERT PREVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS

Assistant à la clinique de
neurologie à l'Hôpital Notre-
Dame. Spécialiste en maladies
nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS

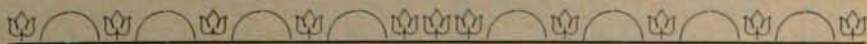
Assistant Radiologiste à
l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

Ecole des Infirmières dirigée par Garde C. Tassé,
assistée de Garde L. Tassé.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Administration: - - - - - Atlantic 4052
Département des malades - - - - - " 1888

Ecrivez pour prospectus



LA REVUE MODERNE

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs,
Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie
d'Imprimerie des Marchands Limitée., 198 est, rue
Notre-Dame, à Montréal.



OIGNONS

PEDODYNE "Dissolvant" Nouvelle manière d'arrêter la douleur immédiatement. La bosse disparaît comme par magie.

ENVOYE A L'ESSAI
Nous vous enverrons avec plaisir une boîte de "Dissolvant." Des milliers le demandent. Ecrivez simplement: Je veux faire l'essai de **PEDODYNE**.

Kay Laboratories, Dept. P-938
186 N La Salle St., Chicago Ill.

Ouvrage Amateur

Envoyez vos films à

A. Z. Pinsonnault

9a, Wellington Nord, Sherbrooke, Qué.

Satisfaction garantie

le Tonique Pulmo

VOUS REFAIT

La bonne santé est un droit de naissance. De ce que vos nerfs sont faibles, votre sang appauvri et vos poumons affectés, il ne s'ensuit pas que vous ne puissiez recouvrer votre vitalité.

LE TONIQUE PULMO est le meilleur reconstituant du sang, des nerfs, des poumons et des muscles. Il régénère les tissus et refait la vigueur compromise par le rhume, la bronchite, la grippe et les maux de cette nature.

Pour vous en convaincre, demandez le Tonique Pulmo à votre fournisseur, ou votre pharmacien

THE HERVAY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest
Tél. Main 3190. Montréal

Pour toute
personne
faible

Dr Hervay

son abrite un être aussi heureux qu'il mérite de l'être, ce qui est d'ailleurs une locution dépourvue de sens; car, Dieu merci! l'on peut être malheureux sans avoir fait du mal sur cette terre...

Mon père et moi désirons fort d'apprendre que vous êtes satisfait de votre séjour à la Peyrade.

Croyez, en attendant, que nous serons toujours pleins de reconnaissance pour notre ami inconnu.

Robert de Chalmont, à Mademoiselle
Falconneau. —

Biskra.

La Peyrade, avril 188...

Mademoiselle, que devez-vous penser de l'ami inconnu qui tarde tant à vous répondre et qui vous répond en se servant d'une machine à écrire? Le retard s'explique par un voyage qu'il m'a fallu faire à Bordeaux; la machine m'est imposée par une ataxie des fonctions de la main droite, survenue depuis quelque temps. Ce clavier me permet d'utiliser la main gauche. Mais n'allez vous pas prendre en haine ces lignes imprimées comme celles d'un livre? Si ce moyen de correspondance vous déplaît, ou si — chose non moins probable — vous êtes peu charmée du correspondant, le remède est fort simple et vous le devinez: il consiste à ne pas me répondre. Ce sera d'ailleurs la chose la plus naturelle du monde. J'ai cherché à vous causer un plaisir; vous m'en avez remercié par une faveur tout à fait hors de proportion avec ce que j'ai fait. Nous sommes quittes, ou plutôt c'est moi qui vous devrais du retour, car vous ne pouvez savoir quel plaisir j'ai eu moi-même à vous préparer cette petite surprise. Vous ne me croiriez pas, si je vous disais combien les moments agréables ont été rares dans ma vie!

Cependant je suis loin de me plaindre. Comment le pourrais-je, quand c'est à vous que je parle? J'ai la consolation d'habiter la France, et le prétendu bonheur d'être un oisif. Vos épreuves et celles de Monsieur votre père sont plus dures. Si je me plaignais, vous diriez l'un et l'autre que je suis ingrat envers la destinée.

J'avoue d'ailleurs que les chagrins de l'existence me pèsent moins, depuis que j'ai reçu vos lignes réconfortantes. Comme vous m'avez fait du bien! Et comme je voudrais pouvoir vous en faire un peu! Ce serait la seule tâche qui pourrait m'intéresser dans le vide morne où s'écoule ma vie sans avenir.

Je veux terminer cette lettre — qui sera la dernière si vous l'ordonnez — par cette assurance de sympathie dont vous sentirez, j'espère, la sincérité respectueuse.

Clotilde Falconneau à Robert de
Chalmont. —

La Peyrade.

Biskra, avril 188...

Je veux d'autres lettres, monsieur, malgré cette machine que "je ne bais point", comme dit Chimène en parlant de Rodrigue. Certes, j'aimerais mieux voir votre écriture; mais d'une part, je suis fort peu graphologue; de l'autre je n'ai pas besoin de la graphologie pour voir que vous n'êtes ni léger, ni fat, ni égoïste comme tant d'autres. Je n'en veux qu'à l'infirmité — momentanée, j'aime à le croire — qui vous empêche de tenir la plume. Croiriez-vous que Célestin Bidarrayé ne m'en avait pas parlé? C'est un brave garçon, plein de cœur, mais si distrait, si original et si... pharmacien! Je lui pardonne cependant car c'est à lui que je dois mon ami inconnu.

Vous sentez bien que ce jeune homme n'a pas eu toutes mes confidences. Voilà pourquoi, ne me connaissant que d'après lui, vous m' imaginez tout simplement comme une pauvre demoiselle qui meurt de la poitrine et, en attendant, se débat contre les ennuis de la pauvreté. Cela m'humilie un peu, non

d'être pauvre, mais de passer à vos yeux pour une personne qui n'a point subi d'épreuves plus nobles que la toux ou le manque d'argent. Ne pensez-vous pas que le combattant qui revient du feu avec une belle blessure près du cœur peut bien réclamer, si on l'indique au rapport comme atteint d'une égratignure au bras, qui ne mérite pas la médaille.

Je devine que vous êtes fier d'avoir un cœur et de porter dans ce cœur une blessure profonde. Je comprends cette fierté et vous estime davantage de la ressentir. Mais, monsieur... j'ai droit à la médaille, moi aussi.

Voilà qui ressemble fort aux confidences que je n'ai pas faites au bon Célestin. Soyez sûr que je ne vous en dirais pas tant si, d'une part, nous ne causions avec la Méditerranée entre nous deux et si, de l'autre, je ne devais rester éternellement pour vous une ombre, — pas plaintive, vous me rendrez cette justice. Quand vous rentrerez en possession de ce petit bureau — on vous le rendra soyez tranquille — vous songerez à celle qui vous ressemble par la souffrance. Ne lui ressemblez pas jusqu'au bout. Puissiez-vous guérir et savoir ce qu'est cette chose fabuleuse et fantastique nommée la vieillesse!

Robert de Chalmont à Clotilde
Falconneau. —

Biskra.

La Peyrade, avril 188...

Quelle joie, ce matin, quand le facteur a sonné à ma porte! Je n'ai pas d'amis, je n'ai plus de famille; je n'attendais qu'une lettre au monde... Je vous assure que je l'attendais sans l'espérer. Depuis quatorze jours, je tâchais de trouver les raisons qui pourraient vous engager à m'écrire encore. Une seule se présentait à moi: l'infini plaisir que me font vos lettres. Vous diriez comme moi que c'est une raison bien insuffisante, puisque le sort nous refuse trop souvent des choses que tout notre cœur appelle. Nous connaissons cela, nous autres!

Je vous remercie à genoux d'avoir pitié de ma solitude. Un peu plus je vous remercierais d'avoir souffert, puisque le chagrin vous a rendu bonne et compatissante. Je vous admire comme un miracle d'indulgence, comme un prodige de résignation. Vous êtes trop résignée, même. Il faut vouloir vivre. Ah! si je pouvais changer avec vous! Nul ne me regretterait, moi, et je me trouve ridicule de bien me porter, tandis que vous êtes malade. C'est comme un manque de cœur à votre égard. Pouvez-vous me dire à quoi je sers en ce monde?

Cependant j'ai servi à quelque chose hier. J'ai fait dire une messe pour le repos de l'âme de celle qui vous a quittée trop tôt. Sur sa tombe — fidèlement entourée de fleurs par Célestin Bidarrayé — j'avais vu la date de sa mort: nous célébrions l'anniversaire.

Les femmes de nos pêcheurs n'ont point oublié leur bienfaitrice, — ni sa fille. Elles se sont jointes à moi, dans la petite église et, sous l'abri du porche, en sortant, les mains des plus pauvres se sont tendues comme autrefois. Comme autrefois elles ne sont pas restées vides. Toutes, vieilles et jeunes, m'ont demandé:

— Comment va la demoiselle?

J'ai répondu:

— Elle ira bien si vous priez beaucoup.

De là, je suis allé faire une longue visite à votre mère. Il m'a semblé que son âme était contente; et nous avons parlé de vous, longuement, sous le saule qui commence à grandir. Il faisait beau; pour la première fois de l'année, l'océan portait sa robe bleue sur laquelle se promenaient, leurs grandes ailes de toile blanche relevées, cinq ou six papillons, toute la flotte de La Peyrade. J'ai lu tout haut votre dernière lettre et nous avons jugé que "la médaille" vous était bien due en effet.

J'ai chargé celle qui m'entendait de vous

dire certaines choses que je ne vous écris pas ; mais je doute qu'elle se soit acquittée de mon message. Vous confierai-je qu'elle vous a trouvée un peu sévère pour le pauvre Célestin, — à qui, par parenthèse, vous n'écrivez plus et qui en est malheureux, bien que je lui donne de vos nouvelles ?

Quant à moi, chose étrange ! pendant la matinée d'hier, j'ai été moins éloigné du bonheur et plus accompagné dans la solitude que cela ne m'était arrivé depuis... longtemps ; je retournerai bientôt sous le cher petit saule.

Clotilde Falsonneau à Robert de Chalmont. —
La Peyrade.
Biskra, mai 188...

Voulez-vous savoir, mon ami, pourquoi vous étiez moins seul pendant cette matinée d'avril qui vous vaudra jusqu'à mon dernier jour, ma fidèle affection ? C'est que vous m'aviez pour compagne, sans le savoir. Ah ! comme vous êtes bon ! J'ai promis, après avoir lu vos lignes, de ne plus penser de mal des hommes. (Je n'en dis point de mal, n'ayant personne à qui parler, sauf mon père dont je ne veux pas augmenter le chagrin par mon pessimisme précoce).

Quel être rare, unique, êtes-vous donc pour avoir songé à cet anniversaire de ma plus grande douleur ! Je ne vous en avais point parlé, jugeant que nous étions encore trop étrangers l'un à l'autre. Un étranger, vous !... Le meilleur des frères, le plus dévoué des fils n'eût pas montré plus d'affection pour la vivante et pour la porte.

Ainsi donc, grâce à vous, le cher nom a été mis encore une fois dans la bouche des pauvres et sur les lèvres sacerdotales. Comment vous remerciez de cette chose pieuse, délicate, exquise que vous avez faite ? Mon père en avait des larmes dans les yeux. Moi j'en ai de la reconnaissance tout plein le cœur. Ne faut-il pas qu'il se dépêche de vous payer, ce cœur à qui l'on a fait tant de mal, et à qui vous faites tant de bien !

Pendant que vous étiez dans la petite chapelle toute noircie par les rafales de l'océan, je priais dans notre église, encore presque neuve, où le simoun, à certains jours, sème le sable du désert qui entoure Biskra.

Dans le silence de la nef ombragée par les grands rideaux de laine bleue, je causais, moi aussi, avec l'âme de celle qui m'a quittée, instruite sans doute par l'ange de la dernière heure que je n'avais plus besoin d'elle pour longtemps. Ma prière finie je suis rentrée dans ma chambre d'où l'on voit l'Océan du désert — non pas bleu, celui-là, mais jaune — où les barques légères et pimpantes sont remplacées par les lourds chameaux des caravanes. Si vous saviez comme la vue de ces vagues de sables finit par mettre au cœur une angoisse étouffante !

Je ne les voyais pas ce matin-là, car j'étais — avec vous, mon ami — sous le saule autour duquel se pressent les croix blanches. Quoi d'étonnant si vous ne vous sentiez pas seul ?

Quant aux commissions dont vous chargez ma mère, je suppose qu'elles ont été faites ; nous avons parlé de vous longuement, nous aussi. Vous me plaignez ; vous vous intéressez à moi ; vous voudriez me faire du bien ; vous seriez curieux de me voir. Ce sont bien là vos commissions, n'est-ce pas ? Soyez sûr qu'elles sont bien accueillies ; mais pourquoi ne pas me les faire vous-même ? Je n'ai pas de meilleur ami que vous ; dites-moi toutes vos pensées.

De mon côté, je voudrais vous faire du bien, vous consoler. Ce ne serait que justice car, depuis que vous êtes entré dans ma vie comme un rayon sortant d'une étoile invisible, je m'aperçois que mon courage augmente. Je vais parfois jusqu'à m'imaginer que je suis plus forte physiquement. Je fais des promenades sous les longues voûtes des cassiers aux feuilles découpées. Comme elles sont belles, ces avenues que bordent à droite et à gauche

Pour le printemps, offrez des fleurs, comme emblème d'amitié envers vos parents et amis.



1405, rue Saint-Denis MONTREAL

Tél Est 1878

POURQUOI LES CANADIENS DOIVENT S'ABONNER à la REVUE MODERNE:

1° PARCE QUE

Elle est une œuvre nationale, la seule du genre qui existe au Canada, rédigée en langue française.

rédigés qui développent leur culture intellectuelle.

5° PARCE QUE

Nos abonnés trouvent dans chaque édition un roman (complet) d'un bon auteur français.

2° PARCE QUE

Elle a été fondée dans le but de remplacer dans tous nos foyers, la revue américaine qui y prenait une trop large place.

6° PARCE QUE

Les abonnés trouvent dans nos pages des Courriers des Conseils pratiques, des modes, de la graphologie, des nouvelles, des illustrations, etc, etc.

3° PARCE QUE

Elle rayonne en dehors de notre pays, et fait honneur à la race dont elle incarne l'idéal.

7° PARCE QUE

Nos abonnés reçoivent leur revue régulièrement par la poste à domicile, sans dérangement tous les mois.

4° PARCE QUE

Nos abonnés reçoivent dans chaque édition des articles bien pensés, bien

Mesdames et Messieurs, abonnez-vous et faites abonner vos amis.

Aidez à la diffusion d'une publication qui reflète les aspirations comme les traditions de notre race.

Les abonnements doivent être adressés à la Revue Moderne, 198, Est rue Notre-Dame, accompagnés du montant en chèque (au pair à Montréal), mandats ou bon de poste tous, à l'ordre de la Revue Moderne.

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne Française

Service luxueux et rapide

NEW-YORK — PLYMOUTH — LONDRES

NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS

par les paquebots :
PARIS et FRANCE

Service économique et confortable

de NEW-YORK au HAVRE

par les paquebots à une classe de cabine
De Grasse — Rochambeau — La Savoie — Suffren

Service de BORDEAUX à HALIFAX
avec retour de NEW-YORK sur VIGO et
BORDEAUX

par les paquebots
ROUSSILLON ET LA BOURDONNAIS

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. Main 8346

: 21 Notre-Dame Ouest

: Montréal

OPERATION EVITEE

Mme Dayman en donne
crédit au Composé Végétal
de Lydia E. Pinkham

Colborne, Ont.—"Quand je me suis mariée, j'étais maigre et faible. Le médecin disait que je n'aurais jamais d'enfants, mais j'en ai eu, et dès la naissance de bébé, j'ai souffert sans cesse, j'ai eu le médecin et ai pris des remèdes. La vie me devint à charge, les médecins disaient qu'une opération me ramènerait, mais mon mari s'y opposait. Ayant vu les réclames du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je décidai de l'essayer pour me soulager sinon me guérir. Je n'avais pas fini la bouteille que j'étais mieux, après cinq bouteilles ma santé était améliorée. J'ai trois filles et un garçon et j'ai travaillé jusqu'à l'accouchement. Je suis sur le retour de l'âge et dois ma bonne santé au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en prends une bouteille dès que j'en sens le besoin."—Mme Susan Dayman, R.R. No. 5, Colborne, Ont.



Tous les pharmaciens le vendent.

Teignez-le à neuf avec la "Teinture Diamond"

Saucez simplement pour teindre ou faites bouillir pour teindre.



Chaque paquet de 15 cents contient des instructions si simples que n'importe quelle femme peut teindre en couleurs douces ou délicates ou teindre en couleurs riches et permanentes lingerie, soies, rubans, jupes, blouses, robes, manteaux, bas, chandails, draperies, couvertures, tentures, bref toutes sortes de choses.

Achetez des "Teintures Diamond" — pas d'autre sorte — et dites à votre pharmacien si le tissu que vous désirez colorer est de la laine ou de la soie, ou bien si c'est de la toile, du coton ou des étoffes mélangées.

WELLS & RICHARDSON CO., Limited
WINDSOR, ONTARIO

un ruisseau d'eau claire, coupé devant chaque maison d'une passerelle rustique en tronc de palmiers ! La chaleur est déjà grande, mais elle me convient ; je tousse moins... Allons ! Pas d'idées folles ! Quand les agonisantes de mon espèce croient aller mieux, gare au lendemain ! J'aurais pourtant bien aimé vous connaître quelque jour par mes yeux, non pas uniquement par la description que le brave Célestin m'a faite de votre personne.

A propos de Célestin, je devine que vous me trouvez ingrate à son égard. Peut-être le suis-je ; mais à qui la faute ? Votre correspondance m'a rendue beaucoup plus difficile que je n'étais. Au moins, dans vos lettres, il y a quelque chose. Vous pensez ; vous savez dire votre pensée — quand il ne vous convient pas de la laisser dans la vague. N'empêche que j'ai des remords, d'autant que, chaque jour, je vois le pharmacien d'en face piler ses drogues avec un zèle que les flâneries ailées de l'imagination n'interrompent jamais. Alors, je pense à Célestin Bidarraye.

Je veux lui écrire. Le pauvre garçon doit être fâché contre moi, car il ne m'écrit plus. Tâchez de me blanchir à ses yeux jusqu'au prochain courrier. Dites-lui que je ne l'oublie pas, ce qui est d'ailleurs la vérité pure. Enfin empêchez qu'il ne me juge pire que je ne suis. Quant à vous, nul inconvénient à ce que vous me preniez pour un ange doué de toutes les perfections. Croyez-moi bonne ; vous n'aurez jamais à souffrir de mes défauts. Croyez-moi belle ; vous ne me verrez jamais.

Une chose du moins est sûre : ange ou diable, beauté ou laidron, je suis pour toujours votre amie.

Robert de Chalmont à Clotilde
Falconneau. —
Biskra.

La Peyrade, mai 188...

Angé ou diable, beauté ou laidron ! Cela vous amuserait, je le vois, de me laisser dans l'incertitude ; mais vous y travaillez vainement. Vous êtes un ange et vous êtes une beauté.

Sur le premier point j'ai le témoignage de mon cœur ; sur le second celui de mes yeux. Ils me disent en ce moment — et ce n'est pas la première fois — que vous êtes souverainement belle. Voulez-vous que je fasse votre portrait ? Non ! c'est trop difficile. D'ailleurs je ne veux pas jouer au fin avec vous. Ce n'est pas dans le baquet de Mesmer que je vois vos traits. Je possède votre photographie !

Comment ? Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! Ne l'aviez-vous pas donnée à l'abbé Bidarraye ? Son héritier me l'a cédée. Elle orne, seule de son sexe, mon petit salon. Devant elle j'écris ou plutôt je pianote ces lettres qui sont toute ma joie. Devant elle je lis, je travaille à m'instruire, à devenir moins indigne de vous, puisque vous êtes difficile. Ah ! certes vous en avez le droit !

Ceci m'amène à vous parler du "brave Célestin". Par grâce ne vous infligez pas le pensum d'une page à ce "pharmacien" ! Laissez-le à ses filtres et à ses hoies. Je vous assure qu'il en prend fort bien son parti. Chaque fois que vous avez la bonté de m'écrire, j'ai soin de lui communiquer les nouvelles. Je lui dis de votre part que vous pensez à lui ; que faut-il de plus ? Donc, vous pouvez calmer votre conscience ; je prends tout sur moi. Ne vous fatiguez pas à cette double correspondance, fort inutile vraiment. Si votre plume est en train de courir, qu'elle me donne ce que n'aura pas Célestin.

Vous allez crier à l'égoïsme. Hélas ! mon égoïsme sera peut-être bientôt puni. J'ai peur en effet que Célestin ne soit à la veille de profiter de ma disgrâce. Mon Dieu ! me pardonneriez-vous l'audace que je vais avoir, non sans avoir hésité longtemps, non sans être

resté les yeux ouverts toute la nuit. Je me demandais si vous ne m'infligeriez pas une peine sévère pour ma folie... Essayons ! Vous êtes si bonne... et vous êtes si loin !

Non, mademoiselle, toutes mes commissions n'ont pas été faites. Vous m'avez dit que l'âme de votre mère conversant avec l'âme de sa fille, a parlé de mon zèle ardent à vous servir, de la révolte amère qui torture mon cœur à la vue de la destinée qui vous frappe. Mais, ce n'est pas tout ! Dans mon cœur, il y a quelque chose de plus : il y a l'amour, si incroyable que cet aveu puisse vous paraître. Jamais homme n'eut pour vous d'amour plus fidèle, plus respectueux, plus passionné. Ah ! Dieu, je ne vous aurais pas fait souffrir, moi !

Et maintenant j'ai parlé. Que mon sort s'accomplisse ! Vous ai-je déplu ? En ce cas vous pouvez me punir, oh ! si aisément ! Que votre mémoire et votre plume oublient mon nom ; vous serez vengée autant que peut le vouloir la plus forte rancune.

Mais n'allez-vous pas croire plutôt que j'ai perdu la raison ? De grâce, attendez ; laissez-moi vous écrire, encore, toujours. Vous déciderez si mes lettres sont celles d'un malheureux frappé par la démence. Il sera toujours temps, si vous jugez que je ne suis pas fou, mais criminel, de m'ôter tout ce que ma vie contient de bonheur.

J'attends, et si vous ne me répondez pas ; vos yeux pour la dernière fois auront vu mon nom, et les mots que j'ose écrire encore : je vous aime !

Clotilde Falconneau à Robert de
Chalmont. —
La Peyrade.
Biskra, mai 188...

On a vu des poètes aimer une morte et le crier partout, sans que personne le trouvât mauvais. C'est un acte sans conséquence, comme d'aimer un symbole ou un mythe. Voilà pourquoi cette demi-morte que je suis déjà, voilà pourquoi le mythe de demain ne se fâche point, mon ami. Si je me mettais en colère contre vous, et que cela vint à se savoir, comme on rirait de moi ! Je n'aurai donc pas ce ridicule.

Je n'ai pas davantage la modestie de vous croire fou. J'estimerai plutôt que vous avez la pitié... comment dirais-je ?... un peu fiévreuse. De cela non plus je ne dois pas me fâcher.

Mon impression, si vous désirez la connaître, est plutôt l'étonnement. Bien que Célestin Bidarraye soit resté dans une grande réserve sur votre compte, j'avais cru comprendre que vous aviez au cœur une blessure. La voilà donc guérie ? Cela peut donc se guérir ?

Toutes ces réflexions troublent ma pauvre tête, ce qui vous expliquera pourquoi je cause avec vous moins longuement qu'à l'ordinaire. Mais je ne vous en veux pas, mon ami.

Robert de Chalmont à Clotilde
Falconneau. —
Biskra.
La Peyrade, mai 188...

Ah ! comme votre pardon est cruel ! Comme vous me brisez le cœur quand vous me dites, quand vous me répétez avec cette insistance lugubre, pourquoi vous n'êtes pas fâchée. Votre colère, votre dédain le plus méprisant me seraient moins insupportables. Vous aimer sans jamais entendre parler de vous serait une joie ineffable, si je savais que vous êtes forte et pleine de vie.

Pourquoi donc tenez-vous tant à mourir ? Car il semble que vous y teniez, vraiment. O désespoir ! Si vous mourez que me restet-il ?

Une seule chose : la mort !... Hélas ! Vous ne m'écoutez même pas ! Que vous importe si j'existe ou non ?

Quel intérêt un être inconnu, un malheureux indigne de vous sans doute, pourrait-il donner à votre vie? ... Et pourtant vous avez tout mon cœur. Nulle femme, je le jure, n'y est entrée avant vous. Nulle n'y entrera désormais. ... Quelle que soit la destinée, que vous deveniez une vieille femme ou que vous quittiez ce monde demain, votre nom sortira de mes lèvres avec mon dernier souffle.

Maintenant, par grâce, daignez répondre à la question suivante :

Supposons que, demain, une guérison subite vous assure de longs jours : vous laisseriez-vous toucher par celui qui ne demandait qu'à vous servir à genoux? Permettriez-vous qu'il tentât de cicatrifier en vous la blessure d'un premier amour malheureux? Qui sait? Peut-être qu'elle n'est pas sans remède. Quant à moi, hélas! mon mal est inguérissable, sauf par votre main.

Soyez miséricordieuse; répondez-moi; ne tardez pas trop. Je suis d'impatience, de douleur et de crainte.

Clotilde Falconneau à Robert de Chalmont. —

La Peyrade.
Batna, juin 188...

Il m'est arrivé, en attendant mieux, une chose que je croyais impossible, tant ma pauvre personne était toujours grelottante : j'ai eu trop chaud. Que c'est bon la chaleur! cela donne un peu l'illusion de la vie.

Toutefois il ne faut pas abuser des meilleures choses; d'ailleurs mon père ne pouvait plus supporter Biskra. Donc nous sommes venus à Batna pour respirer l'air des montagnes. Rassurez-vous, nous avons encore trente jolis degrés. Et puis quelle vue splendide! Quelle joie d'être délivrée de l'obsession pesante du désert! Si cela ne portait pas malheur, je crois en vérité que je vous dirais : je me sens vivre.

Ah! mon ami, je vous assure que je ne veux pas mourir! J'en ai une peur affreuse! Et les mois s'envolent, s'envolent! Ils se traînaient en France. Pauvre cher pays! Si j'y étais restée, à quoi ressemblerait aujourd'hui cette main que je regarde et que je trouve si belle — parce qu'elle est vivante!

En Algérie, en mettant tout au mieux, on m'accorde trois ou quatre ans. Ce sera juste assez pour devenir presque une vieille fille...

Savez-vous que Bidarray n'a rien des paladins d'autrefois qui auraient pourfendu cent hommes pour leur disputer l'image d'une belle? Vous n'avez pas eu besoin de l'appeler en champ clos pour conquérir ma photographie. Ah! Célestin, félon chevalier, comme vous êtes dur pour moi! Cependant je vous pardonne et je ne vous en veux pas trop d'avoir senti que mon portrait sera mieux, là où il se trouve, qu'au milieu des onguents et des juleps.

Contentez-vous, mon ami, de cette réponse à votre question délicate. Vraiment vous ne pouvez pas dire que je suis bien sévère. Tout ce que je vous demande, c'est de me brûler en effigie quand... quand je deviendrai gênante pour un motif quelconque; par exemple quand vous rajeunirez la maison, quelques jours avant votre mariage. Il faudra bien vous marier une fois ou une autre. Je désire ne pas figurer parmi les bibelots de madame de Chalmont. Vous voyez qu'on reste femme jusque... jusqu'au bout.

Robert de Chalmont à Clotilde Falconneau. —

Batna.
La Peyrade, juin 188...

Vous êtes adorable et je vous adore. Quelle bonté, quelle grâce! Comment pourriez-vous me dire mieux — sans me le dire — que vous me permettez de vous aimer. Ah! comme je vais abuser de la permission! Vous ne m'aimez pas... Mon Dieu! je n'ose pas

écrire le mot "encore" qui venait follement au bout de ma pensée! ... Vous ne m'aimez pas; mais je vous aime et cela suffit déjà pour me donner plus de bonheur que je n'en ai connu dans toute ma vie. Que serait-ce donc, si j'obtenais un peu de tendresse!

Au nom du Ciel faites un effort! Ne pensez plus à cet homme. Ah! le misérable! Comme je le hais! Ne croyez pas toutefois que je le déteste parce que vous l'aimez. Je le bénirais s'il vous rendais heureuse. Mais ce qu'il vous fait souffrir vient s'ajouter à ce que je souffre : c'est un gros compte que j'ai avec lui.

Faites un effort. Voyez la vérité et la justice; arrachez de votre cœur ce souvenir; vous serez bien plus heureuse. Peut-être que vous croyez encore l'aimer alors qu'il est seulement dans votre mémoire comme une plaie maudite et mal soignée. Maintenant j'ai un peu le droit d'en essayer la guérison. Vous ne pouvez permettre que je vous aime sans permettre aussi que je fasse mes efforts pour vous empêcher d'aimer un autre homme, qui ne vous aime pas. Quel charme en lui vous attache? Quel bien vous a-t-il fait, a-t-il tenté de fous faire? De quoi sert l'esprit, l'élégance, la distinction qu'il a sans doute, puisqu'il n'a pas de cœur. Moi j'ai du cœur, si je n'ai pas autre chose. Du matin au soir, souvent, hélas! du soir au matin je pense à vous. Je retourne dans ma tête les moyens de vous donner un peu de plaisir, de vous faire un peu de bien. Si je pouvais, en devenant moi-même tout à fait pauvre et malade, vous rendre le bonheur et la santé, croyez-vous que j'hésiterais une minute? Ah! cette impuissance de l'amour! Voilà vraiment de tous les chagrins qu'il cause, le seul que je maudisse.

Peut-on imaginer une dérision plus cruelle? Je vous donnerais ma vie — fort inutile pour moi et pour les autres — comme je cueillerais, afin de vous l'offrir, une des roses de mon jardin. Et tout ce dévouement ne saurait vous procurer une heure de sommeil, une journée d'oubli, sans souffrance!

Cela vous est-il du moins quelque peu agréable de savoir que je suis, de mon côté, très malheureux, plus malheureux que vous, sans doute? Ah! comme vous pourriez, vous, me donner du bonheur avec une seule ligne!

Cependant un passage de votre lettre m'a fait sourire. Ainsi donc vous supposez qu'une autre femme, portant mon nom, franchira jamais mon seuil?... Combien je vous plains de ne plus croire qu'on peut être fidèle, toujours! Et comme je hais davantage encore l'être maudit qui vous a ôté cette croyance!

III

Découvrira-t-on quelque jour une force curative dans la tendresse? Finira-t-on par démontrer que l'amour fidèle, obstiné, généreux, n'est pas impuissant, comme le déploierait l'étrange personnage dont on vient de lire les déclarations brûlantes?

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Falconneau, rentrée avec son père dans la petite maison de Biskra, se sentait beaucoup mieux quand vint l'automne. Non seulement elle avait retrouvé le sommeil et l'appétit; mais encore elle pouvait écrire au bon sorcier de La Peyrade, ainsi qu'elle s'amusait à l'appeler :

"Je vais vous dire une nouvelle qui vous fera plaisir : mes forces reviennent et ma mémoire s'en va. Pour ce qui est des forces, je n'ose pas trop m'y fier; c'est probablement une mauvaise plaisanterie du mal — souvent facétieux — qui me mène là où je ne voudrais pas aller, maintenant moins que jamais.

"Par contre il est indubitable que je me souviens moins de certaines douleurs passées.

"Je commence à croire que ma vie n'a été qu'un rêve malsain jusqu'à votre apparition; et, dans mon existence actuelle, deux êtres seulement tiennent une place : l'un, mon

Faites disparaître votre graisse avant qu'elle ne vous frappe là.



40 livres de graisse sont aussi lourdes à porter que 40 livres de plomb et affectent votre cœur.

Vous n'avez pas d'excuses pour rester gras. Le savon amaigrissant La-Mar vous soulagera promptement et fera disparaître la graisse. Pas de diète, ni d'exercices, rien à prendre intérieurement. Devenez maigre à volonté.

La-Mar agit comme par enchantement pour le double-menton, gros ventre, bras ou jambes épaisses, poitrines anormales et tout excédent de graisse.

Le savon amaigrissant La-Mar est vendu dans toutes les pharmacies et bons magasins, ou directement chez vous par la poste, si vous ne pouvez vous le procurer.

50 cts le morceau ou 3 morceaux pour \$1.00. De 1 à 3 savons suffisent généralement pour une cure. Les résultats vous surprendront. H. J. Brown Medicine Co., Chambre 506D, King Building, Toronto, 2

TACHES DE ROUSSEUR

Comment vous en délivrer et garder une peau et un teint merveilleux.

Il n'y a plus besoin d'avoir honte de vos taches de rousseur, car, la préparation Othine vous les fera disparaître rapidement.

Achetez une once d'Othine, double force, chez n'importe quel pharmacien ou magasin à rayons et faites une application le matin ou le soir. Vous verrez rapidement disparaître les taches les plus marquées, alors que les moins foncées seront disparues complètement.

Il est rare d'être obligé d'employer plus d'une once d'Othine pour rendre à votre peau un teint clair et brillant.

Faites bien attention de demander au pharmacien de l'Othine double-force, elle est vendue avec garantie de remboursement dans les cas d'insuccès.

UN NEZ PARFAIT

Est chose facile à obtenir



Le modèle Trados No 25 refait tous les nez disgracieux rapidement, permanentement confortablement et sans douleur, à la maison. C'est le seul dispositif breveté s'ajustant, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 87,000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins, 16 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

Modèle 25 jr. pour enfants
Demandez nos attestations et la brochure gratuite qui vous dit comment obtenir un nez parfait.

M. TRILETY, SPECIALISTE
Dept. 2653 Binghamton, N. Y.

pauvre père, que je vois tous les jours et qui sourit quelquefois, maintenant ; l'autre, invisible, qui va sourire enfin, je l'espère, quand il saura que mon cœur va mieux, certainement mieux, presque bien. Ne maudissez donc plus l'amour. Moi, je bénis la sorcellerie... et certain sorcier qui n'a rien à craindre des fagots : son bon cœur est sa seule magie."

Dans toutes ses lettres, l'amoureux se répétait furieusement, ce qui rendrait sa correspondance monotone aux yeux d'un lecteur n'ayant pas les mêmes raisons que Clotilde pour la trouver intéressante. Celle-ci au contraire, après chaque courrier, s'intéressait davantage à "l'ami inconnu".

Peu à peu les choses en vinrent au point qu'elle ne chercha plus à déguiser combien elle désirait le connaître. Au commencement de décembre elle écrivait à Robert de Chalmont :

"Savez-vous ce que j'ai fait ce matin ? Je me suis regardé au miroir et j'ai constaté l'existence de mes joues. Pas encore bien rondes, hélas ! Même vous, qui avez tant de poésie et d'imagination, n'osiez pas les comparer à deux pêches. Mais enfin ce ne sont plus des creux ; nous avons décidé, mon miroir et moi, que je suis montrable."

"Ce premier point éclairci, j'ai ouvert l'Indicateur et j'y ai trouvé certain "voyage circulaire" d'un bon marché attendrissant. Biskra est l'une des stations de la route. L'hiver, ici, est merveilleux ; si vous connaissiez quelque touriste que notre soleil attire, je me chargerais de lui faire garder une chambre à l'hôtel de l'Oasis, qui est excellent. Et je suis sûre que le touriste en question, pour peu qu'il ait l'âme bonne, serait content d'être venu distraire un peu des exilés qui n'oublient pas la France et leurs amis de France, même les amis inconnus."

Chose étrange ! L'invitation ne décida point cet original de Robert. On croirait plutôt qu'elle l'effraya si l'on en juge d'après sa réponse :

"Qu'allez-vous penser de moi qui prends la plume au lieu de prendre le chemin de fer et le bateau ? Ah ! Dieu ! Croyez-vous que je ne serais pas allé vous voir depuis longtemps, si ce voyage pouvait s'accomplir ? Mais ce bonheur plus grand qu'aucun de ceux de ma vie passée, présente et future, ce bonheur m'est refusé. Il y a une chose que vous ne savez pas : c'est que votre existence, aujourd'hui surtout qu'elle est moins fragile, ferait envie à la mienne sous le rapport de la solidité. Ce voyage auquel j'ai rêvé cent fois, tuerait votre pauvre ami inconnu, tout porte à le croire, d'une façon pas beaucoup moins sûre que la balle d'un pistolet. Donc, n'y pensons plus, ou du moins n'y pensez plus ; car moi j'y penserai toujours. Nos yeux ne se rencontreront pas en ce monde, mais nous pourrions nous voir là-haut, j'espère. En attendant, prêtez l'oreille à cette parole qui résume tous les battements d'un pauvre cœur malheureux : je suis à vous ; nulle autre n'obtiendra de moi un seul regard. Si vous partez la première, je porterai votre deuil comme celui d'une fiancée tendrement chérie. Si c'est moi qui m'en vais d'abord, le dernier souffle qui sortira de mes lèvres dira encore votre nom."

La première impression de mademoiselle Falconneau en lisant ces lignes fut une déconvenue poignante. Elle s'était fait une joie de la visite de Robert et, dans son existence à Biskra, les joies n'étaient pas nombreuses.

Mais elle ne songea pas seulement à elle-même. Une véritable terreur la saisit à la pensée qu'elle pouvait perdre son "ami inconnu" gravement atteint, selon toute apparence, de quelque maladie jusque là dissimulée. Aussi bien, jamais il ne parlait de sa santé, et ne devait-on pas croire que cette paralysie d'un membre, en pleine jeunesse, indiquait un état menaçant, désespéré, peut-être ?

— Mon Dieu ! songea Clotilde, s'il allait mourir, mourir avant moi !

Cette inquiétude nouvelle, torturante, elle ne l'avait ressentie, depuis qu'elle était au monde, que pour deux êtres humains : son père et sa mère. Elle se demanda : "mais, alors, quelle place tient-il dans ma vie ?" puis bientôt : "est-ce que je l'aime donc ?" Elle essaya de plaisanter avec elle-même sur cette découverte. Quelle idée bizarre, malade, d'aimer un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne verrait sans doute jamais ! Son cœur trouva sans chercher, la réponse à l'objection : "Il m'aime bien, lui ! M'a-t-il vue ?"

Et déjà un glaive de douleur déchirait cette tendresse à peine éclosée à la vie. Robert à n'en pas douter cachait son état ! Il craignait de troubler par la compassion une malade succombant déjà sous le poids lourd de sa destinée ! La compassion ! Il ne savait pas, ce simple et ce modeste, combien sa vie était précieuse, nécessaire à la vie d'une autre !

Pour la première fois depuis longtemps, une journée s'écoula sans que Clotilde se souvint de faire le compte lugubre des jours qui lui restaient à passer sur la terre. Le soir elle prit sa plume et, s'efforçant de donner à ses phrases l'allure dégagée d'une sollicitude inspirée par la seule amitié, elle écrivit à Célestine Bidarraye pour avoir "des nouvelles de son voisin".

Elle affectait d'en parler comme d'un malade imaginaire, craignant de déranger ses habitudes ; comme d'un solitaire un peu désœuvré, que le manque de distraction poussait à des idées sombres.

"N'êtes-vous pas de mon avis ? demandait-elle. Ne pensez-vous pas qu'un voyage intéressant, par exemple une excursion en Algérie, chose facile et relativement peu coûteuse, lui ferait du bien ? Mais il affirme le contraire. Il dit qu'un dérangement serait dangereux pour sa vie. Faut-il croire qu'il dit vrai ? Ni vous, ni lui, ne m'aviez donné nul soupçon d'un état de santé si précaire et, en comme, passablement mystérieux. Je m'adresse à vous, en qui j'ai toute confiance, pour savoir la vérité et pour la savoir sans que notre ami se doute de ma démarche, qui augmenterait une inquiétude exagérée, je veux le croire, sur le mal dont il souffre."

Célestine répondit courrier par courrier et sans grand détail, plutôt avec un soupçon de mauvaise humeur. Du reste rien d'étonnant qu'il en voulût plus ou moins à mademoiselle Falconneau. Elle ne prenait plus la peine de lui écrire, sauf qu'elle n'eût besoin de lui !

Sur la question posée il était résolument affirmatif : Robert, en faisant le voyage d'Algérie, commettrait une imprudence des plus graves. "Et, concluait-il, vous seriez naturellement la première à regretter de la lui avoir conseillée."

Après avoir lu cette réponse, Clotilde resta plusieurs jours dans un état qui ne rappelait en rien les symptômes ordinaires de sa maladie. Elle passait tout à coup d'un morne abattement à l'exaltation la plus vive, au point que son père s'en inquiéta. Mais il n'osa questionner, pensant être le témoin d'une de ces crises morales qui éclatent parfois chez les malades atteints aux sources de la vie.

Un matin, cette étrange fille resta enfermée dans sa chambre et, sous l'influence d'une sorte de rêve mystique plutôt que passionné, elle laissa lentement couler de son âme ces lignes qui la faisaient pleurer et sourire tout à la fois :

"Mon pauvre ami, ce que vous allez lire est quelque chose comme un testament. Ou plutôt s'en est un, si bien, même, que j'avais déjà préparé l'enveloppe réglementaire : "A Monsieur Robert de Chalmont. — N'ouvrir qu'après ma..."

"Puis j'ai réfléchi qu'il y a une douceur plus complète à donner qu'à léguer. Le plaisir de celui qui donne consiste dans la vue du

plaisir qu'il procure à celui qui reçoit. Il est vrai que si je mets quelque bonheur dans votre vie, je ne le verrai que dans vos lettres, à distance ; mais la distance qui nous sépare maintenant, comparée à l'autre, à celle qui nous séparera bientôt, me paraît toute petite. Si vous étiez plus près, d'ailleurs, je ne vous écrirais pas ce que je vais vous écrire."

"Mon testament ! Vous riez peut-être à ce mot, pensant que je ne possède rien en ce bas monde. En êtes-vous bien sûr, ô mon ami ?... Je possède un cœur, le cœur d'une pauvre petite mourante de dix-huit ans qui n'a jamais fait de mal à une mouche et qui a souffert beaucoup. Ce cœur-là cher compagnon de ma misère, je vous le donne entre vifs, comme dirait papa. Il dirait autre chose, peut-être : par exemple que sa fille est d'une hardiesse révoltante. Mais songez, mon Robert, que nous sommes condamnés à ne nous connaître jamais !

"A ne nous voir jamais plutôt, car je vous connais : c'est pour cela que je vous aime. Vous avez été si bon pour moi, si noble, si délicat, si généreux ! Que n'avez-vous pas fait ?... Cependant voulez-vous savoir ce que vous avez fait de plus inoubliable, de plus divin, de plus miraculeux ? Eh ! bien vous avez fait que je ne mourrai pas sans être aimée comme il faut. Ce sera un peu moins dur de s'en aller ainsi, en songeant qu'un cher homme se souviendra de moi, qu'il restera ma chose, mon amant, mon fiancé devant Dieu. Car je crois à vos paroles, mon Robert ; et je vous réponds : moi aussi, toujours ! Aimons-nous vite, aimons-nous bien ! Rendons nous très heureux pendant quelques jours. Un peu plus tard, je crois que le bon Dieu nous mariera dans son Ciel. Vous me reconnaîtrez dans la foule, n'est-ce pas, mon fiancé ? Du reste je vous verrai venir, j'irai à votre rencontre, je vous dirai : enfin ! vous voilà ! comme vous fûtes long !

"Qui aurait pu attendre que je mourrais fiancée, comme une personne ordinaire, que j'écrirais, moi aussi, des lettres d'amour, en cachette !... Ah ! Dieu ! comment aurais-je pu garder toute cette joie dans mon cœur, sans vous en parler, sans vous en bénir ? Non ; pas de seconde enveloppe cachetée, à n'ouvrir que... plus tard. Ce serait mieux, je le sais ; mais je n'en ai pas le courage. D'ailleurs qu'importe, puisque nous ne devons jamais nous voir en ce bas monde."

Robert ne fit pas attendre sa réponse. Elle commençait par ces mots :

"Vous comprenez bien, je pense, que si je n'arrive pas à vos pieds, au lieu de cette lettre, c'est que la chose est impossible. Dans quelques jours, dans quelques semaines peut-être, je sentirai que je peux me risquer. Alors ce ne sera pas long. Mais mon bonheur actuel est si grand, si "divin", si "miraculeux", comme vous dites, que j'ai peur de le briser trop tôt en me brisant moi-même."

Clotilde à coup sûr, ne doutait pas que le voyage d'Algérie ne fût une impossibilité pour Robert. Bien plus, la certitude de cette impossibilité avait seule pu lui donner la hardiesse d'écrire la lettre qu'elle avait écrite, ce testament si tôt changé en une donation d'elle-même. Cependant toute femme comprendra qu'elle fut un peu désappointée de voir que son amoureux tenait si ferme à ses sages résolutions de rester en France.

Elle savait, pour l'avoir éprouvé, que les plus fragiles ne meurent pas toujours d'un voyage de trois cents milles marins. Et, quel que embarrassé dont sa pudeur de jeune vierge eût été menacée en voyant Robert tomber à ses genoux, il lui fallait bien s'avouer qu'à cette épreuve, non moins qu'à celle de la traversée, elle aurait eu la force de survivre.

Mais si son cœur soupirait quelque plainte secrète, il ne tarda guère à s'ouvrir à d'autres sentiments. Quoique Robert pût dire de son bonheur divin et miraculeux, une souffrance vague, une amertume que l'on devinait poignante se faisaient jour à travers la joie et la triomphe dont cette lettre et les suivantes

étaient remplies. On aurait cru que c'était lui, non pas Clotilde, dont les jours étaient comptés, pour qui le bonheur était un mythe jamais réalisable. Et le cœur de la jeune fille se serra étrangement quand elle lut un jour ces mots : " Je vous aime à en mourir. Je couvre vos mains de baisers, de larmes plus encore, peut-être ! "

Toutefois, en quelques semaines, elle avait pris l'habitude d'être aimée avec ces alternatives de passion et de mélancolie, sans qu'un mot de Robert laissât jamais briller l'espoir même d'une courte réunion ici bas. Puis elle en vint à trouver un charme délicieux à ces fleurs pâles, mais d'une exquise odeur de sentiment supra-terrestre.

Comme toutes les femmes qui ont un amoureux et qui l'adorent, elle n'eût pas accepté que l'amoureux pût être un autre ou qu'il pût l'aimer autrement. On croirait même, si leur volumineuse correspondance était reproduite, que, *ide* ces deux êtres, le plus heureux était Clotilde. Une chose contribuera sans doute à l'expliquer : la jeune malade semblait triompher de la maladie.

Vers la fin du second hiver passé en Algérie, elle écrivait à Robert de Chalmont :

" Je suis plus forte, tellement que le médecin n'en revient pas. Je vois sa stupéfaction, encore qu'il soit trop... médecin pour ne pas déclarer la chose toute naturelle."

" — Voilà ce que c'est, mon enfant, que d'obéir à son docteur ! Et puis l'air de Biskra !... Et puis mes pointes de feu !... Et puis mes injections de gaiacol !... Et puis mes pilules de créosote ! "

" Moi je dis tout bas : et puis mon Robert ! Ah ! quel grand et beau remède que l'amour, même quand on le prend, comme moi, les yeux fermés ! Je les garde ainsi, dans un délicieux rêve, en vous envoyant un sourire, à vous, mon vrai médecin. Laissons-nous vivre au jour le jour, — je ne veux plus les compter, ces jours de trêve, pendant lesquels on dirait que le sort m'oublie ! Aimons-nous bien, fidèlement, aveuglément, toujours ! "

IV

Le rêve, cependant, allait finir ; la marche des événements allait succéder au court sommeil des destinées ; la réalité entraînait en scène.

Vers la fin d'avril, Monsieur Falconneau, pour qui ces dix-huit mois n'avaient pas été un rêve de bonheur, apprit qu'il allait du moins ne plus souffrir de la pauvreté.

Sa cousine, morte en quelques heures, laissait un testament qui le déshéritait avec un soin minutieux. Un seul détail manquait à l'acte : il n'était pas signé.

Cette négligence de la rancuneuse dame assurait une petite fortune aux Falconneau. C'était l'éclaircie dans un ciel sombre. Toutefois, l'ancien magistrat craignant une secousse pour sa fille, apprit d'abord la nouvelle au médecin qui était, au surplus, son seul ami à Biskra.

— Entre nous, mon cher, il était temps ! soupira-t-il épuisé. Je me sentais mourir à la peine. Et, dans les circonstances, il faut que ue meure le dernier.

Tous deux allèrent porter à Clotilde l'importante communication. Loin de sentir le choc, même heureux, que l'on pouvait redouter, elle parut trouver la chose toute naturelle.

C'était un bonheur, sans doute, mais à cette heure elle savait qu'il en existe de plus grand. La vue d'un miracle ne l'eût point étonnée. Quel plus merveilleux prodige que celui qui avait fait entrer l'amour dans sa vie, par cette même porte d'où elle attendait la mort ?

Falconneau fut consterné de cette sérénité qu'il prenait pour une indifférence de mauvais augure. Le médecin tâta le pouls, sans deviner quel nom répétait le battement de la jolie veine bleue sur le bras un peu plus ferme. Il vit qu'aucun désordre n'était à craindre et se retira, plaisantant. La plaisanterie, même



CHARTRE DU DOMINION

ASSURANCE CONTRE LE FEU
RELIANCE
INSURANCE COMPANY OF CANADA

"UNE PUISSANTE COMPAGNIE A TARIF"

Son actif est dix fois plus considérable que ses responsabilités vis-à-vis de ses assurés.

— DIRECTEURS —

HON. J. P. B. CASGRAIN—ERNEST R. DECARY—W. A. RALSTON—LIEUT.-COL. ROYAL. L. H. EWING,
D.S.O.M.C.—MAJOR WALTER MOLSON—LIEUT.-COL. ROBERT STARKE.
J. W. TATLEY, VICE-PRESIDENT ET GERANT.

28, CARRE VICTORIA - - - MONTREAL
ON DEMANDE DES AGENTS



**Le Risque
en Vaut-il la Peine ?**

- Testaments
- Obligations
- Actions
- Actes
- Polices
- Papiers de famille
- Petits bijoux etc.

VOS papiers de valeur, bijoux, etc., quand ils sont placés dans nos voûtes, sont absolument protégés contre le feu et les voleurs.

Il ne vaut pas la peine de s'exposer à les perdre quand la location d'un casier de sûreté coûte si peu.

FGS22

**La Banque Royale
du Canada**

Pour vous tenir au courant du Mouvement
Scientifique contemporain

LISEZ

"La Science Moderne"

(3ème Année)

ET LES CHRONIQUES DE RADIO

Revue Mensuelle Illustrée paraissant sur 68 pages au moins

Directeur-fondateur L. J. Dalbis

Prix du numéro 25 sous

Abonnement 3 dollars par année.

Boîte Postale 132
Station N. ou

DEOM Libraire

Ste-Catherine Est,
MONTREAL

au lit de mort... des autres, était un de ses moyens de médication.

— Maintenant, mademoiselle, pas de bêtises ! Vous voilà une héritière... Et moi qui n'ai que des filles !

L'héritière ne répliqua rien ; mais elle releva la tête, foudroyant le pauvre docteur d'un regard dédaigneux. Elle eût aimé lui répondre :

— Eh bien !... Et si vous aviez pour fils le plus beau des enfants des hommes, un millionnaire, un prince ?... Pensez-vous qu'il obtiendrait un regard de celle qui appartient, cœur et âme, à Robert de Chalmont ?

Monsieur Falconneau quitta la chambre avec son ami, sous prétexte de le reconduire. Quand il fut de retour auprès de sa fille, une heure après, il dit :

— Ce n'est pas tout que d'hériter : il faut aller recueillir la succession. J'inclinerais à partir sans tarder pour revenir avant les grandes chaleurs, et pour t'emmener à Batna. Que dirais-tu si je prenais, à Bône, le bateau de la semaine prochaine ? Quant à toi j'ai pourvu à ton sort pendant ces deux mois. Le bon docteur veut bien t'accepter comme pensionnaire. Sa femme est excellente et ses filles...

— Vous allez dans les Landes, papa ? demanda Clotilde, sans écouter la fin de la phrase.

— Naturellement. Je toucherai d'abord à St-Sever ; c'est là que se trouvent les biens de notre bienfaitrice malgré elle. Puis j'irai faire une visite à la Peyrade. Ceci, par exemple, sera dur. Voir ma pauvre maison aux mains d'un étranger !... Ah ! si je pouvais d'un coup de baguette, réaliser mon rêve !...

— Quel est-il, votre rêve, mon cher papa ?

— Racheter mon ancienne demeure et te rendre assez forte pour que nous y passions les étés ensemble. L'hiver, nous habiterions Biskra ; je m'y bâtirais un pavillon. J'aime beaucoup l'Algérie pendant la saison froide.

— Vraiment ? dit Clotilde avec un sourire triste. Eh bien ! je ne vois qu'une chose difficile dans votre rêve : c'est la partie qui me concerne ; et encore je vais tellement mieux ! Le pavillon de Biskra n'est qu'une bagatelle pour des gens riches comme nous. Quant à notre ancienne demeure, j'ai dans l'idée que... monsieur de Chalmont nous la vendra demain, si je la lui demande.

— Voilà bien les femmes ! Parce que ce jeune homme, parce que cet inconnu t'a écrit quelques phrases polies, tu t'imagines qu'il va coucher dans la rue pour tes beaux yeux !

— Je sais que je peux compter sur lui, mon père. Vous en jugerez d'ailleurs. Le courrier de France part ce soir. Je vais écrire à Monsieur de Chalmont pour l'informer de ce qui nous arrive et lui dire qu'il vous verra bientôt. Vous logerez chez lui, naturellement ?

— Naturellement ! Je ne vois pas ce qu'il y a de si naturel pour moi de traiter en camarade ce manchot emmanché à une machine à écrire. Son seul titre à mon amitié est qu'il chausse man pantouffes, boit dans mon verre et use mes draps. Si tu trouves que c'est agréable de rentrer dans sa maison à la manière d'un passant égaré, qui demande un gîte pour la nuit !... Non ! je préfère l'hospitalité de Célestin Bidarray ; au moins, je le connais, celui-là... Bon ! voilà que tu pleures maintenant ?

Clotilde essaya de refouler ses larmes. Vains efforts, les nerfs affaiblis n'avaient pas de résistance. La pauvre petite balbutia ou plutôt sanglota ces paroles :

— Je vous en prie... ne faites pas cette injure à Ro... à monsieur de Chalmont ! Dites que vous irez chez lui, papa.

Plutôt que de voir pleurer l'enfant qu'il disputait à la mort, Falconneau eût promis d'aller chez le diable.

Quand il fut certain d'avoir calmé l'orage, il sortit : pour être en état de partir la semaine suivante, il n'avait pas une minute à perdre. Clotilde, restée seule, commença de noircir des pages. Pour cette amoureuse de dix-huit ans,

la grosse nouvelle n'était pas qu'une petite fortune était rendue à la famille. L'important c'est qu'elle allait, enfin ! connaître son amoureux autrement que par des lettres.

"Quelle joie !" écrivait-elle. Vous parlerez à mon père ; il vous verra... Et quand il sera de retour, quand il vous connaîtra bien, je lui dirai que je vous aime. C'est mal d'avoir tardé si longtemps à le lui dire ; mais il vaut mieux qu'il sache d'abord quel homme vous êtes. Il ne le sait pas, lui !

"Gardez-le bien longtemps, pour que j'aie la joie de l'entendre raconter, pendant des semaines, ce que vous aurez fait ensemble, ce que vous aurez dit, quelle vie vous menez, comment vous allez... Ah ! Dieu ! si vous saviez quelle idée folle me vient : pourquoi ne pas accompagner mon père ? Et je suis sûre que cette idée vous vient aussi. Mais je vous réponds à mon tour, monsieur l'homme prudent : Pas tout de suite, nous verrons plus tard. J'ose presque dire plus tard... tant je vais bien ! Contentez-vous pour l'instant, de faire que mon père vous aime... bien moins que ne fait sa fille, mais beaucoup.

"N'essayez pas de lui écrire ; votre lettre ne pourrait être ici avant son départ. Il vous télégraphiera de Marseille pour que vous l'attendiez au jour convenu."

La lettre partit, mais l'"idée folle" resta. Le second jour, elle avait grandi ; le troisième elle était devenue une idée fixe. Mademoiselle Falconneau mangeait à peine ; en revanche elle ne dormait plus ; elle changeait à vue d'œil ; mais son père trop affairé, n'y prenait pas garde.

La veille de la date fixée pour le départ il faisait ses malles, quand sa fille entra, le visage bouleversé, méconnaissable.

— Mon cher papa, commença-t-elle, écoutez bien ce que je vais dire : si vous me laissez à Biskra vous ne me trouverez pas vivante, au retour.

— Qu'est-ce qui te prend ? N'aimes-tu pas le docteur et sa femme ? Ne peut-tu, sans mourir, passer deux mois chez eux ? Tu l'avais accepté de bonne grâce, pourtant !

— Je l'avais accepté. Mais, dès le lendemain, un désir est né en moi de revoir la France. Aujourd'hui ce désir est une maladie, plus dangereuse que l'autre, je le sens fort bien. Si vous aimez votre fille, donnez-lui une joie dans sa vie, la plus grande joie que cette vie, très courte, aura connue.

— Est-ce que tu vas avoir des caprices, maintenant ? dit Falconneau. Est-ce que ?... La suite de la mercuriale resta sur ses lèvres. Il venait de regarder sa fille et il sentait, revenue en lui, cette terreur de la voir mourir, qu'il commençait à oublier, depuis que l'échéance paraissait plus lointaine.

— Voyons, petite ! Ne te mets pas dans un état pareil, s'écria Falconneau. Je ne refuse pas de t'emmener, tu m'entends ? Je ne refuse pas. Seulement il faut que je parle au docteur ; je cours chez lui.

Le docteur vint presque aussitôt. Il examina de près sa jeune malade et ne fit pas de plaisanterie.

— Venez, dit-il au père ; il faut que nous causions un peu de ce voyage.

Quand ils furent seuls :

— Voici du nouveau, déclara l'homme de la science. Le poumon va mieux et le cœur se prend ! L'an dernier, le mot d'ordre était : Pas de courants d'air ! Aujourd'hui c'est : pas d'émotion ni de contrariétés ! Pour conclure ; emmenez votre fille en France. Vous y arriverez avec le mois de mai. A Marseille, prenez le premier train pour Pau ; vous y laisserez Clotilde jusqu'aux Chaleurs. Et Dieu vous garde d'un coup de mistral au débarquement !

Informée de la décision prise, mademoiselle Falconneau sembla devenir une autre personne. Elle mangea, fit ses malles avec une activité de bon augure et, la chose va de soi, ne ferma pas l'œil jusqu'au matin. Mais, comme elle dit à son père quand elle fut debout, ce n'est pas l'insomnie qui fait les mau-

vaises nuits : ne pas dormir avec des pensées joyeuses dans l'esprit, c'est meilleur que le sommeil.

La traversée fut heureuse, le débarquement ne fut salué par aucun soup de mistral. L'air était presque tiède ; le changement de température moins vif qu'on aurait pu le redouter. Non loin du port, les deux voyageurs passèrent devant un bureau de télégraphe ; Clotilde fit arrêter la voiture, s'apprêtant à descendre.

— Ne bouge pas, dit son père. Je vais envoyer la dépêche.

Mais la jeune voyageuse était déjà debout devant le guichet, traçant une simple ligne, qu'elle méditait depuis quatre jours :

Robert de Chalmont.—La Peyrade.
"J'accompagne mon père et je meurs de joie."
Clotilde.

Quand elle eut repris sa place au milieu des paquets et des couvertures, son père lui demanda :

— Tu connais donc les hôtels de Pau ? Elle joignit les mains et regarda Falconneau avec des yeux qui auraient désarmé un tyran plus féroce :

— Mon cher papa, j'ai assez des villes où meurent les poitrinaires ; j'en ai même trop. Si vous m'aimez nous irons d'abord à la Peyrade, pour nous occuper de votre rêve — et aussi du mien. Ai-je toussé une fois depuis que nous sommes partis ? Je suis forte. Le voyage me fait du bien. Il me guérira, si vous me laissez faire mes volontés, c'est-à-dire être heureuse. Le bonheur ! j'en ai eu si peu jusqu'ici !

Ses yeux brillants, ses joues roses la rendaient jolie et séduisante. Son père l'admira, presque timidement, comme il eût touché une fleur unique, très délicate, rapportée de loin.

— Sois donc heureuse, dit-il. Essayons de gagner la Peyrade. Mais, à la première toux, en voiture pour Pau !

Il fallut coucher en route. Le lendemain seulement comme les rayons du soir rosait déjà les dunes couronnées de pins tout embaumés de résine, les voyageurs quittèrent le train, dans la petite gare voisine de leur étape.

Sauf quelques chars à bœufs chargés de bois, l'on n'apercevait dans l'enceinte des barrières brunes que deux voitures dignes de ce nom. L'une, un char à bancs couvert, était évidemment destinée à Falconneau et à sa fille. L'autre, sorte de fourgon transformable en break, attendait les bagages. Sur le quai, deux hommes seulement ne portaient pas le béret et la blouse : l'un était le chef de gare ; l'autre... Célestin Bidarray.

Il était si pâle, si défait, si tremblant que Clotilde craignit un malheur et devint toute pâle elle-même. Avec un grand effort pour empêcher sa voix de la trahir, elle dit :

— Bonjour, Monsieur Célestin... j'espère qu'il n'est rien arrivé à... notre ami.

— Rien, mademoiselle, rien. Seulement... c'est moi qui suis venu vous chercher.

— Monsieur de Chalmont reste chez lui pour mettre les petits pots dans les grands, dit Falconneau. Nous sommes d'une indiscretion !... Mais vous savez, mon cher Bidarray, nul visage ne pouvait m'être plus agréable que le vôtre, puisque mes vieux amis, votre digne oncle et mon brave Lespéron, ne peuvent plus être là pour me souhaiter la bienvenue.

Un pâle sourire de reconnaissance flotta sur les lèvres de Célestin. Il était demeuré toujours le même, doux, modeste, silencieux ; mais il portait des vêtements neufs, prodigalité inconnue aux temps de sa carrière pharmaceutique. Il répondit :

— Monsieur Falconneau, les vieux amis ne sont plus là, malheureusement. Dans tous les cas il vous en reste un jeune, sur qui vous pouvez compter jusqu'à la mort.

Le train venait de partir. Clotilde, pendant que son père vérifiait les bagages, restait de-

bout près de Célestin. Ni l'un, ni l'autre n'articulaient une parole. Tout à coup un colloque animé s'éleva entre M. Falconneau et le chef de gare.

— C'est vrai ; une de vos malles a été gardée dans le fourgon, reconnu ce dernier. Mais vous l'aurez dans une demi-heure : les trains se croisent à la station prochaine. Je cours au télégraphe.

Monsieur Falconneau revint près de sa fille. Elle paraissait toute changée et, soudainement, une extrême lassitude marquait ses yeux de grands cercles sombres. Pour la première fois depuis plusieurs jours, elle eut une légère toux.

— Grand Dieu ! Voilà que tu prends froid ! s'écria son père. Célestin, avez-vous une voiture fermée ?

— Oui, monsieur ; et une autre pour les bagages.

— Nous sommes sauvés, alors. Vite, emmenez la petite et prenez soin d'elle en débarquant. Vous êtes un peu médecin. Sa chambre est-elle chaude ?

— Il y a du feu depuis ce matin, répondit Bidarray qui paraissait plus mort que vif.

— Eh bien ! donc, partez sur le champ. Moi je vous suivrai dès que cette maudite malle sera trouvée. Enveloppe-toi bien, vilaine enfant ! Si tu tombes malade ce sera ma faute. Je n'aurais pas dû te laisser venir ici.

— Ne craignez rien, papa ; dans une heure je serai à la Peyrade. Et alors... tout danger aura disparu.

Deux minutes après, Clotilde et Célestin roulaient ensemble, sous les rideaux fermés du char à bancs. La jeune fille rompit le silence la première :

— N'est-il pas étrange que j'arrive seule chez... monsieur de Chalmont que je ne connais pas ?

On aurait pu croire que son compagnon n'avait pas entendu. Sans desserrer les lèvres, il semblait compter les tas de gravier du chemin. Tout à coup, faisant le geste suprême du condamné qui va offrir sa poitrine aux balles, il prit la parole d'une voix sourde et tremblante :

— Mademoiselle, j'ai prié ce matin l'âme de votre mère d'inspirer à la vôtre la miséricorde et la bonté. Vous allez avoir à juger ma conduite : daignez m'entendre avec patience.

Le nom qui remplissait le cœur de Clotilde n'avait pas été prononcé. Pourtant Robert de Chalmont allait tenir une grande place dans la confession de Bidarray : elle le sentait. Bien plus, à l'air accablé de celui qui parlait, on pouvait prévoir des révélations funestes. D'ailleurs un pressentiment serrait le cœur de la jeune fille, depuis qu'elle avait aperçu Bidarray au lieu du cher "inconnu".

Dans le trouble de son angoisse elle était incapable de dire une parole. Son voisin continua :

— Vous me demandiez tout à l'heure s'il était arrivé quelque accident à... Robert de Chalmont. Il est devant vous à cette heure.

— Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire ? balbutia Clotilde dont les paupières battaient sous l'effort de la pensée.

— Je veux dire que... que c'est moi qui suis Robert de Chalmont.

— C'est vous ?... C'est vous, alors, qui me trompez depuis un an ! Quel homme êtes-vous donc ?

Elle cachait son visage dans ses mains, folle de surprise, de désespoir. Elle gémit d'une voix plus basse :

— Maintenant je m'explique pourquoi... il n'a pas voulu venir me voir quand je l'appelais !

— Mademoiselle... je vous en prie... écoutez-moi : vous vous expliquerez tout. Je n'ai cherché autre chose que de faire pour le mieux. Quand vous êtes partie, nul être au monde ne soupçonnait que ce pays devait vous revoir. Si certaine soirée vous est encore présente à l'esprit, vous conviendrez que l'espé-



“ Je ne suis pas malade, mais je ne suis pas bien ”

Vous vous sentez simplement alourdi, n'est-ce pas ? Vous avez besoin de Virol, voilà la réponse. Les merveilleuses propriétés reconstituantes de ce produit vous feront retrouver l'appétit, l'entrain et l'énergie. Essayez-en une cuillerée à thé après les repas.

VIROL



**Gin Canadien
Melchers
Croix d'or**

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS :

Gros :	42 onces	\$3.80
Moyens :	26 onces	2.55
Petits :	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

rance n'était pas plus grande chez vous que chez tous les autres. Notre vieux médecin me dit alors : "Gare aux idées noires ! Il faudrait dans sa vie un intérêt à quelqu'un, à quelque chose." Que de fois j'ai médité cette parole, moi qui érais donné, en ce moment, déjà, ma vie pour conserver la vôtre !... Mon oncle est mort, me laissant quelque argent contre toute prévision. Dès lors, ma seule pensée fut d'empêcher que votre maison, la maison de la femme que j'aimais, fût profanée par des étrangers. Mais je n'ai pas osé vous dire que je l'avais achetée. J'avais peur de passer à vos yeux pour un de ces naufrageurs qui tirent parti des épaves laissées par la tempête. Dans mon embarras j'ai inventé Robert de Chalmont. Je ne voulais d'abord qu'en faire l'homme de paille qui devait dissimuler mon nom. En même temps, je pouvais vous amuser de lui comme on amuse d'une poupée l'enfant malade qui s'ennuie — et qui va mourir. Veuillez vous souvenir, Mademoiselle, que c'est vous qui, la première, avez écrit à... Robert de Chalmont. Je n'avais pas prévu cela.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas détrompée, alors ?

— Parce que Lespéron m'a dit : "pourquoi lui ôter son joujou ? Elle sera détrompée dans quelques semaines, dans quelques mois si, comme les prêtres l'assurent, nos âmes voient ceux qui restent sur la terre. Chalmont l'intéresse, laissez-lui Chalmont." C'était fort bien ; mais il fallait que Chalmont pût vous répondre. Que faire ? Je suis allé à Bordeaux, j'ai acheté une machine. Ah ! mes lettres du moins ne vous ont pas trompée. Nulle phrase n'est arrivée sous vos yeux qui ne fût sortie de mon cœur. Il est vrai que la signature était fautive. Mais qu'est-ce qu'un nom ? une plume à un chapeau, une frange à un vêtement, une tache quelquefois ! Sous un nom ou sous un autre, c'est moi qui ai pris soin de votre maison comme un gardien dévoué. C'est moi qui ait garni de fleurs la tombe qui vous est chère. C'est moi qui vous aime, qui ai commis la faute de vous le dire, mais sans rien attendre, et de si loin !... C'est moi enfin qui vais vous ouvrir votre porte comme un serviteur vigilant chargé par ses maîtres de tout préparer pour les recevoir. Dites, maintenant ; allez-vous condamner, rejeter, maudire celui qui n'ose même pas être heureux de vous revoir, craignant que ce bonheur ne soit considéré par vous comme un outrage, comme un vol peut-être. Soyez sûre, du moins, que je ne suis pas homme à garder l'or tombé dans ma main, alors qu'il était pour un autre. J'ai le malheur d'être pour vous la cause d'une involontaire illusion ; mais je n'ai pas cherché, prémédité, une imposture odieuse. J'en fais le serment.

Sans ouvrir les yeux qu'elle tenait fermés depuis que Bidarray avait commencé sa plaidoirie, Mademoiselle Falconneau répondit :

— Je vous crois. Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— J'en connais qui ont à faire des choses plus difficiles. Vous, mademoiselle, vous allez rentrer chez vous ; grâce au ciel, vous y rentrez en voie de guérison. Vous allez oublier les mauvais jours, oublier tout ce qu'il vous plaira d'oublier. Quant à moi, sachez bien qu'à partir de cette minute je redeviens Bidarray, le pauvre neveu du curé, le "pharmacien", comme vous disiez dans vos lettres. N'est-ce pas bien simple ? Robert de Chalmont est mort ; n'y pensons plus.

— Oui, répéta Clotilde, sans faire attention à cet héroïsme. Robert de Chalmont est mort !

Et, de nouveau, le silence régna entre eux. Quand la voiture atteignit les premières maisons de la Peyrade, Mademoiselle Falconneau sembla s'éveiller d'une léthargie qui durait depuis dix minutes. Elle dit ces mots à Célestin, d'une voix nette, sans colère, mais avec un ton d'autorité qu'elle n'avait jamais eu en lui parlant :

— J'ai besoin de repos et vais me retirer dans ma chambre. Veuillez faire en sorte de parler à mon père avant qu'il ne me voie. Je désire qu'il reçoive de votre bouche les explications que je viens d'entendre. Les lui donner serait pour moi, chose fatigante et pénible. Demain, quand j'aurai pu me recueillir, je causerai avec vous. Maintenant, je ne puis causer qu'avec moi-même.

Falconneau vit surtout dans la confession de Bidarray son côté drôle. Au fond, d'ailleurs, il se sentait plus à l'aise avec un hôte dont il avait tiré les oreilles jadis, quand le gamin venait en congé au presbytère. Peut-être le brave homme aurait-il jugé l'histoire moins plaisante, s'il avait connu les fiançailles mystiques de Clotilde avec le défunt Chalmont. Il ne se doutait guère que ce personnage impalpable et funeste qui, n'étant pas né, aurait eu de la peine à mourir, était épuré à ce même instant plus que ne sont des époux moins imaginaires.

Clotilde avait voulu dîner dans sa chambre, elle mangea fort peu, après quoi elle se déclara fatiguée et désireuse de dormir, simple prétexte pour veiller tout à son aise. A minuit, vous l'auriez trouvée dans son fauteuil, fixant d'un regard perdu le feu qu'on avait allumé pour elle.

La phrase que le malheureux Célestin lui avait dite, croyant faire pour le mieux, ne cessait de tinter dans ses oreilles comme un glas : "Robert de Chalmont est mort ! Robert de Chalmont est mort !" Elle se lamentait sur son amour fauché dans sa fleur, et quelle fleur ! Nul souffle de désillusion ne l'avait fanée, celle-là !

Son Robert était beau ; il était bon, noble, fidèle, généreux, dévoué, sublime !... Et tout cet assemblage de qualités jamais démenties venait de disparaître. A quoi bon vivre désormais ?

Parfois la raison essayait de la tirer de son rêve de douleur en lui disant : "que pleurez-vous ? Robert n'était pas autre chose qu'une ombre. Ce qui n'a pas existé ne saurait mériter nos larmes."

Alors, s'indignant contre cette consolation cruelle, s'obstinant dans son désespoir, Clotilde se jetait sur son lit, plongeant sa tête dans ses oreillers, pour ne plus voir la lumière. Elle disait tout bas, en redoublant de soupirs :

— Il a existé, puisque je l'aimais et que mon cœur se brise de désespoir.

Elle éprouvait cette amertume suprême de la veuve du marin, dont le bien-aimé dort sous les vagues d'une mer inconnue, à plusieurs milliers de lieues. Son chagrin s'exaspérait de n'avoir pas la main glacée d'un mort à presser dans les siennes, de savoir qu'elle n'aurait jamais une tombe chère à visiter... Mais du moins, elle avait ses lettres.

Courant à son nécessaire, elle prit les feuilles qu'elle avait serrées quelques jours plutôt en souriant au plaisir qu'ils auraient à les relire ensemble. Mais, dès la première ligne, elle fut saisie d'une sorte de rage où se mêlait un dégoût. Ces secrets de tendresse, un homme les connaissait : Bidarray ! Bien plus, il avait dans son tiroir les aveux destinés au seul Robert. Un peu plus elle aurait accusé dans son cœur le "pharmacien" d'avoir commis un vol. Au feu les pages d'amour écrites par cet intrus, comme s'il avait le droit d'aimer Clotilde, comme si l'homme qui l'aimait avait le droit de ne pas être, de n'avoir pas été Robert de Chalmont.

Sous les lettres elle trouva un tapis qu'elle avait brodé de ses mains, pour lui, avec de brillantes soies algériennes. Que d'heures passées à tirer l'aiguille en songeant à Robert, à ce Robert qu'elle s'était presque résignée à ne pas voir en ce monde, mais qui était sien partout ! Elle vécut encore une fois, en quelques minutes, ces longs jours d'un rêve triste et charmant ; puis elle décida qu'aucun être humain ne toucherait ces fleurs brodées pour lui, dont ses yeux ne pouvaient admirer les couleurs délicates. Elle serra encore une fois

sur son cœur le tissu léger ; elle y cacha un instant son visage, y laissant un baiser, une larme, un nom soupiré pour la dernière fois. Alors, dans la silencieuse pureté de sa chambre de vierge, elle referma les plis du linceul mystique et le déposa doucement, comme elle eût fait d'un mort bien aimé, sur les tisons de pin odorant qui flambaient dans l'âtre.

Ainsi furent célébrées à la mode antique les funérailles de Robert de Chalmont.

Le lendemain Clotilde fut réveillée par le soleil qui dorait les murailles, les tentures, les meubles. Déjà la jeune Landaise affectée à son service avait ouvert les persiennes et rangé l'appartement. Tout y était resté intact depuis le jour où sa propriétaire l'avait quitté. Aussi fut-elle ramenée tout d'abord aux souvenirs de son enfance et de sa première jeunesse. Elle fut inondée d'une joie intime en retrouvant ces lieux, ces objets qu'elle n'espérait plus revoir, qu'elle ne croyait pas aimer autant. Elle se sentait revenue à la santé d'autrefois, puisqu'on lui rendait le logis d'autrefois. Mais qui le lui rendait ?

Dans son âme juste et sincère, la reconnaissance murmurait un nom, le nom d'un homme très vivant, celui-là. Elle revoyait Célestin Bidarray assis près d'elle, dans la voiture, avec l'air sombre, le regard suppliant d'un condamné que l'on mène au supplice. N'avait-elle pas été cruelle envers cet homme si délicat sous son apparence modeste, si patient, si résigné, si amoureux en un mot ?

Elle songeait ainsi, mal éveillée, quand son père entra.

— Eh ! bien, petite, on a mal dormi ? Je viens de voir notre hôte ; il s'est couché tard, et la lumière n'était pas encore éteinte chez toi.

— La soirée n'a pas été bonne, mon père ; ce matin, je suis beaucoup mieux. Quant à vous, il est facile de voir que vous êtes content.

— Surtout si tu n'es pas malade. Sais-tu ce que vient de me dire Célestin ? "Monsieur, je voyagerais volontiers si je n'avais une maison sur les bras. Vous plaît-il que je vous la cède ? Vous l'aurez pour le prix qu'elle m'a coûté." Mais je n'ai pas voulu le prendre au mot.

— Vous avez bien fait, mon père, dit Clotilde toute émue à la pensée que leur malencontreux voyage allait coûter à Célestin même sa maison...

Une heure après, elle se dirigea seule vers l'église où elle pria longtemps, avec les remords de n'avoir pas prié durant la soirée précédente. Elle songea, humilie, presque dégoûtée d'elle-même : "Serais-je donc ingrate envers Dieu aussi ?" Elle demanda qu'il lui fût donné de n'être une cause de chagrin pour personne, surtout pour ceux qui lui faisaient du bien. Puis, son oraison achevée, elle prit le chemin bordé de platanes qui s'arrêtait court à la grille du cimetière, suprême Terminus de tous les chemins d'ici-bas.

Comme elle se disposait à entrer, elle vit que Célestin l'attendait, les bras chargés d'une énorme botte de roses. Ayant salué la jeune fille avec la même nuance d'infériorité qu'il gardait quelques années plus tôt, il lui dit en l'abordant :

— Je vous ai vue sortir et j'ai deviné le but de votre course. Alors, comme vous soupiriez en regardant les fleurs du jardin, j'ai compris que vous aviez scrupule de les cueillir. Les voici : je vous assure que ce n'est pas pour moi que je les cultive.

Mademoiselle Falconneau fut touchée et répondit en prenant les roses :

— J'y ai gagné une moisson plus abondante, grâce à la bonté du jardinier. Merci !

Le jeune homme eut un sourire de joie, tandis qu'il ouvrait la porte et s'effaçait pour laisser entrer Clotilde ; mais il ne la suivit pas dans l'enclos funèbre. Là non plus rien n'était changé ; elle trouva sans peine la tombe qu'elle cherchait, une dalle de marbre que des mains pieuses avaient entourée le matin même d'une guirlande fleurie. La

pierre elle-même était libre : on l'avait réservée à l'offrande qu'une main filiale allait y déposer.

— Maman !... c'est moi... votre petite Clotilde, murmura la visiteuse.

Puis, les yeux mouillés de larmes, elle disposa ses fleurs et pria tant qu'elle put se tenir à genoux. Fatiguée, elle s'assit sur un banc qui n'était pas là quand elle avait quitté La Peyrade. Il s'appuyait au saule pleureur planté par elle, déjà grandi ; l'on pouvait voir que quelqu'un se reposait souvent à cette place d'où l'œil découvrait, à peu de distance, la grandiose perspective de l'océan.

Bientôt, malgré la solennité du spectacle, mademoiselle Falconneau détourna sa pensée des deux infinis qu'elle avait sous les yeux : celui de la mort et celui de l'océan. Elle songea que la vie est courte, qu'elle ne contient peut-être qu'un bonheur enviable : celui d'aimer et d'être aimé. Elle reconnut qu'elle avait trouvé dans un homme l'amour dévoué, fidèle, patient, toujours prêt au sacrifice. Elle se souvint que cet homme l'attendait là-bas, derrière une grille, pareil au chien qui n'ose pénétrer dans certains lieux dont il se voit exclu. Dans son cœur attendri une voix s'éleva :

"Pourquoi pleurer sur une chimère envolée, sur un mensonge évanoui ? La vérité seule mérite nos larmes et notre joie. Qui donc t'a aimée depuis les derniers jours de ton enfance ? Quel autre homme t'aurait ainsi consacré toute sa vie, n'osant se laisser voir parce qu'il se juge indigne de toi ? De quels êtres en ce monde, si Dieu t'appelle, seras-tu pleurée, sauf de ton père et de lui ?... Mais toi, qui aimes-tu donc ? Le visage que tu n'as pas vu, la voix que tu n'entendis jamais, les yeux que les tiens cherchèrent vainement dans tes rêves ? Qui t'a conquise, ô mon enfant, sinon un cœur généreux et tendre, un esprit simple et pur, des paroles nées d'un sentiment profond, l'amour, enfin, qui éveilla chez toi l'amour vrai, que tu ne connaissais pas encore ? N'est-ce pas à ce cœur, à cet esprit, à cet amour que tu as écrit : Je vous aime ? De quel droit renierais-tu maintenant la promesse signée ?"

Longtemps Clotilde médita, suivant des yeux, sans les voir, les navires qui passaient au large. Parfois elle était attendrie et persuadée ; parfois une orgueilleuse révolte passait en elle et rendait son visage presque dur. Enfin, avec un grand soupir, elle se leva ; et, jetant un baiser vers la dalle de marbre :

— Chère maman, je vais tâcher de vous obéir.

Voyant que des nuages montaient au ciel, Bidarraye avait couru à la maison pour y prendre un manteau. Il revenait quand Mademoiselle Falconneau ferma la grille.

— Merci encore ! Merci toujours ! dit-elle. Je suis fatiguée : donnez-moi votre bras !

Ils rentrèrent, un peu trop vite au gré de l'amoureux ; mais ce trajet de quelques minutes restera dans le cœur de Célestin comme un des meilleurs moments de sa vie.

Clotilde le regardait, lui souriait, s'intéressait à lui. Même, une ou deux fois, elle fit allusion à quelque passage des lettres qu'il avait écrites, non pas cependant à ses paroles d'amour. Le pauvre garçon tout grisé de joie, buvait dans les yeux chéris la "miséricorde" qu'il avait implorée. En lui-même il songeait : "c'est comme si une porte commençait à s'ouvrir entre nous deux !"

Arrivée à la maison, Clotilde vit un groupe de femmes, d'enfants, de vieillards qui stationnait devant la porte. Comme elle s'informait, son compagnon lui répondit :

— Ce sont mes clients ; car je suis toujours pharmacien ; seulement je ne vends plus mes remèdes. J'ai travaillé ; je sais un peu de médecine et peut faire quelque bien à ces pauvres gens.

— Pour eux aussi vous êtes le "sorcier",

dit la jeune fille en quittant Célestin pour gagner sa chambre.

Au déjeuner, elle était en face de lui. D'abord confus de son nouveau rôle, Célestin s'en acquitta bientôt fort convenablement. Falconneau les regardait sans rien dire, mais pensait beaucoup. On pouvait voir qu'il avait pour son hôte un goût marqué, non sans quelque surprise à la vue des changements qui s'étaient opérés dans ce jeune homme depuis deux ans. Lorsqu'on fut au dessert, l'ancien magistrat, plus gai qu'il n'avait été depuis des années se renversa dans son fauteuil et dit d'un air épanoui :

— Mon cher Bidarraye, si vous me vendez votre maison, il y aura une clause dans le marché ; c'est que vous en bâtirez une en face. Habiter La Peyrade sans vous, me serait impossible, maintenant.

Le pauvre Célestin cherchait une réponse mais il ne put que balbutier :

— Ah ! monsieur... comme vous êtes bon !... Comme vous êtes bon !...

Falconneau passa la journée dehors ; sa fille resta étendue sur une chaise longue. Célestin resta près d'elle, non sans répéter vingt fois par heure :

— Je vais vous laisser dormir ; il faut vous reposer.

Mais il n'avait pas le courage de sortir. Il veillait sur la jeune fille avec un soin d'esclave, rapprochant, éloignant les vases de fleurs, ouvrant, fermant les fenêtres, disposant les coussins, ne parlant que pour répondre quand on lui parlait, tout absorbé dans une adoration extatique.

Ce grand amour, devenu pour lui l'unique intérêt, l'unique raison d'être de la vie, commençait à toucher Clotilde qui, fermant les yeux, se laissait magnétiser par ces caresses devinées, flottantes autour d'elle, toujours contenues par le respect.

— Pourquoi êtes-vous si bon ? dit-elle enfin, après un silence.

— Parce que je vous aime, répondit Célestin, les mains jointes, sans s'approcher de l'idole.

On aurait pu se demander si Clotilde n'était pas sourde, car elle n'eut pas le mouvement de colère que redoutait l'audacieux. Hélas ! Elle venait de s'endormir ; les succès de Bidarraye étaient finis pour ce jour-là.

Dans la nuit, Mademoiselle Falconneau fut réveillée comme un choc ; le terrible pouvoir, la désolante exagération des pensées nocturnes reprenaient possession d'elle. Une fois encore le souvenir de Robert de Chalmont la hantait. Chose étrange ! elle n'avait pas vu, elle ne pouvait avoir vu ce personnage fantasmagorique. Sa raison lui disait qu'il n'avait pas existé, et cependant elle se souvenait de lui. Nouvelle Psyché, elle pleurait ce nouvel Eros, envolé juste au moment où elle venait d'allumer sa lampe afin de voir l'amant mystérieux.

Mais, cette fois, Psyché n'était qu'une infidèle, tout au moins par l'intention. Ne s'était-elle pas efforcée d'aimer Célestin Bidarraye ? A cette pensée, elle avait horreur d'elle-même. Sacrilège et trahison ! Voilà quels étaient ses crimes. Dans le silence de la nuit elle appelait tout haut : Robert ! Robert ! L'aube la surprit dans ce cauchemar sans sommeil. Vaincue, enfin, épuisée par la fatigue, elle s'endormit.

De nouveau le grand jour la rendit à la raison, au bonheur de vivre, d'être aimée.

La vision s'était enfiée avec l'ombre. Célestin, par la seule adoration qui brillait dans ses yeux, reprit ses avantages.

D'heure en heure elle devenait moins réservée et, pour ainsi dire, plus coquette avec lui ; on aurait cru qu'elle subissait la contagion de l'amour... La vérité c'est qu'elle voulait aimer cet homme vivant pour échapper aux obsessions de l'heure prochaine, à la poursuite de ce fantôme, d'un fantôme qui la rendait folle de désespoir et de souffrance. Célestin parla de son amour : il en parla beaucoup, avec la conviction ardente d'un

BOVRIL

Fait des Sandwiches délicieuses

et très nourrissantes

L'Aristocrate des Fromages!



GRATIS

Ecrivez à la Kraft Mac-Laren Cheese Co., Limited, Montréal, pour votre copie de "Le Fromage et mille Manières de le Servir." Recettes de 29 mets pour remplacer la viande, de 12 soupes et mets aux légumes, de 14 salades et sandwiches, de 14 pâtisseries et mets sucrés.

1-26



KRAFT CHEESE
Marque de Com.

Veuillez chercher cette



GRATIS Cette montre bracelet. Demandez 50 paquets de graines. Ou notre catalogue de 500 nouveautés utiles. Adressez, Allen Nouveautés, St-Zacharie, Qué.

Demandez **Horlick's**
le Lait Malté ORIGINAL



Lait Sain
pour bébés invalides & vieillards

Lait riche—Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

cœur sincèrement épris, sinon avec le charme d'un poète. Il osa baisser une main qu'on laissa dans les siennes : bref l'ombre la moins intelligente aurait compris qu'elle ne devait plus revenir.

Mais Robert de Chalmont revint ; il prit sa revanche durant les heures enfiévrées de l'insomnie. La pauvre Clotilde pleura, se désola de sa faiblesse, reconnut son indignité, protesta qu'elle ne pourrait jamais aimer un autre homme que Robert. Puis, aux premiers rayons du jour, l'hallucination disparut, laissant une fatigue effroyable, si bien que la malheureuse enfant, pour éviter une épreuve du même genre, fût partie sur l'heure pour l'Algérie.

Dans la journée, comme elle visitait avec Bidarraye l'ancien jardin de Lespéron qui commençait à devenir une friche, leur promenade les conduisit à la tonnelle où, un certain soir, elle avait entendu sa condamnation.

— Je n'aime pas cet endroit, fit-elle en passant plus vite. Allons plutôt voir le banc où nous avons causé. Quel ami vous avez été ce soir-là... et toujours !

Quand ils furent assis, le jeune homme lui prit les mains.

— Toujours ! répéta-t-il. Que de fois nous nous sommes écrit ce mot ! Je vous ai promis de n'être à nulle autre et j'ai reçu de vous la même promesse. Il est vrai que nous ne pensions alors qu'à des fiançailles sans lendemain, où nos âmes seules étaient intéressées. Mais puisque vous êtes guérie, guérie par l'amour, vous l'avez dit, pourquoi ne pas laisser l'amour achever son œuvre, nous donner le bonheur à tous les deux ? Unis dans l'éternité, pourquoi ne serions-nous pas unis dès cette vie ? Clotilde !... Si vous m'aimiez comme je vous aime, vous sentiriez qu'il vous est impossible de vivre sans moi !

Elle resta muette, le regard fixé sur les flots pailletés de rayons d'or ; puis elle répondit : — Vous réclamez votre bien, ô mon fidèle ! Je suis à vous en France, comme j'étais à vous en Algérie, en ce monde comme dans l'autre. Que Dieu ne se passe pas trop de m'appeler maintenant !

Célestin se pencha sur elle, fou de bonheur ; mais il se souvint qu'il avait dans les bras une créature frêle, dont une étreinte un peu vive pourrait arrêter le souffle. Sur les cheveux de sa fiancée il posa doucement les lèvres.

— Je vous soignerai tant ! dit-il. Et je vous aimerai si bien !

Ils convinrent que Bidarraye attendrait quelques semaines pour faire sa demande. Monsieur Falconneau allait partir pour Saint-Sever, emmenant sa fille. Celui-ci voulait avoir le temps de la préparer car, n'ayant pas connu la teneur de la correspondance entre Biskra et La Peyrade, il n'aurait pas compris comment les choses marchaient si vite. Pour ne rien cacher d'ailleurs, Clotilde craignait que son père rêvât un genre de situation moins modeste que Célestin, en admettant qu'il rêvât un genre. Célestin lui-même le comprit, sans qu'il fût besoin de le dire, et n'objecta rien.

Mademoiselle Falconneau se sentait heureuse. Un amateur d'analyse pourrait chercher si son bonheur était l'exaltation ordinaire d'une jeune fiancée, ou le calme résultat d'une décision qui met fin à de poignantes perplexités. Sa conscience non moins que son cœur était enfin tranquille ; sa dette était reconnue, sinon payée. Toutefois, connaissant par expérience le fâcheux pouvoir des heures nocturnes sur son imagination, elle éprouvait une terreur véritable en voyant le jour diminuer. Mais désormais elle avait un défenseur. Le soir venu, tandis que son père fumait un cigare sur la plage, elle dit à Célestin :

— Mes nuits sont horribles depuis mon arrivée dans cette maison. Croiriez-vous que la pensée de regagner ma chambre est une terreur pour moi ? Quelle torture que ces insomnies !

Elle attendait, pour tout lui dire, une ques-

tion de l'homme qui devait la protéger désormais contre tout. Était-il même besoin de question ? Ne devait-il pas deviner la hantise, les efforts de ce rival qu'il s'était donné malencontreusement à lui-même ? N'allait-il pas braver l'ennemi, calmer Clotilde, sa Clotilde, avec une parole, avec un geste ?

Hélas ! Le pauvre Célestin n'était pas romanesque ; ou du moins il ne l'était, comme tant d'autres, que la plume à la main. Dans la vie ordinaire, il voyait sous un aspect très simple tous les incidents physiques ou même métaphysiques de l'existence. Il comprenait peut-être que l'on mourût d'un amour malheureux. Mais, l'idée que Clotilde, fiancée du matin, pût être malheureuse, troublée, inquiète, ne lui venait pas à l'esprit. On ne l'eût pas moins surpris en lui disant que la faim peut persister après la nourriture, ou la soif après le breuvage, phénomène tout ordinaire dans l'âme et dans le cœur des femmes, surtout des femmes d'aujourd'hui. Aux plaintes qu'il entendait, le brave garçon eut un sourire confiant qui voulait dire : " Soyez tranquille, nous allons arranger cela." Puis il disparut et revint une demi-heure après, nanti d'une petite boîte enveloppée suivant le meilleur style de l'École.

La pauvre Clotilde ne fut pas peu désappointée de voir que Célestin combattait son rival avec des pilules. Mais, après tout, l'essentiel était de vaincre et de dormir. Sans une remarque, elle prit la boîte, observa religieusement l'ordonnance et, de fait, elle dormit. Robert de Chalmont avait le dessous dans ce combat quelque peu déloyal. Toutefois, chassé durant la nuit, le fantôme allait prendre sa revanche à la lumière du jour.

Certes, l'excellent Bidarraye promettait d'être le modèle des maris ; mais, vu d'aussi près, il n'était pas le modèle des héros de roman. Depuis qu'il n'était plus malheureux, il semblait avoir perdu sa faible auréole. A cette heure il mangeait trop — au gré d'une personne qui dinait d'un blanc de volaille. Il chargeait l'assiette et remplissait le verre de Falconneau, qui ne se défendait que mollement. Tous deux quittaient la table rouges comme des pivoines.

Enfin, il riait trop haut, rendu expansif par le bonheur. Il n'avait rien, dans le terre à terre de sa conversation, qui rappelât, même de loin, ces lettres poétiques, adorables, sorties de la mécanique de Robert. Et, du coin sombre de la pièce où il s'était retranché depuis que l'opium l'avait délogé de l'alcôve de Clotilde, le fantôme riait de son terrible rire d'ombre, qui glaçait le mieux intentionné des amours.

Telle était la situation quand Falconneau et sa fille quittèrent La Peyrade pour Saint-Sever. Cette petite ville, presque morte, aimable et jolie dans sa tristesse, fermée à toute vibration de l'existence, impressionna Clotilde comme une image de sa propre vie.

Quand elle entra dans la maison de la défunte, qui cachait son mur gris et ses persiennes verdâtres dans le détour d'une rue muette comme un cloître, la jeune malade fut sur le point de reculer. Falconneau se frottait les mains, tout entier à d'autres idées :

— C'est bon, tout de même, d'être chez soi ! J'en avais perdu l'habitude.

Pour la première fois, Clotilde regretta l'Algérie et son soleil. Elle fut étonnée de voir combien elle regrettait peu la Peyrade... et Célestin. Celui-ci écrivait tous les deux ou trois jours ; mais le père ne faisait qu'en plaisanter.

— Que diable peut-il te raconter dans ses lettres, ce brave garçon-là ? Si je ne connaissais pas mon Célestin, je pourrais croire qu'il te peint sa flamme... Sais-tu, petite, que je t'ai bien mal élevée ? Les Américaines sont moins libres que toi. Un jeune homme t'écrit ; tu flirtes avec lui des journées entières... Sérieusement, tout cela est bon avec Célestin, qui est inoffensif. Mais avec d'autres, ne te mets pas sur ce pied. Même ici : on en causerait vite.

Le moyen de répondre à cette tirade :

— Mon père, j'ai dit, j'ai écrit à l'inoffensif Célestin que je l'aime. Il y a bien eu quelques erreurs d'adresse ; mais enfin mes lettres sont dans ses mains. Pour mal élevée que je sois, il me paraît juste que je l'épouse. Quand voulez-vous qu'il vienne demander ma main ?

Donc elle ne répondait que par de gros soupirs.

S'il ne s'agissait d'un être impalpable, on pourrait dire que Robert de Chalmont riait à se tenir les côtes derrière les rideaux fanés du logis. Sa grande colère était passée ; même sans opium, il laissait Clotilde comme elle en paix, n'ayant plus à l'endroit de son rival " inoffensif " qu'une sorte de mépris débonnaire. Mais pour Clotilde l'épreuve n'était guère plus douce que la précédente. Elle vivait d'ailleurs dans une solitude complète ; son père passait le jour à collationner les inventaires, à discuter les chiffres, à visiter les fermes. Elle-même, ne comptant pas vivre à Saint-Sever, fuyait plus qu'elle ne cherchait les nouvelles connaissances.

La liquidation finie en toute hâte, car la jeune malade s'était remise à tousser, l'on partit pour les Eaux-Bonnes. Célestin devait s'y transporter pour faire sa demande, le terrain préparé ; mais rien n'annonçait une préparation même éloignée. Clotilde se sentait lasse, incapable de tout effort, surtout de l'effort de dire à son père :

— Voulez-vous permettre que je devienne madame Bidarraye ?

Cependant Falconneau ne quittait plus sa fille et s'était remis à la gâter, comme au temps où il avait peur de la perdre ; même il la gâtait mieux, étant plus riche. Elle s'en aperçut et dit un jour au médecin :

— Je vois que mon père ne veut rien perdre des heures qui nous restent à passer ensemble. Encore une poitrine que les Eaux-Bonnes, si bonnes qu'elles soient, n'auront pas guérie !

— Mais, mademoiselle ! répondit le docteur, la poitrine va beaucoup mieux. Si vous étiez de la partie, vous verriez que je ne vous donne pas des remèdes de poitrine.

Il ne mentait pas. Clotilde mourait d'une dégénérescence rapide du cœur, suivant la prédiction faite à Biskra.

Un soir elle eut sa première syncope ; le lendemain le curé vint la voir par hasard ; mais elle ne fut pas dupe du stratagème et demanda d'elle-même à se confesser. Comme le prêtre cherchait à lui donner du courage :

— Oh ! fit-elle avec un triste sourire, je n'ai plus peur maintenant. Pauvre Robert... Non, pauvre Célestin !

Sans s'offusquer de ce bizarre mélange de noms, le confesseur leva un doigt vers le ciel :

— Mon enfant, l'on se retrouve aux pieds du trône de Dieu.

— Hélas ! répondit-elle ; j'ai aimé deux hommes. Le premier n'était pas digne de moi, et je ne désire pas de le rencontrer là-haut. Pour le second, comment le retrouverais-je, puisqu'il n'existait pas ?

Le prêtre n'insista plus, jugeant qu'elle tombait dans le délire ; mais sa raison était entière ; car, ayant demandé son père, elle dit :

— Je voudrais vous parler de Célestin Bidarraye. C'est mon...

C'est mon meilleur, mon seul ami. Prévenez-le... Il pourra vous être utile pour... pour tout ce qu'il faudra faire.

Après un silence, Clotilde ajouta : — Laissez-lui sa maison. Ne pourriez-vous l'habiter ensemble ? Je... je ne pense pas qu'il se marie jamais.

Célestin est arrivé trop tard ; le secret des fiançailles est resté entre lui et la jeune morte. Aurait-elle pu l'aimer ? C'est là un secret plus douloureux, qu'il ne soupçonne pas ! Bien heureux ceux qui ignorent !

Ainsi que Clotilde le prédisait à son père, le pauvre " pharmacien " ne s'est jamais marié. Dans la petite maison de La Peyrade il vit seul, grisonnant très vite, entre un vieillard et deux tombes. Léon de Tinsau.

GRATIS Tube pour 10 jours --- Envoyez le coupon



Ces Sourires Triomphants

Qui aident à réussir en affaires ou en société sont le résultat de dents saines et blanches.

Ne croyez pas que vos dents n'ont pas d'éclat naturellement. Acceptez cet essai de 10 jours. Voyez comme vos dents deviennent brillantes dès que la pellicule est enlevée.

VOICI un moyen nouveau pour l'entretien de vos dents. En quelques jours vous pouvez obtenir un grand changement dans la couleur de vos dents ; vous pouvez leur donner une blancheur éblouissante et à vos gencives, la saine teinte de corail que vous enviez aux autres.

Si vous recherchez une nouvelle beauté et un charme nouveau, essayez cette nouvelle méthode. Faites comme des millions ont fait sur les conseils d'autorités en art dentaire. Centuplez la valeur de votre sourire. Envoyez le coupon par poste. Un tube d'essai pour 10 jours vous sera expédié.

La pellicule recouvre de jolies dents et menace les gencives

La science dentaire a reconnu que la plupart des maux de dents ou de gencives sont occasionnés par cette couche pelliculaire qui recouvre vos dents.

Passez votre langue sur vos dents et vous y sentirez une sorte de pellicule, une couche visqueuse, qui les recouvre.

Cette couche pelliculaire est l'ennemie de vos dents — et de vos gencives. Vous devez l'enlever.



Elle colle aux dents, pénètre dans les interstices et y reste. Elle absorbe les décolorants et donne à vos dents cette apparence voilée, "décolorée".

Les microbes y germent par millions, ce qui prédispose vos dents à la carie. Et ceci, avec le tartre, est la principale cause de la pyorrhée et des maux de gencives.

Brosser les dents ne suffit pas

Les dentifrices ordinaires ne pourront pas enlever la pellicule avec succès. Sentez-la, en passant votre langue sur vos dents et constatez combien les méthodes actuelles sont peu efficaces.

Maintenant on emploie de nouvelles méthodes. Un dentifrice appelé Pepsodent, qui diffère des procédés ordinaires et agit efficacement.

C'est pourquoi le monde entier, sur les conseils des dentistes, a adopté cette nouvelle méthode.

Il enlève la pellicule et raffermi les gencives

Et cela de suite. Quelques jours de son emploi vous prouveront indubitablement sa puissance. Envoyez le coupon par la poste. Coupez-le avant de l'oublier.

Envoyez ceci

GRATIS
par poste pour obtenir un tube d'essai de 10 jours.

Fabrication Canadienne

Pepsodent
REG. IN CANADA

Le dentifrice de l'ère nouvelle.
Approuvé par les autorités dentaires du monde entier

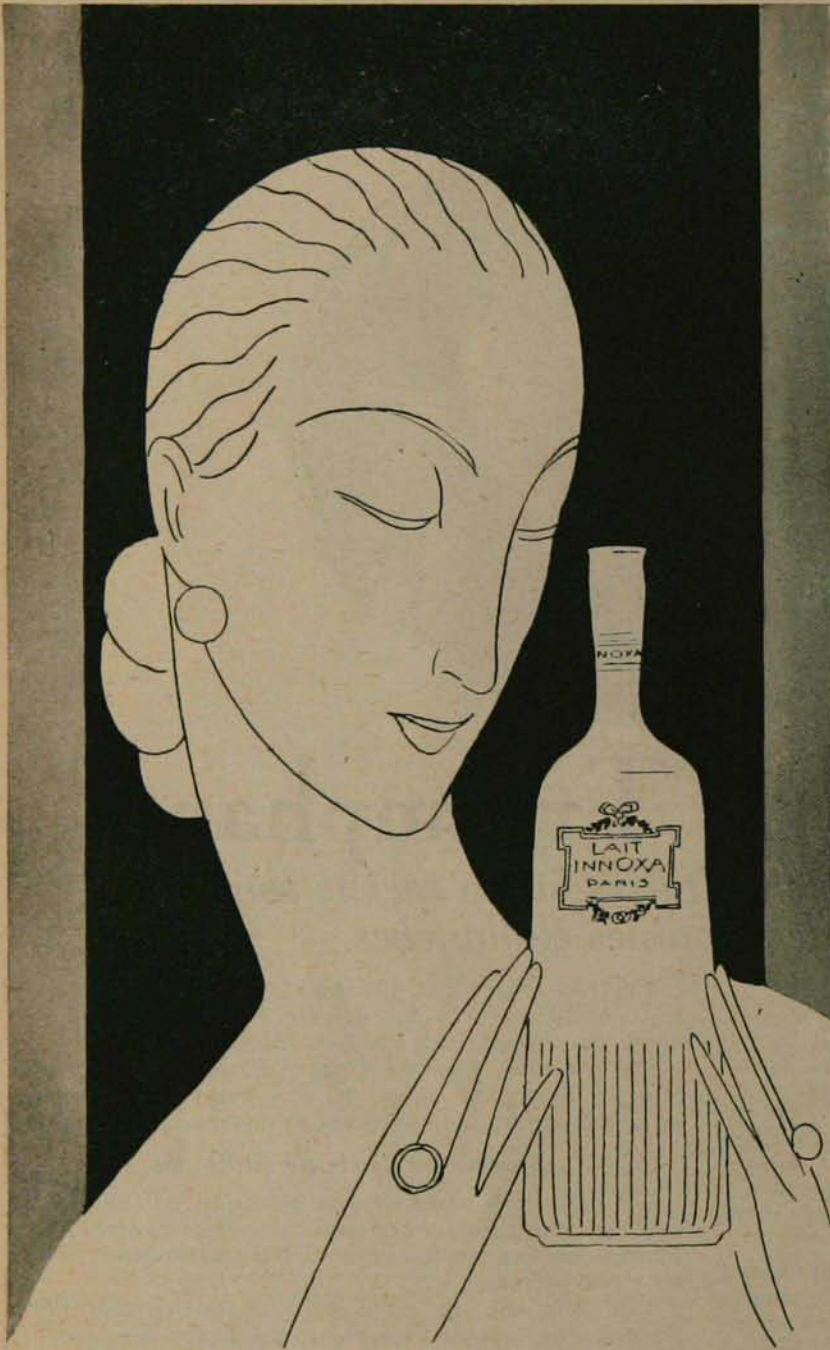
LA PEPSODENT COMPANY, Dept. 431 191, rue George, Toronto, Ont.

Nom _____

Adresse _____

(Un seul tube par famille)

1940



**LAIT
INNOXA**

**DONNE AU TEINT
UNE ÉBLOUISSANTE BLANCHEUR**

Laboratoires INNOXA

22, Ave. de l'Opéra, - - PARIS.

Lait Innoxa

Remplace le savon pour la toilette du visage. Calme, repose et nourrit l'épiderme. Convient à toutes les peaux.

Mousse Innoxa

Crème spéciale de jour. Fait disparaître rougeurs et rides. Préviend les dartres. Rend le teint mat et donne au visage une étonnante fraîcheur.

Poudre Innoxa

Veloute l'épiderme sans le dessécher. Très adhérente. Se fait en huit nuances.

Crème Innoxine

Crème grasse. Adoucit et nourrit l'épiderme. Recommandée aux personnes à peau sèche.

Les produits INNOXA sont en vente dans toutes les pharmacies et les grands magasins.

J. I. Eddé
Agent Général. Lancaster 4913

Les Jeux Dangereux

Par HENRY BORDEAUX

I

SPORTS D'HIVER

Un petit vieillard qui ressemble à une chouette, oiseau de la sagesse, ou plutôt au docteur Faust, — mais il a fait un pacte avec Dieu et non avec le diable, — et qui achève de vivre à Grindelwald, face au massif de la Jungfrau, sa fidèle amie, le révérend W. A. B. Coolidge, né en Amérique, élevé à Oxford et transplanté en Suisse à l'âge de l'amour, donna son cœur, il y a cinquante ans, à la beauté de la montagne hivernale. Par le moyen de quelques incantations, il chassa les préjugés qui gardaient les abords des solitudes alpêtres pendant la saison dite mauvaise qui est parfois la plus ensoleillée et toujours la plus salubre, et les neiges, dès lors, se sont offertes dans les hautes vallées.

— Bob, skis, patins !

Chaque matin clair, Gerald Steele interrogeait sous cette forme Dianah Powlys, dans le hall du Grand Hôtel de Murren, sans même prendre des nouvelles d'une santé qui s'affichait. La jeune fille était de la taille d'un homme très grand, mais les yeux de Gerald voyaient par-dessus son bonnet. Ce bonnet de laine blanche, en forme de passe-montagne, épousait si nettement les contours de la tête petite, qu'elle devait porter les cheveux courts : une mèche folle, échappée de côté et qui persistait à boucler malgré les sévérités du peigne, révélait leur nuance d'un blond d'avoine mûre. Le chandail de laine blanche grattée, largement échanuré sur la poitrine, livrait loyalement le cou flexible et ferme, long et bien planté sur les épaules droites, et la naissance d'un buste bombé de jeune garçon musclé et solide, à la peau boucanée par les morsures du froid et de l'air trop vif. Aux joues rouges, lavées et frottées comme des cuivres de Hollande, à l'ovale long et sec, à l'air impérieux, on l'aurait pu confondre encore avec un jeune garçon, et même aux expressions habituelles des yeux bleu clair, tantôt durs et glacés, et tantôt ingénus, candides, enfantins, mais la bouche, bien que les lèvres fussent du rouge, avait ce pur dessin féminin d'un petit arc et démontait toute la rigueur mâle du visage. La silhouette s'achevait en jambes minces et longues dans la culotte de tissu beige serrée aux mollets par les jambières de laine et en pieds considérables dans les laupars de cuir fauve à grosses semelles et talons courbes.

Elle riait à la triple interrogation et tantôt montrait les bottines aux lames d'acier fixées qu'elle tenait à la main et dissimulait, tantôt désignait les bois et les bâtons qui, dans un coin de la véranda vitrée, attendaient comme des chevaux à l'écurie leur tour d'attelage, tantôt choquait l'une contre l'autre ses mains gantées de moufles. A son tour, il riait, selon un rite consacré par une habitude quotidienne, comme à un jeu de devinettes où il aurait gagné. Sur quoi, pareils à deux oiseaux qui s'évadent de leur cage dans l'espace libre, ils franchissaient la porte et s'envolaient.

Depuis cinq ou six semaines qu'ils s'étaient rencontrés à Murren, après quelques jours d'épreuves où ils avaient observé leurs performances réciproques, ils ne se quittaient plus dehors. Dedans, il leur devenait indifférent de se mêler à toute autre compagnie. Mais si l'on s'informait à l'hôtel de Miss

Dianah Powleys, c'était pour s'entendre répondre aussitôt :

— Voyons, voyons, elle est partie avec Gerald Steele.

Il leur arrivait même de ne pas rentrer de toute la journée. Dans ce cas, Gerald emportait un sac tyrolien avec leurs déjeuners. Elle se chargeait de la gourde et de l'appareil photographique. Ils revenaient à la tombée du soir et parfois dans l'obscurité de la nuit commençante, harassés mais joyeux et ne donnant aucun détail à personne sur l'emploi de leur temps, sauf des considérations générales :

— Neige bonne... Neige trop tassée... Neige molle... Itinéraire par tel ou tel point... Durée du trajet : tant de minutes, tant de secondes.

Car ils chronométreraient leurs courses : n'est-ce pas toute la littérature des clubs alpins ?

Personne ne trouvait à redire à leur absence prolongée, à ces interminables tête-à-tête dans le monde inhabité de la glace et du roc, personne et surtout pas Sir Edwin Powlys, venu pour se reposer de ses travaux et des amollissants climats d'Orient et dont la fille eût estimé injurieux le moindre signe de méfiance. N. Mrs Harriett Rowsell, sœur de Sir Edwin, la célèbre romancière anglaise qui, dans ses livres, préconisait l'égalité des sexes et le bienfait de la liberté, et qui, sur le tard, se découvrait pour ses nièces une sorte de maternité dont elle ne prenait que l'agrément. Personne et pas même ces vieilles dames inoccupées qui promènent leur éternel petit chien velu et leur éternel petit ennui doré dans toutes les stations à la mode en ramassant avec soin toutes les suppositions et toutes les observations malveillantes pour les servir à la ronde avec un filet de vinaigre. Et pas même les jeunes filles qui eussent désiré prendre la place de Dianah une fois ou l'autre, pour éprouver la force du bras de Gerald sur la patinoire, ou lutter de vitesse avec lui sur les pentes, ou se laisser glisser avec lui à toute allure sur la piste de bobsleigh. Dianah était seule assez haute, assez adroite et assez résistante pour faire la paire avec lui. Elles étaient loyalement disposées à lui reconnaître toutes les supériorités. C'était cela qui les préservait, qui traçait autour d'eux un cercle d'isolement, aussi large que l'horizon : ils faisaient la paire. Taille, force, souplesse, gaieté, jeunesse, tout s'accordait en eux. Ils n'eussent pas souhaité jouir de l'air, du soleil, de la lutte, de la puissance humaine sur les éléments, l'un sans l'autre. Leur amitié était devenue un objet d'admiration, une parure de l'hôtel.

— Nous avons Gérard et Dianah, affirmait-on avec force, pour frapper l'imagination des nouveaux venus ou des étrangers de passage en quête de curiosités.

Et leur amitié, après quelques semaines de régime de domination absolue, était telle qu'au premier jour : c'est-à-dire qu'ils n'avaient jamais parlé ensemble que du temps ou du chemin, de la glace ou des virages, de la neige ou du vent. Tout le monde aurait pu écouter leurs conversations, mais elles n'offraient point d'intérêt. Quelquefois, cependant, il s'y mêlait un bref souvenir de l'Égypte ou des Indes que tous deux connaissaient : mais ce n'était qu'une allusion, une comparaison, une vision que nul commentaire n'accompagnait. Aucun changement ne

manquait un progrès dans une camaraderie qui, du premier coup, s'était révélée toute naturelle, liant le maître à l'élève, puis la rivale au rival. Car, maintenant, ils se valaient. Par exemple, fallait-il s'entraider pour un passage difficile, un franchissement de crevasse, une pente mal accessible, l'autre était là, poigne sûre et tête calme.

Murren, ce bijou des Alpes bernoises, n'est ni un val, ni un plateau, mais une sorte de balcon au-dessus d'un abîme noir de sapins assez pareil à la tâche d'un encrier renversé, en face du massif de la Jungfrau. La vue s'ouvre à gauche sur le lointain Wetterhorn, à droite sur les parois bleutées du Mittaghorn et du Breithorn, mais tous ces fonds ne sont qu'accessoires. Le motif principal, c'est l'Eiger et le Monch qui soulèvent de leurs deux masses une énorme draperie de neige, et c'est la Jungfrau, non point la Jungfrau décorative d'Interlaken, qui ressemble à une belle dame décollée entre les épaulements noirs des montagnes plus proches, mais une Jungfrau robuste et farouche comme une Walkyrie, avec une couronne blanche sur la tête, le menace de ses glaciers suspendus, jardins d'hiver aux fleurs d'avalanches, et la cascade de ses rochers jaunes qui se dorent au soleil couchant.

La patinoire offre ce spectacle qui varie avec chaque heure du jour. La lumière est la fée qui transforme perpétuellement la montagne. Quant aux skieurs, ils ont le choix entre la descente et la montée : descendre sur la vallée de Lauterbrunnen aux belles eaux pour chercher au-dessus les pentes de la Petite Scheidegg, ou monter, par le chemin de fer à crémaillère, à l'Allmendhubel, qui est à six mille pieds d'altitude : là s'ouvre un cirque immense qui va jusqu'au Schilthorn. Le Schilthorn, à neuf mille pieds, est le grand attrait, la fascination de ceux qui ne craignent pas une longue ascension avec les bois aux pieds ou sur les épaules.

Ce matin-là, Dianah avait frappé l'une contre l'autre ses moufles de drap fourré.

— Bob, avait traduit aussitôt Gerald et devant ces mains désarmées.

Et tout heureux de sentir sur leur visage le vent glacé dès la porte ouverte et de voir la neige étincelante et givrée se soulever et se creuser aux caresses du soleil comme la mer, dit-on, aux attractions de la lune, ils s'acheminèrent sans paroles vers la petite gare.

Une foule bariolée s'y pressait déjà, en tenue de sport, chandails et bonnets de toutes couleurs, hommes et femmes confondus et difficiles à démêler, car tous les visages étaient rasés et tout le monde portait culotte, figures rouges et saines, regards d'enfants en vacances, dents voraces de jeunes loups, démarches robustes, le torse en avant et les épaules effacées. Et cette foule s'encombrait d'objets divers, luges, skis, bâtons, sacs, jumelles, ou poussait jusqu'au wagonnet d'avant les bobsleighs et les toboggans. Des saluts, des souhaits s'échangeaient d'un groupe à l'autre, et l'on s'écartait devant le couple assorti de Gerald Steele et Dianah Powlys comme pour leur marquer le respect sportif dû à leur prestige physique. Seul, un petit bout de femme ou d'homme — on ne savait au juste — les traversa pour ainsi dire, se glissant entre eux sans leur témoigner la moindre attention.

— Une nouvelle, déclara Dianah, flairant

son sexe, avec un certain mépris de l'ignorante.

— Ou un nouveau, rectifia-t-il.

A force de se rencontrer sur la piste, la glace, les pentes ou au bal, les touristes de Murren qui se côtoient presque chaque jour se connaissent et se mesurent. La nouvelle ou le nouveau ne passait pas inaperçu et obtenait un succès qui balançait presque celui du roi et de la reine des neiges. Ceux-ci échangeaient en le regardant un rire de pitié, un de ces rires muets, profonds, immenses où tout l'être se détend et se perd, où s'abîment les collégiens dans leur salle d'étude afin d'échapper à la surveillance du professeur et néanmoins épuiser toute leur force d'hilarité. Par courtoisie, ne convenait-il pas d'étouffer tout signe incorrect ! Mais comment garder son sérieux devant ce morceau de jeune homme ou de jeune fille, tellement joli, gracieux, frisé, pomponné, poudré, carminé, bouclé qu'il aurait dû figurer à la devanture de Williams ou de Tunmer, boulevard de la Madeleine ou place Saint-Augustin, brossé et astiqué chaque matin dans sa vitrine pour symboliser la perfection du costume de montagne et montrer de quelle élégance il était susceptible. Un morceau ? Mais non, à tout prendre, il n'était petit que par comparaison, et qui n'eût paru microscopique au bord de cette paire de cimes humaines ? La jeune fille — car le flair de Dianah n'était point en défaut — était, au contraire, bien proportionnée, de taille moyenne, un peu mince et menue, mais harmonieuse de mouvements, de gestes, de courbes, et si bien prise dans sa veste chaudron ouverte sur une chemise de soie à col aiglon, et dans sa culotte de cheval moulant ses fines cuisses rondes et enfouie elle-même, comme dans une paire de bottes à l'écurière, dans les guêtres de laine tirées au-dessus du genou. Les pieds gardaient le secret de paraître exigus malgré les chaussures à cuir épais et lourdes semelles. Quant au visage, un peu ombré par le feutre assorti à la teinte chaude du costume, il était le plus ravissant du monde sans qu'on pût déterminer exactement pourquoi : de quelle couleur indéfinissable étaient les yeux et les cheveux ? Le nez se retrouvait du bout, juste assez pour être spirituel sans mutinerie et rompre la prétention de la ligne grecque. Les joues avaient reçu une petite couche de couleur, un peu trop peut-être, mais le grand air, dès demain, servirait de peintre, et la bouche était trop rouge pour que ce fût naturel. Cependant il était dommage que ce ne fût pas naturel, car elle avait tout l'attrait d'une rose en bouton, une rose qui va s'ouvrir. La nature ne fabrique pas à la douzaine des boucles comme celle-là. Il y fallait aider un peu — un peu beaucoup — trop sans doute, mais la collation avait réussi.

Gérald Steeler, qui avait repris son sang-froid, trouva d'emblée, mais en français pour une fois, la définition :

— Bébé incassable.

Elle répliqua en anglais :

— Qui sera vite cassé.

Le page sur qui l'on tirait ces flèches se retourna : connaissait-il les deux langues ?

On s'entassa dans les wagons et le train monta comme un ascenseur. L'étage supérieur, c'était l'Allmendhubel. La sortie fut un éblouissement : toutes les cimes, groupées autour de la Jungfrau élargie sur ses bases, impératrice à crinoline, se prélassaient dans la lumière du matin, s'étiraient au jour comme les oisifs de la Côte d'Azur au bord de la mer. Elles donnaient l'impression d'une assemblée majestueuse, mais vivante ou avide de vivre. La nouvelle venue fut la seule qui les regarda : manque d'habitude ou originalité. Les autres n'en avaient pas le loisir : ils se précipitaient sur leurs équipages, bouclaient les courroies des skis, tiraient les luges ou les bobs. Chacun s'empressait à sa besogne, en sorte qu'elle fut bientôt abandonnée. Visiblement, elle ne connaissait personne, errait sans but, cherchait une orien-

tation. Sur quoi donc avait-elle compté ? Sur quelque hasard favorable ? Mais il n'y a pas de pire individualistes que les sportifs. Ils ne s'occupent que d'eux-mêmes, ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes ou, quand ils marchent par équipes, ils c'ossupent d'abord d'eux-mêmes et puis de leur équipe, ils s'intéressent à eux-mêmes d'abord et puis à leur équipe. Elle était bien ingénue de supposer qu'on ferait exception en sa faveur. Si elle espérait quelque secours, elle se trompait lourdement. Tandis qu'ils dégageaient leur traîneau, Dianah expliquait à Gérald :

— Elle est arrivée hier soir à l'hôtel avec une bonne grosse dame et beaucoup de malles.

— Que vient-elle faire ici ? demanda le jeune homme.

— Montrer ses toilettes, prononça impitoyablement la jeune fille. Ce doit être une Française.

Et, en veine de précision, elle acheva sur une moue de suprême dédain :

— Une Française de Paris.

Gérald revint sans retard à un sujet plus digne de les retenir :

— Je ne vois pas George Tewkesbury, notre poids du milieu.

— Il sera à l'entrée de la piste à nous attendre.

Le poids du milieu était un garçon bien en chair, représentant un nombre respectable de livres qui devait stabiliser le véhicule, entre Dianah qui voulait tenir le volant et Gérald chargé du frein arrière. Ils interrogèrent vainement le service de péage à l'endroit où s'alignaient les bobs sur le chemin étroit de neige durcie pour couvrir la piste à tour de rôle. Personne n'avait aperçu George Tewkesbury. Ils convinrent de l'aller chercher et de ne partir qu'en second. Ainsi retourneraient-ils sur leurs pas et découvrirent-ils enfin leur camarade attablé devant une bouteille de porto blanc, dans le petit pavillon qui commande le débouché de l'Allmendhubel.

— Ivrogne ! l'appelèrent-ils familièrement.

— C'est afin de peser davantage, assurait-il en tapant sur son ventre à la Falstaff.

Et ce genre de plaisanterie les divertit indéfiniment. Quand ils rejoignirent leur traîneau rangé au bord de la piste, quelqu'un s'était déjà assis au milieu, paisiblement, à la place réservée au gros George.

— Est-ce que je vois double ? interrogea celui-ci en simulant la plus vive anxiété. Voyez : je suis déjà placé.

Gérald redoubla de rire : c'était si drôle de prendre un petit page de la reine Mab pour le double de l'énorme Tewkesbury, pareil à un fût de bière ! Mais Dianah, irritée, s'avança vers l'usurpateur :

— Ce bod, Mademoiselle, est à nous.

Et, ce disant, elle foudroyait du regard, — de ce regard bleu si aigu qu'il semblait creuser des fondrières et des crevasses — la nouvelle venue, car c'était elle, assez audacieuse pour s'être emparée du traîneau pendant leur courte absence.

— Je le sais bien, répondit celle-ci avec un aimable sourire qui découvrit, entre les lèvres rouges, des dents humides et brillantes, et je ne saurais d'ailleurs point m'en servir. Mais vous m'emmenez, n'est-ce pas ? J'ai tant envie de m'envoler là dedans. Car on doit voler.

Elle déployait comme un drapeau blanc, signe de réconciliation et de paix, toutes ses puissances de séduction. C'était folie de compter qu'un athlète et surtout qu'une athlète y seraient sensibles le moins du monde. Aussi, Dianah reprit-elle comme si elle n'avait rien entendu :

— Il faut vous lever, Mademoiselle. Nous voulons partir sans retard.

— Partez avec moi. Une petite place me suffit. Voyez : je ne suis pas lourde.

— Prenez-la pour moi, proposa George, conciliant.

— Impossible.

— Eh bien, devant moi. Je me serrerai.

— Impossible, répéta de sa voix de commandement la terrible Diane chasserresse.

Pour un jeu innocent, voici que, brutalement, les choses se gâtaient et tout cela parce que Miss Powlys, toujours si courtoise d'habitude et même avenante, comme le sont volontiers, sans se douter de leur condescendance un peu hautaine, ceux qui ont conscience de leur supériorité, au lieu de s'exprimer en anglais, avait employé le français. Elle s'y était déterminée à cause de la nationalité présumée de son interlocutrice. Et puis, elle détestait les indiscretions, et l'inconnue avait été indiscretée.

Les deux femmes s'affrontaient comme deux pays se déclarent la guerre, mais les conditions étaient trop inégales, l'une redressant sa taille démesurée, l'autre effondrée sur le coussin du bob, l'une écrasant l'autre de sa force et de son droit de propriété. L'inconnue, décontenancée par cette agression subite, et pâlisant sous son rouge, reconnaissait trop tard son imprudence. Elle avait accoutumé sans doute d'être traitée en enfant gâtée dont on supporte tous les caprices quand on ne les admire pas. Visiblement, un traitement pareil la prenait en défaut, lui causait des suffocations. Quel mal avait-elle fait en venant solliciter une petite place dans le traîneau ? Elle arrivait dans cette station pour se distraire et, du premier coup, on la jetait à la porte. N'était-ce pas sortir des règles admises ? Lentement, elle se leva. Lentement, elle prit congé :

— C'est bien. Je vous remercie de votre hospitalité.

Dianah ne daigna même pas remarquer l'ironie. Déjà elle s'installait, prenait en mains le volant, invitait ses compagnons à occuper leur place.

— Mademoiselle... voulut expliquer George Tewkesbury à la jolie irreposée, vous comprenez : je suis irremplaçable.

Et il grossissait encore du geste sa corpulence, pour amener un sourire sur le visage sévère. Mais sa partenaire lui coupa ses effets :

— Dépêchons.

Quant à Gérald Steele, il n'avait pas d'opinion. C'était là un incident sans importance. Il poussa vivement le traîneau sur la pente et sauta en course à l'arrière.

La piste de bobsleigh, à Murren, est une des mieux aménagées de toutes les stations d'hiver. De l'Allmendhubel elle redescend au village sur un parcours de plus de deux milles, avec une différence de niveau de près de quinze cents pieds et des lacets nombreux et pittoresques parmi les bois de sapins et des passages de ruisseaux. Ces audacieux virages se prennent contre des parois de neige accumulée et durcie, pareilles à de hauts murs de glace, où les bobs semblent s'appuyer verticalement. Pour le spectateur, c'est impressionnant et miraculeux.

Immobile sur la hauteur, l'inconnue regardait le petit véhicule qui glissait sur la piste à une allure de plus en plus vertigineuse, rapide point sombre qui fuyait sur les plaines lisses. Elle se sentait irrémédiablement seule. Personne ne s'occupait d'elle, quand elle avait compté sur son pouvoir pour se créer des relations, obtenir d'être guidée parmi les difficultés de ces sports difficiles. Elle restait là, oubliée, vaincue, humiliée, dans sa fierté de femme, au point qu'elle en avait les yeux pleins de larmes. Humiliée comme un petit pays qui est insulté par un grand. Et, s'imprégnant de la cruelle injure ressentie, elle en fit un grief national. Elle ne pouvait s'incliner devant la défaite. Elle accepterait la bataille où elle s'était mal engagée. Elle prendrait, coûte que coûte, sa revanche. Ah ! cette immense miss, intaitable et sèche, l'avait ainsi malmenée, morigénée et méprisée ! Sans doute, elle était dans son droit, mais il ne faut pas toujours aller jusqu'au bout de son droit. Eh bien ! l'on verrait si l'on pouvait impunément abuser de sa force. Et cette pensée de vengeance lui

restitu aussitôt la confiance perdue : rapidement elle se tamponna les yeux et, sortant de son sac à main le nécessaire de toilette indispensable à une femme qui respecte son visage et sa beauté, devant la petite glace elle remit un peu de rouge aux lèvres, un peu de poudre aux joues, en hâte, car une troupe joyeuse débouchait au contour du chemin.

Une troupe? un jeune homme qui traînait un bobsleigh en poussant des exclamations de joie et qu'escortaient deux jeunes femmes, pareillement vêtues de blanc, de la tête aux pieds : bonnets blancs, chandails blancs, culottes blanches, bas blancs, le tout en laine grattée, soyeuse au regard. Deux sœurs sans doute, car elles se ressemblaient : l'une un peu plus fragile, à peine ; l'autre, plus sportive, les formes plus durcies, et blondes sûrement toutes deux bien que leurs cheveux courts fussent cachés à peu près.

— Philipp, Philipp ! appelaient-elles en riant, comme on excite un cheval qui tire une voiture trop lourde.

Philipp s'arrêta net devant la jeune fille au costume chaudron. Devina-t-il sa détresse? Non, ce n'est guère à croire de la jeunesse actuelle, peu portée à la psychologie. Mais il se dégageait de sa personne et de toute sa agure rouge un tel enjouement, un tel goût de la gaieté, qu'en le regardant elle se dérida et sourit malgré elle.

— Ah ! s'écria-t-il, mis à l'aise par ce sourire, voici du renfort.

Les deux dames, arrêtées à leur tour, n'étaient point très satisfaites de cet abordage, mais, en femmes du monde, le dissimulaient assez bien. Elles eussent désiré sans doute une présentation en règle. A deux mille mètres d'altitude, le protocole est moins exigeant. Et ce Philipp devait être un extravagant dont il faut subir toutes les audaces irrégulières.

— Voulez-vous, continua-t-il, la casquette à la main, nous faire l'honneur de monter en bob avec nous? Il y a place pour quatre.

— Volontiers, répondit-elle avec le plus pur accent anglais, si ces dames y consentent.

— Mais nous vous en prions, assurément-elles gentiment.

— Alors, permettez-moi.

Elle se nomma : Claire de Maur. Et, non sans quelque vanité féminine, elle ajouta :

— Mon père est ministre de France à Berne, Ambassadeur.

Un ministre, cela peut être un pasteur, Ambassadeur sonnait mieux.

— Oh ! oh ! approuva Philipp, enchanté de sa découverte, comme s'il était pour quelque chose dans cette ambassade. Vous ne blâmez plus, Helen, ma facilité à me lier.

II

MANOEUVRE D'ENCERCLEMENT

— Encore un cercle, Gérald?

— Encore un, Diannah.

Ils étaient les maîtres de la patinoire. Seul un petit béret vert, presque imperceptible, là-bas, leur disputait cette solitude où ils se complaisaient, mais ils n'y prêtaient pas attention, absorbés par leur travail.

Ils aimaient ces instants de lutte entre la lumière et les ténèbres, parce qu'il n'y avait plus personne pour les gêner dans leurs évolutions. Le champ clos leur appartenait. Aucun orchestre ne troublait son silence. Ils pouvaient s'y élancer de toute leur puissance musculaire, s'y livrer à toutes les acrobaties, à toutes les audaces. La glace que le froid plus vif contractait craquait sous leurs patins, comme les feuilles mortes, à l'automne, crissent sous les pas des promeneurs dans les bois. Dans ce paysage figé, coloré seulement par en haut, n'étaient-ils point les dieux du mouvement et de la vitesse?

Rassasiés, ils se décidèrent à cesser leurs jeux. Quelqu'un restait donc après leur départ? Là-bas, ce petit béret vert. La jeune fille en prit quelque ombrage, comme un ber-

Voici la nouvelle manière de solutionner le plus vieux problème d'hygiène de la femme.

Propreté et tranquillité d'esprit dans des conditions hygiéniques ennuyantes

Par ELLEN J. BUCKLAND, *Garde-malade diplômée.*

Huit sur dix des femmes du monde ont adopté cette nouvelle manière qui remplace si avantageusement les serviettes sanitaires de l'ancien temps et dont on peut disposer facilement.

LA vie moderne demande une nouvelle hygiène pour la femme. Les jours sont trop précieux pour être perdus. C'est pourquoi cette nouvelle manière prouvera sa commodité et changera votre vie.

Vous pourrez porter vos plus belles robes sans craintes. Vos devoirs de maîtresse de maison ne vous seront jamais pénibles. Les anciennes serviettes sanitaires sont choses du passé et la science a remplacé tout cela.

CE QUI CONTRIBUA A CHANGER LES HABITUDES DE MILLIONS DE PERSONNES

KOTEX est son nom. Il fut découvert pour la première fois par des infirmières durant la grande guerre. Il est fait de Cellucoton extra absorbant, couvert d'une gaze hygiénique.

Il absorbe seize fois son propre poids en humidité, il est cinq fois plus absorbant que les serviettes hygiéniques ordinaires.

Pas d'ennui, pas de lavage. Jetez le comme un morceau de papier, sans plus de trouble. Chaque serviette Kotex est désodorisée par un nouveau procédé secret.

Si vous n'avez pas encore essayé Kotex, ne retardez pas, vous constaterez une différence non seulement pour votre tranquillité d'esprit mais aussi dans votre santé.

De nombreux spécialistes affirment que 60% des maux et malaises sont le résultat de méthodes précaires et sans hygiène. Et, c'est sur l'avis de leur médecin que des millions adoptent cette nouvelle méthode.

VOUS LE TROUVEREZ PARTOUT DE NOS JOURS

Procurez-vous Kotex en paquets sanitaires de 12 serviettes, deux grandeurs : Régulière et Kotex Super. Dans toutes les pharmacies ou magasins à rayons.

Demandez aujourd'hui un échantillon de Kotex et remarquez la différence que cela vous procurera physiquement et mentalement. Notre brochure "Personal Hygiene" vous sera envoyée également. Ecrivez dès aujourd'hui.

THE CELLUCOTTON PRODUCTS CO., LTD.
1203, Northern Ontario Building
TORONTO, ONT.

KOTEX

SERVLETTE — SANITAIRE

ENVOYEZ CE COUPON POUR ECHANTILLON GRATUIT

L. R. M. 5

GRATIS Envoyez moi gratuitement un échantillon de KOTEX et votre livre Personal Hygiene sous enveloppe.

Fait au Canada
KOTEX
SERVLETTE
SANITAIRE

Cellucotton Products Co., Ltd.,
1203, N. Ontario Bldg., Toronto, Ont.

Nom.....

Adresse.....

On s'en débarrasse
Facilement et deux
autres avantages.



①

Pas de lavage. On en dispose aussi facilement que d'une pièce d'étoffe — ce qui représente un gros tracas de moins.



②

Protection extérieure — Kotex absorbe 16 fois son propre poids en humidité, 5 fois plus absorbant que les serviettes hygiéniques ordinaires; il est en plus désodorisé, ce qui assure une double protection.



③

D'un achat facile. Dans la plupart des magasins, les boîtes sont enveloppées d'avance — vous vous servez, vous payez au vendeur et tout est dit.



Kotex Régulier
75 cts la douzaine.
Kotex-Super
\$1.20 la douzaine.

ger qui surprend une chèvre étrangère dans sa prairie close.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à son compagnon.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas regardé.

— Le bébé incassable.

— Vous voyez qu'il se répare, Dianah.

Et il rit. Mais elle ne rit pas.

Leur apparition dans les salons de l'hôtel, que ce fût au bal le soir, ou l'après-midi pour le thé, ne passait jamais inaperçue. N'étaient-ils point la gloire sportive de Murren ? Un pacte de silence se signait d'un accord général. Tous les yeux se braquaient sur eux, et c'était tout juste si les respirations suspendues n'expiraient pas en un murmure de respect et d'admiration pour le beau couple qu'ils formaient.

— Vous les avez vus patiner ? demandait l'un.

— Sur leurs skis ils sont bien plus étonnants encore, avouait l'autre.

— Vous verrez qu'ils gagneront la coupe de bobsleigh, promettait un troisième.

— Il faut convenir, soupiraient les trois Misses Nicholson — Mabel, Maud et May — que cette Dianah est le seul champion digne de lui.

A quoi elles avaient du mérite, car elles étaient toutes les trois fraîches de visage et vigoureuse de corps.

Cependant ils traversèrent les salons encombrés de tables à thé pour rejoindre, près d'une fenêtre, — celle d'angle, celle qui commande la patinoire, — la bruyante famille de Dianah. Il y avait là Sir Edwin Powlys et ses deux sœurs, Mrs Harriett Rowsell et la marquise de Millery, sa nièce Phœbé de Thennissey et Philipp Smith, leur commensal habituel. Celui-ci, le premier, salua joyeusement leur arrivée :

— Le Cervin et le Mont-Rose. On les voit de loin.

Sur leur passage, les vagues de la rumeur, un instant suspendus, se refermèrent, et le bruit des plateaux et des conversations recouvrit le silence. C'était bien le spectacle le plus bigarré du monde.

C'était, par surcroît, une image en raccourci de la nouvelle société cosmopolite. La Grande-Bretagne y dominait. Elle domine volontiers hors de chez elle. Elle s'annexait quelques représentants du Canada, de l'Australie, du Cap et même de l'Égypte. Les vieilles maisons d'Angleterre ou d'Écosse tenaient encore leur rang avec ce goût du voyage sur le continent qui attire leurs descendants au bord des glaciers suisses, dans les villes d'art d'Italie, sur la Côte d'Azur, tandis que les aînés, trop souvent esclaves de leur majorat et restés au pays, se livraient aux plaisirs de la chasse ou parcouraient à cheval le sol indéfini de leurs immenses terres menacées par l'impôt et bientôt promises à la vente et au morcellement. Elles se mêlent de l'autre côté de la Manche un peu moins vite que chez nous. Mais quelques années ont suffi à M. Lloyd George pour découronner de ses privilèges l'ancienne Grande-Bretagne et la livrer à l'envahissement des charbonniers, des épiciers et des fabricants de papier à cigarettes. Non qu'il soit immoral de faire fortune, et l'énergie humaine, inventive et résolue de l'autre côté du détroit, ne s'en est jamais privée. Mais ces fortunes trop rapides, et qui ne sont dues qu'aux prix exorbitants des échanges commerciaux pendant la guerre ou après la guerre, ne donnent pas le temps à ceux qui les ont faites de se préparer à l'honneur, presque toujours aujourd'hui mal compris, de savoir dépenser son argent.

Et l'on s'agitait tellement à Murren, comme, d'ailleurs, dans toutes les stations d'hiver, à Grindelwald, à Gstaad, à Saint-Moritz, à Chamonix, au Revard, sur la neige, sur la glace, au bal, le matin, l'après-midi et le soir, qu'on en oubliait de vivre. Personne n'y accordait plus une pensée, ni un sentiment à quoi que ce fût, être ou chose, hors des sports. Personne, ou presque personne.

Duanah et Gerald s'assirent avec satisfaction devant la table abondamment servie. Helen et Phœbé, la mère et la fille, qui prenaient un malin plaisir à porter les mêmes toilettes afin de paraître sœurs, les accueillirent avec des plaintes :

— Vous nous avez lâchées, ce matin.

Ils parurent étonnés, ayant perdu la notion du temps :

— Ce matin ?

— Mais oui. Ne devions-nous pas concourir en bobsleigh ? Philipp veut gagner la coupe.

— Oh ! oh ! protesta le couple, comme si la victoire ne pouvait raisonnablement lui être disputée.

— Et même, ajouta Philipp, vous aviez abandonné sur la neige le plus joli page des Fêtes de Shakespeare.

Ils firent les ignorants :

— Un page ? Quel page ?

— Je gage que vous ne savez même pas de quelle couleur étaient ses yeux.

— Ses yeux ? Quels yeux ?

— Ah ! ah ! Voilà !

Et Philipp parut proposer à l'assistance la solution d'une énigme.

— Bleus, assura Helen.

— Noirs, assura Phœbé.

— Violets, conclut Philipp.

Mrs Rowsell les mit d'accord en leur récitant, sans qu'ils s'en doutassent, une phrase de Thomas Hardy sur les yeux, dans " Tess of the d'Urberville " :

— "... Ni bleus, ni noirs, ni gris, ni violets, mais plutôt de toutes ces teintes réunies et de cent autres qu'on découvrirait en regardant l'iris de tout près : nuances sur nuances, teintes s'ajoutant à d'autres teintes, autour des pupilles sans fond..."

Helen et Phœbé se pâmèrent devant cet arc-en-ciel, tandis que Dianah et Gerald, visiblement, se détournaient d'une conversation aussi frivole.

— Parfait, approuva bruyamment Philipp Smith : vous l'avez donc vue, madame ?

— Moi ? protesta la romancière : je ne sais même pas de qui vous parlez.

— Nous non plus, approuva Dianah.

— Moi non plus, accentua Sir Edwin Powlys, qui planait habituellement au-dessus des contingences et refaisait sans cesse, dans sa passion de la politique, la carte du monde.

— La voici.

Et, de fait, le petit béret de velours pénétrait à son tour dans les salles de thé, avec précaution, comme un chamois sur une pelouse dont l'herbe lui plaît et qui se méfie d'un piège. Des lainages de même teinte, un peu hardis, pas trop, achevaient la silhouette. Cette fois, ce n'était plus un jeune garçon, mais bien une charmante jeune fille, avec des cheveux, comme les yeux, indéfinissables, de la couleur des châtaignes quand elles ne sont pas encore mûres et hésitent entre le fauve et le roux. Une petite mèche bouclée passait devant, sous la coiffure, et suffisait à révéler la courte chevelure à la mode. Sans doute, avant d'entrer, avait-elle donné un regard à quelque glace, eilleur ses lèvres d'un bâton de rouge et ses joues de la houpe de poudre. Elle avançait à petits pas, toute seule, avec des mines vaguement effarouchées, timide et audacieuse ensemble, et surtout amusée de la curiosité qu'elle soulevait. Car elle obtenait, à son tour, un joli succès. Songez donc ! une nouvelle, débarquée de la veille, et qui n'avait pas paru au déjeuner. On savait déjà que sa mère, fatiguée du voyage, avait gardé la chambre ce premier jour.

La nouvelle venue cherchait en vain une table libre. Il n'y en avait nulle part. Elle avait parfaitement aperçu sa grande ennemie, près de la fenêtre, et cette présence lui faisait paraître plus pénible l'humiliante obligation de la retraite. Helen et Phœbé, qui avaient

suivi tous ses mouvements avec intérêt, devinèrent sa triste résolution :

— Vous n'allez pas, dirent-elles à Philipp Smith, la laisser partir ainsi. Courez vite l'inviter.

— Mais vous ne la connaissez pas, intervint Dianah qui refusait brusquement une confrontation inutile et désagréable.

— Nous la connaissons très bien, répliqua Lady Millery. Nous allons vous la présenter. Nous l'avons recueillie ce matin, perdue sur la neige. Et voici qu'elle est encore, ce soir, perdue dans la foule. Il faut toujours secourir les gens dans l'embarras.

— Comme il vous plaira, ma tante.

Elle l'appela ainsi quand elle désirait lui déplaire.

— Ne m'appellez donc plus ma tante, je vous prie, mais Helen.

— Petite sœur, confirma tendrement Mrs Harriett Rowsell, vous êtes toujours plus jeune, en effet. Et que devient votre cher mari ?

— Il lit.

— Comme il a raison ! Personne ne lit plus aujourd'hui, sauf ceux qui écrivent. Et que lit-il ? des romans ?

— Oh ! non, des mémoires. Il n'aime que la vérité.

Pendant ce temps, Philipp avait poursuivi la fugitive et la ramenait triomphalement. Elle avait, sur ses lèvres peintes, un sourire mystérieux, celui de la nymphe qui, avant de fuir, se doute bien qu'on l'a vue. Les choses se passaient exactement comme elle le souhaitait. Elle salua Lady Millery et Lady Thennissey avec l'hésitation la plus délicate :

— Je ne saurai jamais, avoua-t-elle.

— Et quoi donc ?

— Laquelle est la fille. Il n'y a plus de mères.

Elle avait commencé de parler en anglais, et très purement. Cependant, la conversation, d'un accord tacite, comme pour lui rendre hommage, continua en français. On la présenta à Mrs Harriett Rowsell. A ce nom, elle ressentit ou joua une émotion du meilleur goût :

— Ah ! Madame, je désirais tant vous connaître !

— Vraiment, Mademoiselle ?

— J'aime un de vos livres comme s'il était d'un romancier français.

— Et lequel ? réclama aussitôt la bonne dame, flattée et déjà conquise comme sa sœur Helen.

Sa vie désemparée était peut-être la cause de cette rupture d'équilibre ou le côté factice et conventionnel de son honnête observation. Elle avait peint, comme Mrs Edith Wharton, la haute société américaine qu'elle avait connue par son mariage — ce qui avait paru original — et depuis son retour en Europe, après son divorce, elle ne se retrouvait plus à l'aise dans la société cosmopolite qu'elle fréquentait sur la Côte d'Azur, à Rome, en Suisse ou à Paris, car elle ne se pressait point de retourner dans la nouvelle Angleterre dont elle redoutait l'évolution.

— Oh ! c'est un de vos premiers romans, très différent des autres qui sont, n'est-ce pas, surtout des études de mœurs. C'est un roman de passion, c'est " Eternal Love ".

— Celui-là ? Ce n'est pas possible ? Il n'est pas écrit pour des petites Françaises qui tournent les têtes et les pages.

— Oui, soupira mélancoliquement la jeune fille, vous comme les autres, vous ne nous connaissez pas et vous nous jugez mal.

— Excusez-moi, Mademoiselle, dit alors loyalement Mrs Rowsell, craignant de l'avoir froissée.

Déjà Philipp continuait les présentations : — Sir Edwin Powlys, notre principal secrétaire à l'India-Office, qui fut aux Indes, puis en Égypte, le bras droit de Lord Curzon et de Lord Cromer ; Mlle Claire de Maur, fille de l'ambassadeur de France à Berne.

Il allongeait majestueusement les titres, avec une légère ironie et des gestes arrondis,

comme s'il défaisait les plis d'un manteau de cour. Quel aimable compagnon, ce Philipp ! Il était le bout-en-train, le mouvement, le bruit, la flamme et la gaieté faite homme. Elève de Cambridge par surcroît, et officier de cavalerie du 6ème lanciers aux Indes et dans la grande guerre. Il avait alors dignement vécu devant la colline 60, aux environs d'Ypres, connu familièrement le petit bois que son régiment, et bien d'autres, appelaient Maple Copse, et fréquenté la longue tranchée boueuse qui conduisait à Zillebeke. Blessé gravement — ce qui lui avait d'ailleurs valu la Military Cross — il avait été soigné à l'hôpital japonais de l'hôtel Astoria, où la marquise de Millery était infirmière. Mais il estimait qu'il avait momentanément assez travaillé pour la Grande-Bretagne et, s'étant fait mettre en congé, il jouissait de la vie complaisamment, sans autre but. Pour définir ce garçon cuit au soleil sur la neige, dont les yeux candides souriaient sans cesse à la nouveauté des choses ou la recréaient, il aurait fallu se servir de la petite phrase employée par Bussy-Rabutin pour résumer le charme du père de Mme de Sévigné : Tout jouait en lui. Tout jouait sur lui, en effet, de la lumière du jour à celle des femmes.

L'étrangère allait-elle conquérir encore Sir Edwin ? Dianah attendait avec anxiété leur dialogue. Son père s'était levé devant la jeune fille et lui montrait cette courtoisie de l'homme grisonnant pour la jeunesse, qui garde quelque chose de seigneurial et de paternel ensemble et, néanmoins, n'a pas renoncé à plaire. Il avait tout à fait grand air avec sa haute taille, sa belle chevelure argentée, son profil rasé de médaille, sa maigre solide. C'était un homme impressionnant que Sir Edwin. Une petite fille à bérêt de velours vert devait se sentir gênée en sa présence, diminuée, rapetissée, fondue au point de disparaître. Et ce fut la petite fille qui mit instantanément le long et beau monsieur dans la poche de son chandail de laine :

— J'étais à Londres, tout enfant, Monsieur, à l'ambassade où mon père était secrétaire. J'ai connu quelques-uns de vos hommes d'État. Ils me trouvaient trop sérieuse parce que je leur parlais politique, et je les divertissais. Maintenant que je suis grande, — du moins relativement. — je n'oserai plus.

— Je vous expliquerai, Mademoiselle, promet le principal secrétaire de l'Office des Indes avec une condescendance qui n'était pas sans gentillesse, toutes les affaires extérieures, si vous leur portez quelque intérêt.

— C'est cela, c'est cela. Justement, je n'ai jamais bien compris la question d'Orient.

— C'est ma spécialité. Comme tout homme satisfait de soi-même, il était sensible à la flatterie. On l'est si volontiers quand elle passe par une jolie bouche, même un peu trop maquillée.

Il ne restait plus à Claire de Maur qu'à affronter la terrible paire de l'Allmendhubel, ses deux ennemis du matin. L'insolence de l'une avait été approuvée par la lâcheté de l'autre. Gérald et Dianah étaient pareillement hostiles à ses yeux.

— Je ne vous présente pas, continua Philipp, non sans quelque malice. Vous vous connaissez, je crois.

— Parfaitement, approuva la Française.

Elle inclina à peine la tête devant Dianah qui lui rendit non moins sèchement son salut, mais elle tendit la main, négligemment, à Gérald qui la serra en courbant l'échine, comme un écolier pris en faute. Ainsi, la tranchée de séparation, ouverte sur la piste de bob, fut-elle élargie et le fossé creusé à fond entre les deux jeunes filles comme entre deux armées, quand il eût été si facile de le combler ou de lancer une passerelle. Dianah Powlys n'aurait eu qu'à se lever pour porter secours à Claire de Maur éperdue parmi les tables occupées au lieu d'en laisser le soin à Philipp Smith : elle l'eût simplement ac-

cueillie avec sa franchise et son bon rire habituel, et le malentendu était dissipé. Mais ces malentendus qui ne se dissipent pas, ces abîmes qui s'élargissent, la plupart du temps sont le signe de plus profonds dissentiments, d'inimités latentes et inconnues de ceux même qui les ressentent comme malgré eux et qui, plus tard seulement, seront éclairés sur leurs causes véritables. Nos sympathies et nos antipathies sont les antennes de notre sensibilité : elles nous renseignent à l'avance sur ce que nous devons attendre de nos rencontres sur le chemin de la vie. Elles ne sauraient guère nous tromper, car elles ont la sûreté de l'instinct.

— Vous avez quitté la patinoire après tous les autres, reprit Mrs Rowsell, même après notre couple unique devant qui chacun cède la place quand l'ombre monte. Vous n'êtes évidemment pas de la force de ma nièce. Mais vous ferez une bonne élève. Elle pourra vous diriger.

Armée de toute sa psychologie de papier, la romancière, dans sa bienveillance, lui distribuait le plus amer poison. La jeune fille refusa de l'avaler, car, déjà tournée du côté de Gérald, elle lui décochait le plus troublant regard avec cette demande :

— Ce tour que vous faisiez sur un seul pied, le bras en avant, à toute vitesse, en décrivant une boucle, vous me l'apprendrez, n'est-ce pas, Monsieur ?

Ainsi escamotait-elle le secours de Dianah. Force fut au pauvre Gérald de répondre affirmativement et de s'engager. Elle exigea aussitôt des précisions :

— Demain, voulez-vous ?
— C'est que, demain, balbutia le géant, comme s'il se devinait surveillé et jugé, nous partons dans la montagne sur nos skis, Dianah et moi.

— Alors, après-demain.
— Après-demain, c'est jour de bob.
— Eh bien, une autre fois. Je ne suis pas pressée.

Quelle audace était la sienne ! Elle disassocierait le couple ? Fallait-il qu'elle fût indiscrète, ou plutôt qu'elle fût nouvelle à Murren pour ignorer ce que tout le monde savait : on ne séparait pas Dianah de Gérald. Aucune jeune fille ne s'y serait risquée. Bah ! elle n'était pas au courant, elle était excusable en somme : demain, mieux renseignée, elle renoncerait d'elle-même à son inconvenant projet et ne réclamerait pas l'exécution d'une promesse qu'elle avait arrachée par erreur. Philipp, qui s'amusait de l'aventure, riait sous cape, et bientôt Helen et Phœbé partagerent sa bonne humeur. Dianah, cependant, absorbait gâteau sur gâteau pour étouffer son irritation. Allait-on lui soufler son partenaire, à présent ? Mais non, cette petite fille insinuante et peinte ne s'essayerait ni au vrai bobsleigh à toute allure sans usage des freins, ni aux skis magnanimes avec qui l'on possède la montagne tout entière dans une ivresse de force et de solitude. Tout de même, pour la première fois, la grande Walkyrie sentit une menace d'isolement. " Tout Anglais est une île ", a écrit une femme d'esprit qui les connaissait bien. Mlle de Maur avait trouvé le moyen, en quelques minutes, de séduire tout son groupe et ne lui avait pas adressé la parole.

Cependant le chasseur de l'hôtel circulait à travers les tables, distribuant le courrier qui venait d'arriver. La réception du courrier est aussi un instant agréable à la montagne : quand elle s'ajoute au plaisir du thé, la petite fête est complète avant de remonter dans sa chambre et de s'habiller pour le dîner. Mrs Harriett Rowsell et Sir Edwin Powlys furent spécialement favorisés et même ils durent recevoir des nouvelles sensationnelles à en juger par la tension de leurs traits. La romancière, tout spécialement, parut bouleversée.

— Grande sœur, dit Helen, auriez-vous de fâcheux renseignements sur votre éditeur ?

— Sir Brian Daffodil ? répéta Claire de

Suggestions demandées



Pour notre parfum à \$8.00 l'once

Notre concours marche réellement bien, les suggestions sont intéressantes. Nous aimerions à avoir toutes celles de lectrices de la Revue Moderne, car nous avons hâte de mettre notre nouveau parfum sur le marché.

Autant de suggestions que vous le désirerez.

Adressez vos lettres comme suit :

La
Parfumerie
J. Jutras

Dept. Sug.

5270, Ave. Papineau,

Montréal.

Nota.—Chaque emballage de nos parfums et poudre Faites-moi Rêver, Boule-de-Neige et Parfait Bonheur, contiennent un coupon pour notre " Voyage au Saguenay ".

Maur. N'a-t-il pas écrit un ouvrage sur l'esthétique de John Ruskin ?

— Précisément. Je vois que vous êtes au courant de notre littérature. Il occupe la chaire d'histoire de l'art à Oxford.

— Oxford ne vaut pas Cambridge, prononça Philipp Smith pour allumer la guerre.

— Peut-on dire, Philipp ! Oxford nous a donné Addison, Shelley, Matthew Arnold, Swinburne et Brian Daffodil.

— Vous en oubliez, Madame. Vous oubliez Oscar Wilde.

— Horreur !

— Un si grand écrivain ! Mais de l'Université de Cambridge sont sorties les plus authentiques gloires de la Grande-Bretagne : Spencer, Marlowe, Milton et Dryden, et Wordsworth et Coleridge, et Byron, et Ma-caulay, et Tennyson, et tant d'autres. Sans me compter. Néanmoins, nous ferons bon accueil à Sir Brian Daffodil.

— Je ne l'ai pas revu depuis trente ans, avoua Mrs Rowsell.

— Vous ne voyez pas souvent vos amis, dit Phœbé en riant, et il y a des chances pour que vous ne reconnaissiez pas celui-là.

— Je le reconnaitrais après un siècle, affirma la bonne dame.

— Dans tous les cas, dit gentiment Claire de Maur, il vous reconnaitra, lui. Vos yeux n'ont pas dû changer, Madame, ni votre expression de visage.

— Croyez-vous ? Quelle expression ?

— Est-ce que j'ose ?

— Osez, Mademoiselle, osez.

— Une expression de bonté généreuse, de tendresse humaine et de candeur ensemble.

— De candeur ?

— Oui, malgré la vie, malgré les chagrins peut-être.

— Les chagrins sans doute. Je voudrais être sûre qu'il me reconnaitra.

Et, sur ce désir spontané, elle s'absorba dans ses réflexions sans prendre garde que ce silence qui, selon le mot de Carlyle, la mettait en contact avec le mystère, la livrait plus que ses paroles, non pas à l'attention de sa famille attirée par d'autres objets et tout à fait blasée sur ce qu'elle pouvait dire ou penser, mais de cette fine étrangère qui se débrouillait si vite dans l'interprétation des figures.

— Une bonne nouvelle aussi. Lord Musgrave qui, vous le savez, est le principal secrétaire du Foreign Office, doit venir me voir avant de partir pour les Indes où il est envoyé en mission. Il arrivera la semaine prochaine.

— Ah ! laissez échapper Mlle de Maur, comme si elle prenait un intérêt particulier à cette visite.

Et, rappelant le chasseur, elle lui réclama son propre courrier. Mais le chasseur l'avait porté dans la chambre de sa mère.

— Vous connaissez Lord Musgrave ? lui demanda Philipp Smith qui avait remarqué son mouvement.

— Oui, certes, je l'ai rencontré à Londres, et ensuite au Caire.

— C'est un homme tout à fait remarquable, laissa tomber de haut Sir Edwin. Il m'honore de son estime. Vous souvenez-vous, Harriett, et vous Helen, — non, Helen était trop jeune, elle est d'une autre génération, — du temps où il venait résider quelques semaines de vacances dans notre château de Lochmaben en Ecosse ? En ce temps-là, il goûtait la poésie de nos chênes, de nos bruyères et de nos lacs. Ensemble nous visitâmes Abbotsford, en hommage à Walter Scott. Déjà, nous lui concédions la première place. Il y avait en lui je ne sais quelle force que nous devinions, bien qu'adolescents. Votre Brian Daffodil, Harriett, était de la petite expédition.

— Quelle était cette force, Monsieur ? interrogea Mlle de Maur qui écoutait parler Sir Edwin Powlys avec une ardeur peut-être simulée, sans doute afin d'achever sa conquête.

— Une force mystérieuse. Avez-vous lu Shakespeare, Miss Claire de Maur ?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous le passage où le roi Lear se fait reconnaître de Kent ?

Mrs Harriett Rowsell parut sortir de son extase juste pour donner la réplique à son frère et prouver une mémoire qui était pour une bonne part dans son talent d'écrivain :

— Oui, le vieux roi errant demande à Kent : " Me connais-tu, camarade ? — Non, monsieur, répond Kent, mais vous avez dans toute votre personne quelque chose qui me donne envie de vous appeler maître. — Et quoi donc ? — L'autorité."

— C'est bien cela, approuva Mlle de Maur.

Et la romancière la remercia, croyant que cette approbation s'adressait à la fidélité de sa citation. Mais la jeune fille pensait à Lord Musgrave, car elle ajouta :

— L'autorité. Dès qu'il paraît, il n'y a plus que lui.

— Comme vous avez raison, conclut Sir Edwin, d'admirer nos hommes d'Etat !

Mais la remuante Phœbé, mécontente sans doute de la tournure que prenait l'entretien, lui imprima une direction plus pratique et terre à terre :

— Que d'arrivées en perspective ! Demain, mon mari...

— Hubert ?

— Mais oui. Il me rejoint enfin à la Villa des Neiges. Dans quelques jours, Sir Brian Daffodil, le flirt de ma tante.

— Taisez-vous, petite sottise.

— Et plus tard, notre principal secrétaire du Foreign Office, pour la joie de mon oncle et de Mlle de Maur.

— Oh ! protesta celle-ci, je suis hors de cause.

Quant à Dianah et Gérard, ils ne prenaient aucune part à la conversation. Ensemble, ils combinaient leur itinéraire du lendemain. Le reste du monde avait cessé de les intéresser. Les Goliath reprenaient l'avantage sur le petit David qui avait osé s'attaquer à leur bob. Si le temps le permettait, ils monteraient en skis jusqu'au sommet de Schilthorn.

— Si nous y allions aussi ? proposa Philipp à Phœbé.

— C'est un jeu dangereux, leur objecta Helen.

— Il n'y a qu'un jeu dangereux, déclara Claire de Maur.

— Lequel ?

Elle ne répondit pas, mais regarda en face Sir Edwin qui avait posé la question et qui dut faire la réponse :

— Vous voulez parler du flirt. C'est de votre âge.

— Non, pas du flirt.

Personne, hypocritement, ne consentit à prononcer le nom du redoutable amour. Mais l'allusion de la jeune Française n'était-elle pas aussi indiscrète que sa démarche du matin ? " Ni vifs, ni curieux, les Anglais sont en familiarité avec leur âme." Ils n'acceptent guère qu'on intervienne, même d'une façon objective et sous couleur de psychologie, comme nous le pratiquons en France, dans les affaires de cœur. De là ce manque absolu d'intimité dans les relations, de ressort dans les conversations, mais de là aussi le respect si agréable du for intérieur, chez soi et chez les autres.

Seul, Sir Edwin, décidément en veine d'indulgence pour la jolie étrangère, parut s'amuser de la réflexion et même la releva avec ce défi :

— Moins que la politique, Miss Claire. Une erreur de sport ne fait qu'une victime, une erreur de cœur n'en fait que deux, une erreur politique peut causer le malheur de toute une nation...

III

" ETERNAL LOVE "

Mrs Harriett Rowsell cherchait en vain quelqu'un de sa famille qui voulût bien l'accompagner à la petite gare de Nurren pour

y attendre Sir Brian Daffodil, professeur d'histoire à Oxford, qu'elle n'avait pas revu depuis trente ans. Depuis trente ans : elle en avait cinquante-quatre, deux de plus que son frère Edwin, quatorze de plus que sa sœur Helen. Trop de saisons s'étaient écoulées depuis leur jeunesse et, comme ils ne se reconnaîtraient pas l'un l'autre, une présence étrangère serait précieuse, qui atténuerait l'impression pénible de leur déconvenue réciproque. Dianah était naturellement partie de bonne heure dans la montagne avec ses skis et le fidèle Gérard. Phœbé en avait fait autant avec Philipp, malgré le débarquement tout récent à Murren de son mari qu'elle laissait avec désinvolture, à la Villa des Neiges, discuter contre son père sur la décadence de la diplomatie et la menace du bolchevisme, et même ne convenait-il pas d'en avertir Helen ? Justement celle-ci avait promis d'aller à la rencontre des fugitifs, et il ne fallait pas la détourner d'une vigilance maternelle qui, pour être tardive, n'en était que plus recommandable. Mais pourquoi ne trouvait-on rien à redire à l'amitié des deux géants et soupçonnait-on celle-là qui ne faisait que l'imiter ? Sir Edwin expédiait un courrier important et pressé. Mrs Rowsell, croisa, dans le hall, Mlle de Maur. Celle-ci, en quelques jours, s'était rendue sympathique à tout le monde, malgré ses habitudes de maquillage et la hardiesse de sa conversation, — à tous, sauf, toutefois, à Dianah.

— Ne voulez-vous pas venir à la gare avec moi ?

— Je dois patiner avec M. Gérard Steele.

— Il est parti avec Dianah. Il ne revient que pour le lunch.

— Il reviendra plus tôt.

— Eh bien, Mademoiselle, abandonnez-le pour une vieille femme.

Claire de Maur accepta sans hésiter cette substitution, soit par coquetterie et pour piquer au jeu le partenaire de son ennemie, soit parce que le visage inquiet de la bonne dame lui inspira quelque sentiment de soudaine pitié. Elle était charmante ; ses cheveux prématurément blancs, qu'elle relevait en auréole bouclée, le soir, avec un ruban de velours noir, son visage chétif et mince allongé en triangle et d'un teint déjà flétri, la vieillissaient jusqu'à la soixantaine, mais les yeux dorés avaient gardé une si limpide candeur, la bouche avait tant de grâce, et la tournure tant de sveltesse, qu'une fraîche jeune fille cohabitait avec cette chère vieille dame. Ainsi n'avait-elle point perdu le don de plaire, mais c'était un charme de spiritualité qu'elle exerçait, et non un autre. Elle donnait envie de tenir des propos intelligents et honorables, élevés même, sur des sujets d'humanité ou d'art. Or, pour la première fois de sa vie — ce qui était l'indice d'une grande surexcitation — elle avait essayé de se poudrer. Sa compagne, avant de sortir avec elle, l'entraîna dans un coin du hall :

— Vous ne savez pas, Madame. Voulez-vous que je vous apprenne ?

— Ah ! vous avez remarqué ? Je suis une ignorante. J'ai eu tort, peut-être.

— Oui, Madame, vous avez eu tort. Laissez-moi effacer tout cela. Il faut une longue habitude, et des préparations. J'ai vingt-cinq ans, et l'on m'en croit vingt. Sans mon rouge je serais trop pâle parmi toutes ces viragos. Mais vous, ce n'est pas votre manière. Là, vous êtes beaucoup mieux. Il vous reconnaitra.

— Taisez-vous, enfant terrible. Vous devez me trouver bien sottise. Revoir un ami après trente ans, c'est émouvant, Miss de Maur. C'est passionnant aussi. Et même, c'est effrayant.

La jeune Française la regarda bien en face : — Surtout quand on a écrit " Eternal Love ".

Ce qui fit rougir Mrs Rowsell comme un enfant pris en faute :

(Suite à la page 51)

Guirlandes de ruban pour la tête



Le devant de l'ornement est fait de pétales de ruban avec un centre de ruban de 1-2, teinte argent. 5 verges de ruban de deux tons sont requises. 3-4 verge de ruban métallique de 1-4 pouce noué au centre et 1 verge de ruban satin de 5 1-2 pouces, teinte pastel, pour couvrir le front et le derrière de la fondation en buckram.



Du ruban argent plié fait cette guirlande élastique classique, avec rosettes de côté. 2 1-2 verges de ruban de 3-4 pouce sont requises. Les cercles pliés sont cousus sur une bande de ruban.

Cette bande de tête en ruban froncé requiert 27 pouces de ruban de 2 pouces et 4 pouces de ruban scalloped pour chaque fleur.



Des bouts de couleurs brillantes adaptés sur un fond sombre sont considérés comme la touche nécessaire pour le costume de la parisienne. 1 1-2 verges de ruban gros grain de 3 pouces sont requises pour ce joli coquelicot.

Les pétales variant en grandeur sont roulées au côté, ramassées au dessus et au bas, placées autour avec un pompom de soie. On obtient le contraste en ajoutant un brindille de délicat feuillage.

27 pouces de ruban or de 2 pouces font ce bandeau, qui requiert en plus 2 verges de ruban métallique de 3-8 pouce pour les fleurs et 5 pouces de ruban métallique de 1-2 pouce pour chaque feuille.



Pour les boucles des cheveux coupés, il y a cette jolie guirlande de rose et d'argent. 2 1-2 verges de ruban argent de 3-8 pouce sont requis pour les feuilles et 2 1-2 verges de ruban de 1 pouce, rose ombrée, pour les fleurs.

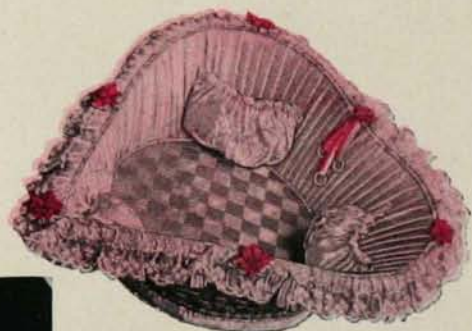
Choses enrubannées pour bébé



Ces courroies pour voitures de bébé couvertes en ruban sont à la fois uniques et utiles. Celle montrée ci-haut utilise 6 verges de ruban de 1½ pouces, pour les bandes, les joncs et la boucle, ainsi que ¼ verge d'élastique.



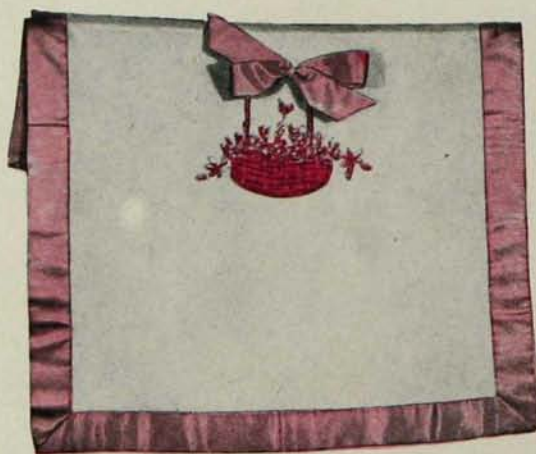
Bourrez un crochet en bois de ouate, puis couvrez d'une verge de ruban de 3 pouces pour le haut et le bas, s'adaptant à la forme du crochet. 10 verges de ruban "Baby" sont requis pour la garniture : 1-2 verge autour de la poignée et une grande rosette à nœud au bas. 15 banderolles sont faites, de mesure variable, chacune nouée au bout.



Ce panier de toilette requiert 4 verges de dentelle et 2 1-2 verges d'insertion ; 6 verges de ruban satin de 6 pouces ; 20 verges de ruban "Baby" ; 12 verges de ruban de 1-2 pouce pour les boutures de roses et les rosettes.

Cette chemise requiert 1 3-8 de ruban de 9 pouces ; 1 1-4 verges de ruban de 1-2 pouce et 1 verge de ruban "Baby" pour chaque fleur. Le bonnet prend 1-2 verge de ruban de 9 pouces ; 3-8 verge de ruban de 3 pouces pour le poignet ; 3 verges de ruban de 1-2 pouce pour les rosettes et 1 verge de ruban "Baby" pour chaque fleur. Le corps prend 10 verges de ruban à deux tons de 1-2 pouce. Les chaussettes prennent 2 verges de ruban de 1 pouce et 6 verges de ruban "Baby".

Cette couverture est entourée de 3 1-4 verges de ruban de 4 pouces. Le panier de fantaisie débordé de fleurs de ruban brodé, y compris un ruban tordu comme poignée. La boucle nécessite 1-2 verge de ruban de 2 pouces.



7 verges de ruban de 3 pouces sont entrelacées dans les côtés du panier et 2 1-4 verges de ruban de 9 pouces utilisées dans les arcs. La capote requiert 2 verges de ruban de 5 pouces, dans les frisons et 3 verges de ruban de 10 pouces sont froncées dans les divisions de la capote. 10 verges de ruban de 5 pouces couvrent la bordure bourrée, attachée aux côtés en boucle bouffante. Il faut 8 verges de ruban "Baby" pour les rosettes et les houppes.

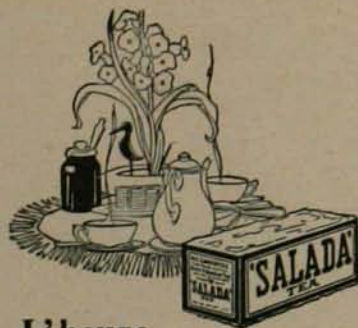
Les Jeux Dangereux

(Suite de la page 48)

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

Mais rougit-elle de l'allusion ou de l'hyppocrisie de sa réponse? La fiction sentimentale de ce premier roman, qui avait obtenu dans toute la Grande-Bretagne un succès immédiat, comme s'il reflétait exactement la nature incorruptible de l'amour anglais, était-elle empruntée à la réalité ou ressortissait-elle au domaine de l'imagination? Ses deux protagonistes, Eric et Arabella, se rencontraient quand ils étaient déjà fiancés l'un et l'autre. Irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, ils ne songeaient pas, néanmoins, dans leur loyauté, à rompre des liens antérieurs. Mais chacun d'eux faisait l'aveu de sa passion nouvelle à celle et à celui qui avaient reçu leurs promesses et qui les pouvaient seuls délier. La fiancée d'Eric et le fiancé d'Arabella n'estimaient point qu'une rupture dût intervenir. Ils aimaient, eux aussi, et comptaient sur le temps, la vie commune et l'éloignement du danger pour guérir ces cœurs blessés. Ainsi les deux mariages étaient-ils célébrés, qui séparaient pour toujours les deux amoureux. Mais, trente ans plus tard, ayant vécu aux Indes, l'autre en Ecosse, ils se retrouvaient dans un salon de Londres et s'apercevaient que leur amour était resté tel qu'au premier jour de leur rencontre. Lui avait contracté une maladie de foie sous des climats excessifs : il revenait jaune et ossifié de l'empire d'Asie. Elle, engourdie dans son château d'Ecosse, s'était alourdie et empâtée. Rien ne leur demeurait plus de ces attraits physiques qui les avaient sans doute autrefois précipités l'un vers l'autre. Néanmoins, sous les apparences que le temps avait modifiées, survivait ce quelque chose d'inaltérable qui, précisément, est l'amour. Il leur suffisait d'un regard pour se l'avouer. La femme d'Eric n'en prenait point ombre, et même elle en souriait, trouvant la chose plaisante, mais édifiante et digne de symboliser la "Fidélité aux rides". Mais le mari d'Arabella en ressentait une grande irritation, s'opposait à toute fréquentation entre les deux vieillards et enfermait sa femme comme une coupable. L'ouvrage finissait sur la cruauté de cette nouvelle séparation. Il avait pour épigraphe ce passage de "Tess of the d'Urberville" : " Dans l'exécution malhabile du plan habile et sage des choses, celui qui doit venir vient rarement à l'appel : l'être qu'on aimerait n'arrive guère à l'heure de l'amour. La nature dit bien peu souvent à sa pauvre créature : " Regarde ! " à l'instant où ce regard pourrait conduire au bonheur ; et au cri de : " Où es-tu ? " elle ne répond : " Ici " qu'une fois le jeu de cache-cache devenu lassant et fastidieux. "

Elle avait écrit son livre peu d'années après son mariage et son départ pour les Etats-Unis. Exprimaient-il un désenchantement personnel ou rappelait-il une affection exaltée du temps de sa jeunesse? Les journaux américains, peu soucieux de respecter la vie privée d'une personne célèbre, avaient donné force détails sur son divorce, son départ de New-York et son retour à la vieille Europe. Son mari avait pris l'initiative de la rupture. Après avoir occupé des postes diplomatiques à Londres, puis aux Affaires Etrangères à Washington, il était entré dans les affaires. L'intellectualisme de la romancière lui était devenu à charge et il avait renouvelé son existence avec une jeune fille sportive. Comme le duc de Duras, dont la femme était l'amie de Chateaubriand, et qui, l'ayant perdue, s'était remarié avec une jeune fille fort jolie, mais peu douée, il aurait pu dire à



L'heure
du Thé

Quelle délicieuse innovation que le Thé d'après-midi ! Comme il est agréable d'être assis en bonne compagnie et de déguster ensemble de succulents sandwiches, des rôties bien beurrées, des gâteaux et biscuits avec une tasse de thé savoureux et parfumé Salada !

"SALADA"

ses amis : " On ne saurait croire le plaisir que l'on goûte à avoir plus d'esprit que sa femme. " C'était un plaisir dont il avait été constamment privé durant sa première union.

Pour Mlle de Maur, aucun doute n'était possible. Mrs Rowsell, dans "Eternal Love", avait empiété sur le futur, en remettant face à face Eric et Arabella. Arabella, c'était elle, et Eric, Sir Brian Daffodil. L'entrevue était à venir, et voici que la jeune fille était conviée à y assister. Mais déjà la romancière se reprochait à elle-même sévèrement d'avoir laissé peut-être surprendre un secret dont elle était jalouse et que, dans son ingénuité, elle pensait encore dissimuler. Sa compagne lui offrant à la gare de se retirer, elle n'accepta pas cette discrétion trop révélatrice :

— Non, non, pourquoi ne pas demeurer ? Après trente ans, nous sommes comme deux étrangers.

Déjà le train électrique entrait dans la petite gare. Mrs Harriett Rowsell cherchait un visage connu parmi les voyageurs, sans parvenir à le découvrir, quand elle s'entendit appeler par une voix chantante et caressante :

— Harriett, chère vieille amie, ne me voyez-vous pas ?

Et un grand monsieur rasé qui, en fermé dans son pardessus, ressemblait à un clergyman mais à un clergyman toujours prêt à bénir, à absoudre et même à féliciter les pécheurs, posa les deux petites valises qui l'encadraient et lui tendit les deux mains.

— Ah ! dit-elle au comble de l'émotion, vous m'avez reconnue.

— Comment ne vous aurais-je pas reconnue ? Votre cher doux regard est toujours pareil. Et vos cheveux blancs ressemblent à la neige qui serait tombée sur un arbre en fleurs.

Il parlait avec une facilité poétique et élégante, comme il devait faire son cours d'histoire de l'art à ses élèves d'Oxford. Elle-même, qui le parcourait des yeux, retrouvait sans peine, son imagination toujours fraîche lui prêtant assistance, les traits d'autrefois qui l'avaient ensorcelée et qui, pour être plus tendus, ne s'étaient pas trop durcis. Et la parole avait des inflexions plus savantes, plus subtiles et plus cadencées.

— Nous pouvons bien nous embrasser, maintenant, ajouta-t-il.

Mais, rougissant comme une adolescente, elle n'osa pas lui tendre la joue en public. Mlle de Maur, qui affectait de se tenir à l'écart, et que ses longs séjours à l'ambassade de Londres avaient familiarisée, tout enfant, avec les nuances mêmes de la sensibilité anglaise, songeait à la scène de " l'Arlésienne " où le berger embrasse la Renaude après avoir tant rêvé d'elle sous les étoiles. Mrs Rowsell lui voulut présenter le célèbre professeur et s'en repentait instantanément, car celui-ci compara successivement la jeune fille au " Printemps " de Botticelli et à la " Beloved " de Dante-Gabriel Rossetti, puis l'entretint des peintres préraphaélites. Allait-il aussi lui faire la cour ? Elle commença de considérer avec inquiétude l'homme qu'elle retrouvait après tant d'années, qu'elle avait paré d'un unique sentiment et dont la scène de reconnaissance comblait ses espoirs.

Ils revinrent tous trois ensemble à l'hôtel et déjà ne découvriraient plus aucun sujet de conversation. Ou plutôt Sir Brian en tirait à la douzaine, mais tous rataient comme des pièces d'artifice dont le temps a usé la poudre. Et Claire de Maur fut libérée d'un souci quand elle aperçut Gerald Steele qui revenait mélancoliquement de la patinoire. Devait-elle servir de duègne à ces deux vieux amoureux qui avaient accepté le risque de se revoir après trente ans ? Elle courut au jeune homme et lui montra une mine désolée :

— J'avais oublié. C'était donc aujourd'hui, notre leçon de patins ?

— Mais oui, Miss Claire de Maur, c'était aujourd'hui.

Et comme pour donner à apprécier son sacrifice, il ajouta des précisions :

— J'étais redescendu plus tôt de la montagne à cause de ma promesse.

— Oh ! c'est vrai ? Comme je suis fâchée !

Elle prenait un air si contrit et affligé qu'il s'ingénia à la consoler et accepta un autre rendez-vous sur la glace. Déjà le professeur s'enthousiasmait sur la plasticité de Gerald :

— Un dieu norvégien. Cette belle jeune fille est subjuguée. Et lui-même la considère avec ravissement.

Comme il prononçait ce jugement flatteur, Dianah déboucha sur le chemin, juste pour le recueillir. Elle devisagea de haut en bas le nouveau venu, sa tante qui lui servait d'im-

presario et les deux jeunes gens qui prenaient date, et de l'ensemble du spectacle conçu avec une colère intérieure dont elle ne chercha pas à approfondir la cause.

— Gérard, déclara-t-elle catégoriquement, votre après-midi m'appartient.

— A vos ordres, Dianah.

Et ils s'éloignèrent de compagnie, elle devant, lui derrière, elle d'un pas rapide, lui d'un pas traînant.

— Si je voulais... murmura Claire de Maur, entre ses dents.

Sir Brian, qui avait l'oreille fine, cueillit la menace au vol :

— Il faut toujours vouloir. C'est un admirable entraînement. Regardez ces deux jeunes gens qui s'en vont ensemble : comme ils sont bien assortis ! Leurs tailles se conviennent, et ils marchent comme des maîtres de la terre. Quel beau couple, ma foi !

Et ce fut le tour de Claire de l'écouter avec stupéfaction. Allait-il louer tout le monde, ou jouait-il involontairement un rôle d'excitateur ? Mrs Rowsell avait fait une acquisition étrange en la personne de ce professeur en état de lyrisme perpétuel. Voici que, se détachant des personnes, il s'abandonnait à la contemplation du paysage comme s'il le découvrait tout à coup.

— Tout à l'heure, Harriett, vous me l'aviez caché.

— Que vous aurais-je caché, Brian ?

— Ceci.

Et il montrait la Jungfrau étincelante au soleil de midi et portant ses glaciers bleus comme une parure : cette terrasse était un lieu particulièrement propice à la causerie. Mais son émotion se traduisit par des citations empruntées à ses auteurs préférés :

— John Ruskin, retrouvant le Mont Blanc après des années de séparation, ne manquait pas de lui manifester sa gratitude. "C'est un spectacle, disait-il, qui me rend toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux, et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieuses..." Les montagnes sont une école d'énergie, en effet. Loin d'elles, nous risquons de nous amollir.

— Vous n'en avez point à Oxford, remarqua Mlle de Maur.

— C'est pourquoi nous venons les chercher en Suisse. Mais le plus modeste objet de la nature peut suffire à soutenir notre sensibilité. Wordsworth, retiré au bord d'un lac, s'attendrissait sur l'éclosion d'une rose : "La plus humble fleur qui s'ouvre, a-t-il écrit, fait remuer en moi des sentiments trop profonds pour se répandre en larmes".

La chaleur de son débit faisait un sort poétique à chacune de ses phrases et cette chaleur était contagieuse. En sa présence, et dès qu'il parlait, il semblait que les choses s'animaient — la Jungfrau et ses compagnons forcés, l'Eiger et le Monch, et ses camarades plus éloignés aux noms biscornus, voici qu'ils se mettaient à danser dans l'azur — et que les gens qui passaient éprouvaient de profondes passions intérieures et les dissimulaient à grand-peine — les trois Misses Nicholson, par exemple, Maud, Mabel et May, toutes rouges pour avoir été copieusement giflées par le grand air, sûrement elles traversaient une crise morale. Déjà il abandonnait le décor pour revenir, non à Mrs Harriett Rowsell qui s'y attendait, mais à Mlle de Maur qui s'absorbait dans quelque sentiment, elle aussi :

— Oh ! Miss Claire de Maur, comme vous ressemblez à une Parisienne que j'ai connue !

— Et qui donc, s'il vous plaît ?

— Elle s'appelait Adèle-Clotilde Domecq.

— Je ne connais pas ce nom.

— Je crois bien : elle a dû mourir quand vous n'étiez pas née. A vrai dire, je ne l'ai jamais rencontrée. Mais elle a joué un si grand rôle dans la vie de mon maître. Mon maître, vous le savez, c'est John Ruskin. J'ai consacré ma vie à le servir. Ou plutôt, je suis un modeste diacre dans l'église dont

il est le grand-prêtre. Notre religion, c'est la beauté.

— Je vous en croyais une autre, Brian, hasarda timidement Mrs Rowsell.

— Sans doute, sans doute. Mon père était pasteur. Il s'opposa au mouvement d'Oxford. Il me contraignit à prendre des grades théologiques, et même je le suppléai quelquefois, tout comme un autre. J'ai baptisé, marié, enterré. Les mariages que j'ai faits ont-ils bien tourné ? Je me le demande quelquefois.

— Et le vôtre, Brian ? demanda-t-elle encore, tandis qu'il la mettait au supplice.

— Le mien ? Mrs Daffodil est sage et paisible. Elle élève ses filles dans le devoir. Je les élève dans la beauté. Il arrive que nous nous rencontrons. Je lui laisse toute indépendance, mais elle n'en use point.

— Vous ignorez la jalousie, constata la jeune fille.

— La jalousie se raisonne, Miss Claire de Maur. Si une noble femme éprouve de la sympathie pour un jeune étudiant instruit et bien fait, quoi de plus naturel ? Mais si elle s'éprend d'un homme de basse extraction, elle ne relève que du mépris public. Nous sommes nés pour aimer : toutefois, il nous faut bien placer nos amours.

Et, reprenant sa comparaison, il insista sur la ressemblance de Claire avec une morte qu'il n'avait jamais vue :

— Adèle-Clotilde Domecq inspira à John Ruskin sa première passion, car John Ruskin aimait trois fois dans sa vie, qui fut longue.

— Ah ! l'interrompt Mrs Rowsell, vous avez compté. Mais on n'aime qu'une fois.

— Trois, ce n'est guère, objecta malicieusement la jeune fille.

— Adèle-Clotilde avait quinze ans, et lui seize. Il était sauvage et timide ; elle, gracieuse et coquette. Quand il la voyait, John Ruskin n'avait qu'une envie, qui était de s'enfuir dans les bois. Et s'il devait lui parler, il l'entretenait de la bataille de Waterloo ou de celle de Trafalgar qui sont à l'honneur de l'Angleterre. Il lui signifiait ainsi qu'il l'adorait, mais elle ne savait pas encore traduire en aveux des récits de batailles. Lorsqu'elle repartit pour Paris, elle le laissait dans un état pitoyable. Rien n'est meilleur pour acquérir une véritable personnalité.

— Ah ! murmura encore la romancière, vous croyez vraiment que rien n'est meilleur ?

— Je le crois vraiment.

N'en était-elle pas la preuve ? Claire les regardait tous les deux avec curiosité et reconstituait sans trop de peine la douceur et la douleur de tout un passé qu'ils n'aborderaient plus jamais.

— Le père et la mère de John Ruskin, reprenait-il déjà, imaginèrent, pour le consoler, de lui donner une nouvelle amie destinée à opérer la diversion nécessaire. C'étaient des parents attentifs et prévoyants. Ils firent choix d'une brune et délicate jeune fille, Miss Wardell, et les parents de celle-ci, touchés de la tristesse du jeune homme, approuvèrent l'ingénieuse combinaison. N'avez-vous pas en France un proverbe là-dessus, Miss Claire de Maur ?

— Ce doit être : "On ne badine pas avec l'amour".

— Justement. Il arriva que Miss Wardell apprit à son tour à aimer. On l'emmena en Italie pour la distraire et, comme sa pâleur et sa faiblesse augmentaient, on dut la reconduire dans son pays. Doucement, elle s'en alla avec la flamme de la mort qui vacillait chaque jour plus éclatante dans ses doux yeux, et elle ne sauta plus dans les jardins d'Hampstead. John Ruskin n'apprit que beaucoup plus tard cette mort émouvante. Il n'y attacha pas d'importance.

— Quel égoïsme ! protesta Mrs Rowsell.

— Oh ! constata la jeune fille, l'amour est toujours cruel.

— N'est-ce pas, Miss Claire de Maur ? C'est une loi. Il faut toujours se soumettre aux lois. D'ailleurs, il venait d'apprendre

le mariage de l'indifférente Adèle-Clotilde, à qui vous ressemblez, et cette nouvelle le mit lui-même aux portes du tombeau. Il crachait le sang : on l'emporta vers la Côte d'Azur, en évitant Paris.

— Mais il guérit, conclut la romancière. Les hommes guérissent toujours.

— Comme ils ont raison de guérir, Harriett, comme ils ont raison ! "Le corps est une machine à vivre", disait votre Napoléon, Miss Claire. Ne contrarions pas notre corps. Non seulement John Ruskin guérit, mais parce qu'il avait le cœur tout saignant, il s'accorda mieux avec l'âpre nature des Alpes, passionnée et tumultueuse comme lui, et avec l'art italien surpris à Prise, à Florence, à Venise dans sa puissante expression humaine. Et il fut reconnaissant à sa douleur qui l'autorisait si prématurément à comprendre le secret de la vie, à communiquer avec les trésors de l'univers et de l'art.

— Vous croyez donc, Brian, à la bienfaisance de la douleur ?

— Si j'y crois ! Elle nous vient de Dieu, comme l'amour. Vous, Harriett, vous m'évoquez la troisième et dernière passion de John Ruskin.

— Est-il possible ?

— Il avait déjà passé la cinquantaine quand il rencontra enfin une femme digne de le comprendre et de l'aimer. La cinquantaine, pour l'homme, c'est l'âge du véritable amour. Jusque-là, il prend sa jeunesse désordonnée pour un sentiment.

— Ah ! vous le pensez, intervint Claire de Maur avec vivacité. Je suis heureuse de vous l'entendre dire.

— Prenez garde aux hommes de cinquante ans, Miss Claire.

Elle rougit sous son fard et répliqua violemment :

— Moi ? Quelle idée !

— Prenez garde pour vous. Car, eux, je ne saurais les plaindre, même si vous les écartiez. Sans doute n'avait-il plus — c'est de Ruskin, naturellement, que je vous parle — cet attrait de la jeunesse physique que rien ne peut remplacer.

— Non, rien, approuva Mrs Rowsell.

— Rien, laissa tomber le professeur sans même remarquer sa propre cruauté. Mais, de la jeunesse, il possédait encore la puissance de l'enthousiasme, la chaleur de l'expression, la flamme pure du regard. Sa majesté de prophète pouvait exercer cette séduction que la gloire et la noblesse de la vie inscrivent en lumière sur le front des hommes de génie.

— Quel jeune homme, interrompit encore Claire de Maur avec feu, peut être comparé à l'un de ces hommes-là ?

— Aucun, Miss Claire, aucun. Je ne saurais trop vous encourager à penser ainsi. Mais, cette fois, il fut réellement aimé.

— Quel bonheur pour tous deux !

— Quel bonheur ? Comme vous connaissez mal le cœur humain, Miss de Maur ! Il n'est pas de bonheur dans ces amours disproportionnées. Il n'en peut pas être, parce qu'elles sont un défi au temps. Les couchants sont plus beaux que les aubes, mais ils s'enfoncent dans la nuit.

— Taisez-vous, dit-elle encore d'une voix sombre. Mrs Rowsell l'a écrit : il y a d'immortelles amours.

Le professeur esquissa un geste de sceptisme bienveillant. Déjà il s'élançait sur la vie intime de Ruskin pour la dépeindre :

— Cette fois, il était réellement aimé. Adèle-Clotilde Domecq ne l'avait pas aimé. Et la blonde jeune fille de Perth qu'il avait épousée n'aimait que sa beauté et le monde. Elle aimait par surcroît le peintre Millais venu à Glenfils pour faire son portrait et qui devait à Ruskin sa gloire. Ruskin paya d'un chèque princier le portrait quand le peintre enlevait le modèle.

— Vous nous contez des horreurs, protesta la vieille amie de Sir Brian.

— Je vous conte la vérité. John Ruskin allait-il enfin, sur le tard, être heureux,

comme le souhaite Miss de Maur avec tant d'élan ? A cette époque, il avait abandonné la foi traditionnelle, la vôtre, chère Harriett, pour se contenter d'une sorte de panthéisme chrétien où l'homme vivait en Dieu, sans trop concéder, toutefois, à ce Dieu une existence personnelle. Lorsqu'il demanda la main de la jeune fille qu'il aimait, les parents de celle-ci s'opposèrent à cette union à cause de son idéal philosophique. La jeune fille elle-même préféra son amour à sa foi. Mais elle devait en mourir.

— Je le disais bien, opina la jeune fille en hochant la tête avec conviction, que l'amour est un jeu plus dangereux que le bob ou le ski.

— Sans nul doute : qui prétend le contraire ? Ces athlètes qui vous entourent ? Ils ne savent pas la vie. Je la leur apprendrai.

Mrs Rowsell, très sérieusement, le supplia de n'en rien faire. Mieux valait mille fois les laisser à leur insouciance :

— Non, non, il faut qu'ils vivent. Comme au temps d'Adèle-Clotilde, Ruskin alla redemander sa joie perdue au pays du soleil. Un jour qu'il copiait à Assise l'admirable fresque de Giotto qui représente le "Mariage de la Pauvreté et de saint François", il découvrit que la source d'inspiration d'un tel artiste ne pouvait être que le sentiment religieux, le peintre primitif s'élevait bien au-dessus des plus merveilleux interprètes des formes sensibles, les Titien et les Tintoret. Fort de cette conviction esthétique, il écarta les doutes, rendit grâce à Dieu et revint en Angleterre.

— Comme vous êtes pressée ! Pas encore. Elle se mourait seulement de la bataille livrée en elle entre sa foi et sa tendresse. Il sollicita la faveur de lui adresser un suprême adieu. "Aime-t-il Dieu plus que moi ?" fit-elle répondre avant de consentir à le recevoir.

— J'approuve cette intransigeance, déclara Mrs Rowsell.

— C'est une pure folie, protesta Mlle de Maur.

— N'est-ce point la même chose ? Ruskin était là, sur le seuil, n'osant le franchir. De cette entrevue, il attendait son dernier bonheur. Toute son œuvre imprégnée d'humanité et qui n'est qu'une aspiration vers le règne de la Bonté et de la Beauté, vers le règne de Dieu, ne l'autorisait-elle pas à répondre affirmativement ? Mais, comme il s'interrogeait avant de répondre au singulier message, il sentit son vieux cœur battre encore d'un tel amour qu'il ne pouvait réellement comparer à cet amour aucune autre ardeur de son âme. On porta sa réponse négative à la jeune fille qui ne pouvait plus que souffrir d'être ainsi préférée. Elle s'éteignit loin de lui, un soir de printemps.

Un silence décent suivit l'annonce de ce décès. Puis la romancière murmura :

— Voilà une belle histoire, et tout à fait digne de cœurs anglais. Mais je ne crois pas que j'eusse été aussi exigeante.

— Ah ! dit Mlle de Maur, la réponse de Ruskin a dû combler d'aise la moribonde.

Ce propos indigna la vieille dame. Comment peut-on désirer d'être préférée à Dieu ? — On cherche Dieu dans l'amour, expliqua le professeur, bien capable de répandre des hérésies par esprit de conciliation.

Dianah les vint appeler sur cette terrasse où ils étaient censés regarder la vue :

— Ma tante, nous vous attendons pour le lunch.

— Nous l'avions oublié. Sir Brian Dafodil, mon ami, professeur à Oxford. Miss Dianah Powlys, ma nièce.

— Comment, Harriett, cette admirable Walkyrie est votre nièce et vous ne m'avez pas encore dit ? Mais je cours à mes ablutions pour laver la poussière du voyage.

Et tout en s'éloignant, il parlait encore :

— Il est vrai que dans cet heureux pays de neige, il n'y a pas de poussière.

Les trois femmes demeurèrent ensemble quelques instants sans échanger d'impressions

devant la Jungfrau brusquement immobilisée depuis la disparition du professeur. Le soleil de midi léchait les glaciers bleus de mille langues de flamme. Chacune des trois avait son secret. L'une, il est vrai, l'avait laissé soupçonner dans un livre dont le dénouement commençait d'être menacé dans sa vérité et même elle eût donné toute la conférence — captivante cependant — sur John Ruskin pour une toute petite allusion au passé qui ressuscitait après trente ans et lui faisait paraître si court un délai si prolongé. Des deux autres, l'une, mystérieuse, posait la main sur son cœur mystérieux dont elle était seule à connaître les battements trop précipités, tandis que l'autre, aux yeux ingénus, croyait ne respirer que l'air de la montagne, pur et intact comme son corps et son esprit.

IV

LA VILLA DES NEIGES

La Villa des Neiges, accoudée comme un personnage vivant à ce balcon de Murren qui donne sur un des plus beaux paysages du monde, avait été louée pour la saison d'hiver par le marquis de Millery, sur les instances de sa femme qui avait invité le jeune ménage de Thennissey et Philipp Smith, et qui pouvait ainsi profiter du voisinage de Sir Edwin Powlys, son frère, et de Mrs Harriett Rowsell, sa sœur, installés au Grand Hôtel. Ou plutôt, elle était censée en profiter, car il n'y avait aucune sorte de lien intime entre le frère et les deux sœurs. Helen, beaucoup plus jeune et plus avide encore de jeunesse, n'avait point souci de la renommée littéraire d'Harriett, ni des succès diplomatiques d'Edwin : son adorable personne suffisait, croyait-on, à l'occuper...

— Je gagnerai la coupe, déclara péremptoirement Philipp Smith, en pénétrant dans le salon bien chauffé, dont sa haute et large carrure, nullement comparable toutefois à celle de Gerald Steele, masquait presque toute la porte.

Les deux femmes blondes, aux cheveux courts, si ressemblantes, se levèrent d'un identique mouvement brusque au pas et à la voix du magnifique jeune homme au teint de brique, dont les yeux luisaient de plaisir.

— Vous la gagnerez, Philipp, approuverent-elles.

— Quelle coupe ? réclama Hubert de Thennissey, qui suivait Phœbé des yeux, tout en ayant l'air de parcourir la Gazette de Lausanne.

— Bob, expliqua laco niquement Philipp.

Quant au cinquième personnage présent, le marquis de Millery, il demeura plongé dans une livraison nouvellement parue de la Revue des Deux Mondes et ne daigna pas sortir de son indifférence. Déjà, le coureur reprenait :

— Bob à trois. Je compose mon équipe. A qui le tour ?

Les deux femmes s'offrirent simultanément :

— Poids léger ! fit-il dédaigneux. Je préférerais Lord Millery.

Le lecteur interpellé leva enfin le nez qu'il portait long et busqué à la manière bourboisienne. Il était de belle prestance, mais, faute d'exercice, il grossissait, car il détestait les sports d'hiver et maugréait chaque jour contre l'emprisonnement qui lui était infligé dans ce pays blanc et froid. Après de brillants débuts dans la carrière, où il avait eu l'occasion de rencontrer Helen Powlys, éclatante de fraîcheur comme une rose qui va s'épanouir, chez son frère Edwin, à Londres, et chez son beau-frère, M. Rowsell, à Washington, il s'était brouillé avec son gouvernement pour ses opinions politiques et cherchait la distraction d'une retraite prématurée dans l'étude de l'histoire la plus compliquée et la plus nuancée, celle des coulis des chancelleries et celle des salons. Ainsi, tout en fumant d'énormes cigares qui

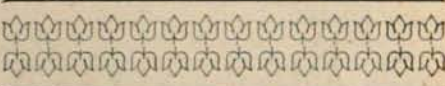
Recommandé par les Médecins

Le Lait Condensé Eagle Brand de Borden est, depuis 1857, hautement recommandé par les médecins, pour l'allaitement des nourrissons.

Si vous ne pouvez pas allaiter Bébé, employez le Lait Eagle Brand.

Demandez à The Borden Co. Limited, Montréal un exemplaire gratuit du Livre "Le Bien-Etre de Bébé".

3-26



"Les cuisines Clark vous aideront."

FEVES au LARD CLARK

Donnent du nerf

Dans leur sauce si bonne ces fèves bien cuites font les délices de tous. — Très peu coûteuses et très nutritives. Voyez le poids net sur l'étiquette et la légende "Canada Approved".

W. CLARK, LIMITED, MONTREAL, P.Q. ST-REMI, P.Q. ET HARROW, ONT.

10-26

imprégnait de leur odeur toute la villa, s'absorbait-il dans ses lectures.

— Quoi ? exigea-t-il.

— Je vous prends sur mon bobsleigh.

— Ah ! non, merci : pas de faits divers.

— Alors, je prends Lady Millery.

— Si vous voulez.

Et, blasé sur la vie conjugale, — Helen n'ayant jamais pris goût aux affaires étrangères et ne s'occupant que de ses toilettes, — il plongea. Helen, cédée avec cette désinvolture, triompha, mais pas longtemps.

— Je refuse, décida Philipp.

— Et pourquoi ?

— Fragile.

— Alors, vous ne prendrez pas non plus Phœbé.

— Moins fragile.

— Mais c'est moi qui refuse, intervint Hubert avec une vivacité qui n'était pas dans ses habitudes. Ma femme ne montera pas sur votre diabolique traîneau. Merci bien : il glisse plus vite qu'une automobile.

— Du quatre-vingts, avoua le coureur.

— Voilà qui tranche mes hésitations, s'exclama Phœbé de Thennissey, irritée. Quelle tyranie ! Vous me défendez : j'irai.

Allaient-ils s'entre-dévoier ? Philipp éclata de rire :

— Enfants ! Enfants ! Ni Phœbé, ni Helen. Je veux des hommes lourds, durs et cuits. Vous, vous êtes blanches, douces et minces. Pas très minces, mais de petits os. Impropre.

Il montrait tant de belle humeur que la scène avorta. Et l'on se réconcilia pour le thé. Par la baie vitrée, les buveurs pouvaient apercevoir la formidable triangle de la Jungfrau, l'impératrice à crinoline flanquée de sa cour, le Monch et l'Eiger à sa gauche, l'Ebnefluh, le Mittaghorn et le Breithorn, à droite, tous envahis par l'ombre, sauf les cimes blanches encore incendiées de soleil.

— Gérard et Dianah courent ? interrogèrent les deux femmes.

— Sans doute.

— Avec qui ?

— Le gros George Tewkesbury.

— Bon poids.

— Voulez-vous de moi ? proposa Hubert de Thennissey, pour corriger sans doute son intervention précédente dont il se repentait, l'estimant incorrecte.

Peut-être avait-il quelque arrière-pensée. Débarqué depuis peu à Murren, il ne pratiquait ni le bob, ni le ski et se contentait du patin, jeu français. Il patinait, patinait, patinait, comme un cheval de manège sur la même piste, ce qui lui valait d'être dédaigné par Phœbé : " Le patin, affirmait-elle, c'est la prison ; le ski, c'est la liberté ". Le fait est qu'elle en usait, en compagnie de Philipp Smith. Si l'on trouvait à y redire, sa mère, par exemple, elle objectait l'exemple de Gérard et de Dianah, toujours seuls dans la montagne et que personne ne critiquait.

— Ah ! mais, je vous le défends, s'écria Phœbé, parodiant comme une gamine le ton qu'il avait pris.

Philipp rit de plus belle :

— Personne ici. Vous êtes tous trop précieux. Il me faut des compagnons que je puisse casser en deux pour rien.

— Vous voulez donc vous tuer, Philipp ? intervint Helen d'une voix presque angoissée.

— Philipp, c'est absurde, ajouta Phœbé.

Et les deux belles dames, s'excitant l'une l'autre se mirent à invectiver contre lui, tantôt en français, tantôt en anglais. Devant ce vacarme, Hubert prit une guitare qui traînait sur un meuble et en pinça les cordes. Le marquis de Millery, furieux, abandonnant sa lecture, s'empara de la pelle et des pincettes appuyées aux chenets et les entrechoqua, tandis que Philipp exécutait des pas de danse en poussant des cris. Après quelques minutes de cette musique infernale, tout rentra dans l'ordre et dans la précision.

— A quand la course, Philipp ?

— Oh ! j'ai le temps de m'exercer sur la piste : pas avant huit jours.

— Choisissez bien vos compagnons.

— Dick Griffith au frein arrière et Richard Murzon au milieu. Ils sont pesants.

— Pas de dame ?

— Non, pas de dame.

— Revenez entier.

— Je tâcherai.

Et il ne fut plus question du bob, le marquis de Millery allant chercher le jeu de mah-jong pour répandre sur la table les carrés d'ivoire aux images gravées en couleurs, miniatures de fleurs, d'oiseaux ou de fines arabesques, aussi jolies que des miniatures persanes. Avant de commencer le jeu, il montra la livraison abandonnée de la revue :

— J'en ai appris de belles sur les mœurs de M. Thiers.

— Les mœurs de M. Thiers ? protesta Phœbé. Mais, papa, nous nous en moquons.

— Elles étaient dégoûtantes.

— Ah !

Du coup, la jeune femme ne s'en moquait plus, ce qui énerva son mari, devenu décidément bien irritable.

— Et c'est dans la Revue des Deux Mondes que vous l'apprenez ?

— Parfaitement, dans la Revue des Deux Mondes, où je lis les mémoires du duc de Broglie.

— Oh ! oh ! Et c'est le duc de Broglie qui vous scandalise ?

— Certainement. Voulez-vous savoir ce qu'il raconte sur M. Thiers ? Ecoutez : " Il épousait une enfant de quinze ans, fille d'un riche financier, M. Dosne, dont la femme passait pour avoir témoigné, depuis plusieurs années, au jeune écrivain devenu ministre, des bontés qui auraient dû leur interdire à l'un et à l'autre tout autre genre de relations. "

— Oh ! reprit Phœbé, cela se fait couramment.

— Dieu ! que vous avez mauvais genre ! gronda encore son mari. Vous lancez des absurdités pour le plaisir d'étonner. Vous avez vingt ans et trois ans de mariage, et vous prenez des airs blasés !

— Ecoutez, mon ami, je suis sortie de l'école.

— Mais vous n'y êtes jamais allée.

De nouveau ils se défirent, prêts à la querelle conjugale, quand, la muraille de Chine étant construite, les deux jetés et la brèche ouverte, chacun des quatre joueurs, étalant ses dominos, exposa ses fleurs et ses saisons et s'absorba dans la partie. Hubert était exclu de ces délices. Pendant son absence, occupé en Sologne au soin de ses terres et de ses chasses, on avait contracté l'habitude de ce mah-jong à quatre où il ne restait plus de place à lui offrir. Ainsi délaissé, il put tout à son aise se tourmenter avec des souvenirs, des susceptibilités et des soupçons.

Les trois années auxquelles il avait fait une allusion rapide s'étaient écoulées dans un bonheur relatif. Sa jeune femme manquait de tendresse. " Ma présence ne vous cause ni trouble ni plaisir ", aurait-il pu lui dire, comme le prince de Clèves à la princesse, dans le roman de Mme de La Fayette. Mais il ignorait ses classiques. Lui si correct d'habitude, et même si courtois, et surtout amoureux de Phœbé plus qu'au premier jour quand il la découvrit à Washington dans les salons de l'ambassade française, qu'il eût osé deux fois, à si peu d'intervalle, employer vis-à-vis d'elle un ton déplacé de commandement, soit pour lui interdire de courir en bob, soit pour lui reprocher ses intempérances de langage, c'était le signe d'un désarroi intérieur dont il s'apercevait à la réflexion. Le double incident s'était amorti dans le tumulte et le jeu, comme la chute d'un corps sur la neige. Néanmoins, n'était-ce pas la preuve d'un grave désaccord dans le ménage ? Avant les fiançailles, il avait été convenu entre eux que la liberté individuelle de la jeune fille serait l'objet des plus grands égards. " Si je dois

vous détester un jour, Hubert, lui avait-elle déclaré, vous serez le premier averti, je vous le jure ". Sur cet engagement loyal, garanti par le regard franc de deux yeux bleus nets et clairs, des yeux de dix-sept printemps, il avait promis. Et il n'avait jamais eu à s'en repentir. Sans doute Phœbé ne témoignait-elle point d'une ardeur physique ou sentimentale qui n'était vraisemblablement pas dans son tempérament. Elle était la droiture même, en toute occasion. Avec une méthode rigoureuse elle achevait son éducation sportive. Ainsi l'avait-il pu surprendre tour à tour en familiarité sans conséquences avec des écuyers, des escrimeurs et des chauffeurs à qui, tout un été, elle brûla d'adjoindre des aviateurs, et que d'opiniâtreté ne lui avait-il pas fallu pour résister à ce périlleux caprice ! A Murren, elle avait accepté l'invitation de sa mère pour se perfectionner dans l'étude du ski. Sans doute un si grand zèle offrait il au mari des compensations. Sa beauté se développait, s'épanouissait, un peu trop mordue aux bras et au visage par les caresses de l'air, mais durcie et savoureuse pour le reste du corps. Elle même n'y attachait pas d'importance, l'insensibilité faisant partie de la résistance des muscles. Et peut-être éprouvait-il aussi cette jalousie du mâle qui se voit dépassé par sa compagne dans tous les exercices.

Les joueurs, cependant, jetaient dans la cour les cercles, les bambous, les caractères et même les dragons et les vents dont ils ne pouvaient tirer parti. De temps à autre, une voix perçante lançait un cri étrange :

— Pung !

— Chow !

On se battait ferme à qui ferait mah-jong, tandis qu'Hubert de Thennissey ruminait sans plaisir sur des indices sans gravité. Jusqu'à présent, il avait pu répandre sa mauvaise humeur et ses impatiences sur un grand nombre de riveaux, les camarades de Phœbé au tennis, à cheval, à la salle d'armes, aux garages. Mais la présence constante de Philipp Smith les venait canaliser. Celui-ci, évidemment, jouissait de toutes sortes de privilèges. Il était l'hôte, l'invité, le compagnon de tous les instants. Et quel charmant compagnon ! Hubert ne songeait pas à le nier. Tout comme les autres, il avait été la victime de cette séduction sans artifice, de cet humour, de cette perpétuelle invention dans la fantaisie, et même il n'avait pas suffisamment cherché à se défendre contre la sympathie qui l'entraînait vers ce camarade de combat, blessé tout près de son propre secteur, à Ypres. Comment, peu à peu, cette sympathie s'était-elle muée en défiance et menaçait-elle de se transformer en haine ? Et depuis quand ? N'était-ce pas depuis l'arrivée à Murren du professeur d'Oxford ? Le professeur d'Oxford, la première fois qu'il était venu à la Villa des Neiges, amené par Mrs Harriett Rowell, l'avait pris à part et, l'emmenant dans un coin du salon lui avait chuchoté à l'oreille, comme s'il lui apprenait une grande nouvelle : " Monsieur, vous avez épousé une reine. — Une reine ? avait-il répété, surpris. — C'est comme j'ai l'honneur de vous en informer. Lady de Thennissey a je ne sais quelle puissance indéfinissable en elle qui impose à son entourage cette royauté. A votre place, je vivrais pour veiller sur ce trésor. " Et, là-dessus, il s'était éclipsé avec la romancière, de son pas aérien qui appuyait à peine sur le sol et ressemblait au sautiller d'un oiseau. Hubert, qui s'était accoutumé à la longue aux manières un peu excentriques et masculines de Phœbé et qui ne prenait pas encore ombrage de ses séances multipliées avec Philipp Smith — Dianah Powlys et Gérard Steele ne sortaient-ils pas toujours ensemble et quelquefois pour des journées entières ? — avait tout à coup aperçu dans les mystérieuses louanges de Sir Brian un avertissement. Tant qu'il avait eu foi dans la loyauté de sa femme, il n'avait point mesuré la durée de ses absences, ni

remarqué la sorte d'indifférence aimable qui était devenue la règle de leurs relations. Du jour où le soupçon lui avait été apporté du dehors, il avait commencé d'analyser tous les faits et gestes et toutes les paroles de Phœbé. Tel jour, elle était partie avec Philipp pour singer le couple de géants — afin de traverser la Petite-Scheidegg et de tomber sur Grindelwald, et tous deux s'étant perdus sans pouvoir atteindre le but n'avaient reparu que pour le dîner, ivres de leur plaisir sur les blanches pentes uniformes. Tel soir elle avait dansé avec lui au Palais des Alpes, trois fois plus qu'avec tout autre danseur. Elle répétait ses propos, se modelait presque sur lui, faisait des progrès surprenants dans tous les sports sous sa direction. Sans doute, la marquise de Millery les accompagnait-elle la plupart du temps. Mais cette jolie femme-enfant, ce bijou suranné n'avait rien d'une duègne. Moins experte qu'aux jeux physiques, elle restait en arrière dans les grandes courses. Philipp lui-même la traitait comme une sœur aînée, se moquait légèrement de ses châles trop somptueux, de ses trop lourdes fourrures, de ses toilettes trop compliquées pour cacher si peu la gorge et le dos. Non, vraiment, c'eût été folie de compter sur la mère pour surveiller, garder, prévenir la fille. Celle-ci, d'ailleurs, si farouchement indépendante, n'eût supporté de la belle Helen, comme elle appelait sa chère maman, nul contrôle.

— Mah-jong ! je fais mah-jong, claironna Phœbé triomphante.

Tandis que M. de Millery comptait les points de sa fille avec la gravité qu'il apportait aux affaires les moins sérieuses, celle-ci se tourna vers son mari :

— On dirait, Hubert, que ma victoire ne vous cause aucun plaisir.

— Aucun, assurément.

— Comme vous êtes personnel ! Vous ne pensez qu'à vous.

— Eh bien, vous vous trompez, Phœbé. C'était à vous, précisément, que je pensais.

— Avec cette figure soucieuse et revêche ? Philipp, regardez donc la tête que fait mon mari quand il pense à moi !

— Phœbé, je vous interdis de vous moquer. Je vous l'interdis à tous deux.

La jeune femme qui s'était levée demeura stupide à cette algarade. Le rire qui fusait sur ses lèvres fut cassé net. Décidément, l'humeur de son mari devenait intolérable. " Je vous interdis, je vous défends, je vous ordonne ", il n'avait plus à la bouche que ces verbes catégoriques. Elle aurait une explication avec lui, car elle ne supporterait plus ces façons de parler et de commander, si contraires aux promesses échangées et à leurs habitudes de politesse. Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas devant tout le monde ? Ce serait plus rapide et plus franc. Et Hubert songeait : " C'est un comble. Elle me jette en pâture aux railleries de son... " Tout de même, il n'osa pas achever, même pour lui seul. Il n'en était pas encore là. Flirt ne lui paraissait plus suffisant. Mais amant, il ne pouvait l'admettre. C'était lui faire injure ou peut-être n'était-ce que devancer les événements ? Était-il déjà parvenu à cette période de la jalousie où le jaloux veut une preuve à tout prix, dût-elle briser à jamais son foyer, et préférerait à la longue, tant son supplice est lancinant, la cruauté même de cette preuve à la prolongation indéfinie de l'incertitude ? Et, par surcroît, il s'apercevait avec douleur que jamais il n'avait trouvé Phœbé plus belle, ni plus désirable.

Le choc inévitable allait-il se produire en présence du père et de la mère de la jeune femme et de son complice ? Déjà la voix impérieuse de M. de Millery réclamait une nouvelle partie. Sorti de ses livres, il était insatiable, pris d'une soudaine passion pour le jeu chinois à la mode.

— Alons, allons, retournons les dominos et construisons les murs.

En vain stimulait-il ses partenaires qui, docilement s'étaient rangés autour de la table :

PÈLERINAGE FRANCISCAIN

A L'OCCASION DU
VII^e CENTENAIRE de la mort de Saint FRANCOIS D'ASSISE



ASSISE, PADOUE, ROME, ALVERNE,
LOURDES, PARAY-LE-MONIAL,
LISIEUX, BRIVE MONT-
MARTRE, ARS, NEVERS.

Organisé par

**Les RR. PP. Franciscains
du Canada**

Avec la haute approbation de

S. E. Mgr Pietro di Maria

Délégué Apostolique au Canada

et de

S. G. Mgr Georges Gauthier

Administrateur Apostolique de
l'Archidiocèse de Montréal.



Agence de Voyages officielle-
ment reconnue
par des brefs de LL.
SS. Benoit XV et
Pie XI.

Départ de Montréal, le 10 juillet, par l'Alaunia de la Cie Cunard.
Retour à Montréal, le 4 septembre, par l'Alaunia de la Cie Cunard.

Pour tout renseignement s'adresser

au Comité des Fêtes,

964 OUEST, RUE DORCHESTER, Montréal.

ou à l'Agence de Voyages Thos. Cook & Fils,
526 OUEST, RUE SAINTE-CATHERINE, Montréal.



**MADAME,
MONSIEUR.**

POUR MIEUX VOUS SERVIR

RAOUL VENNAT

S'AGRANDIT ET DEMENAGE

3770, (Ancien 642), rue St-Denis,

Tél. Est 0822-3065

Là vous trouverez Musique, Broderies, Etampages et Patrons
irréprochables.

Assortiment - Compétence - Prix raisonnables - Service.



A UN CERTAIN AGE

la vue perd de sa force, l'œil devient moins souple au travail qu'il faisait.

Toute personne d'âge moyen devrait s'assurer de maintenir une vision parfaite au moyen de lunettes ne serait-ce que pour lire ou coudre.

CARRIERE & SENEAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu.

207, RUE STE-CATHERINE EST,

TEL, LANCASTER 7070

l'antichambre s'emplissait d'un grand tumulte.

— Des visites ! annonça Philipp qui tâchait à distraire Phœbé dont il devinait l'irritation sans en distinguer nettement la cause.

— Votre famille, parbleu ! reprocha le vieux marquis à sa femme, dans sa fureur d'être dérangé. Toute votre famille, tout le Grand Hôtel, tout le Kurhaus, tout le Palais des Alpes.

— Je n'ai invité personne, protesta Helen.

— Personne ? Eh bien, comptez.

Et, retranché dans un angle de la pièce, tandis que sa femme s'empressait au devant de leurs hôtes, la bouche en cœur et les mains offertes, il nota pour lui-même :

— Harriett, avec une bibliothèque, Edwin avec son front olympien qui à l'air de contenir toute la question d'Orient, et cette immense Dianah, et ce garçon plus haut encore. Il faudra élever les plafonds. Et ce bavard d'Oxford qui va encore nous donner une conférence. Et cette jeune fille peinte qui tourne la tête à tous les hommes. A moi aussi, d'ailleurs. On ne peut ni jouer ni lire en paix dans cette bicoque. Bonjour, Mademoiselle de Maur.

— Bonjour, mon compatriote.

Et la Française le vint rejoindre dans son coin. Elle ajouta à son salut :

— Je gage que vous nous envoyez tous au diable.

— Cela se voit donc ?

— Certes.

— Pardonnez. Les autres, pas vous.

— Pourquoi pas moi ?

— Parce que vous êtes la civilisée parmi les barbares.

— A cause de mon rouge ?

— Je le préfère à celui du vent : il est moins guerrier. Et vous savez le distribuer avec art.

— Merci.

— Parce que vous êtes instruite parmi tant d'illettrés.

— Comment savez-vous que je suis instruite ?

— Par ma belle-sœur Harriett, qui vous aime beaucoup.

— Je le lui rends bien : elle est si ingénue.

— N'est-ce pas ?

— Et vous aussi.

— Moi ! fit le vieux marquis scandalisé.

— Mais oui, vous avez trop vécu parmi les livres. Tenez, regardez, il y en a sur tous les meubles : la Revue des Deux Mondes.

— C'est pour les mémoires du duc de Broglie. Ils sont gourmés et dédaignés.

— Et ceci : le Comte Molé, par le marquis de Noailles. Et ça : les Récits d'une tante, de la comtesse de Boigne.

— Une peste, cette comtesse de Boigne, une vraie peste. Elle n'épargne personne, sauf elle-même, naturellement. Et je vous poserai une question à son sujet.

— Un examen ?

— Parfaitement, un examen de psychologie. Une jeune fille peut-elle aimer un homme de cinquante ans ?

— Cela dépend de l'homme.

— Un homme très remarquable. De haute taille, — six pieds.

— J'ai horreur des géants.

— Regardez ce Gérard s'il est beau. Le regard perçant, le port majestueux, cet air concentré et calculateur du chef qui a commandé des armées et administré des royaumes.

— Assez, assez ! Comment voulez-vous qu'une jeune fille ne s'éprenne pas d'un tel homme ?

— Eh bien, Mlle d'Osmond avait dix-sept ans quand elle rencontra, à Londres, le général de Boigne qui revenait des Indes avec une immense fortune.

— Elle s'en éprit ?

— Non, elle l'épousa, mais pour lui rendre la vie insupportable et pour s'emparer de ses revenus. Il s'en alla moisir dans sa province où il fonda des hospices. Elle tenait salon à

Paris, où elle fut très recherchée. Par surcroît, après en avoir vécu, elle le traita de vieil aventurier dans ses mémoires.

— J'aurais souhaité, dit pensivement Mlle de Maur, épouser un général de Boigne.

— Pour l'abandonner et tenir salon à Paris ?

— Non, monsieur, pour l'aimer, tout simplement.

Elle avait prononcé presque à voix basse ces derniers mots, comme si elle ne les prononçait que pour elle-même. Si Edwin Powlyls qui s'était approché de leur petit groupe intervint dans la conversation dont il n'avait pas entendu la fin.

— J'ai acheté à Delhi, expliqua-t-il, des éléphants qui provenaient de la vente de ce général de Boigne dont le nom, aux Indes, est resté fameux.

— Les éléphants deviennent-ils si âgés ? s'informa Hubert de Thennissey.

— Un siècle et demi et peut-être davantage. Ceux du général de Boigne étaient cités précisément comme un exemple de longévité.

— Oui, confirma Gérard, on me les a montrés à Delhi, dans un parc où ils recevaient le traitement des animaux sacrés.

Tous les hommes, peu à peu, s'étaient groupés autour de Mlle de Maur, et même Philipp Smith, tandis que le professeur d'Oxford haranguait ces dames.

— "Belles dames, les suppliait-il en leur citant du Ruskin, aimez les bijoux et prenez soin d'eux..."

— Certes, approuva Helen. A quoi bon nous le recommander ?

— "Mais aimez vos âmes plus encore..."

— Notre âme ? interrogea la marquise qui, sans doute, confondait la sienne avec son corps.

— Notre âme ? répéta Phœbé qui la cherchait dans l'exercice.

— Notre âme ? murmura Dianah, comme si elle ne savait pas au juste ce que ce mot signifiait dans la bouche de Sir Brian Dafodil et qui ne pouvait qu'identifier la sienne avec la vitesse et la neige.

Et, comme les visiteurs de la villa regagnaient l'hôtel pour le dîner, le professeur d'Oxford prit à part le marquis de Millery qui accompagnait ses hôtes dans la galerie vitrée :

— Un mot, encore un mot.

— Dites vites, le pressa le marquis, désireux de saluer Mlle de Maur.

— Vous avez épousé une créature exquise, une reine, une véritable reine, d'une jeunesse immortelle. Ayez soin de son âme, je vous en prie, car, pour sa beauté, elle s'en charge.

M. de Millery, étonné de cette étrange confiance, laissa échapper un geste d'insouciance parfaite et courut baiser la main de sa compatriote. Mais, en remontant l'escalier, quand il rejoignit sa femme restée sur le pas de la porte et éclairée par la lumière qui venait de l'intérieur du chalet, il la regarda plus attentivement qu'il n'avait accoutumé de le faire depuis des années :

— "Mais c'est qu'elle est très agréable encore ! Que me veut ce professeur avec son avertissement ?"

Et ce ne fut point son âme qu'il désira quelques secondes, juste le temps d'hésiter entre les mémoires du duc de Broglie et ceux de la comtesse de Boigne.

V

LE FEU A MURREN

Murren, comme toutes les stations de tourisme et comme toutes les villes d'eaux, était divisée en une série de petits groupements de sociétés, selon les origines aristocratiques ou bourgeoises, selon les opinions politiques ou les professions, selon les sports et selon les perles. Mais toutes ces divergences s'estompaient, s'atténuaient, comme l'immense paysage de neige quand montent les brouillards.

L'excès des exercices physiques assoupit la pensée. Une sorte de paix, voisine de la torpeur et de l'inertie intime, régnait par un accord unanime. Les vieilles dames à la langue pointue, elles-mêmes, étaient en vacances et renouaient à mesure du prochain. L'amitié de Gerald Steele et de Dianah Powlyls avait triomphé des plus hostiles et imposait une trêve de Dieu pendant laquelle étaient suspendus les jugements téméraires.

Or, depuis l'arrivée du célèbre professeur d'Oxford, voici que peu à peu Murren sortait de cet état de léthargie si favorable à la santé et à la réparation des forces. Dans ce palais de la montagne, pareil à quelque château de la Belle au Bois dormant, il réveillait un à un les cœurs et les esprits. Sans aucun scrupule de mêler des mondes différents, sans aucun souci des préjugés de castes, des oppositions de partis, il allait de l'un à l'autre et sollicitait les confidences. Qui se serait méfié de lui ? Un homme si courtois, si galant, si érudit, qui ne colportait que des nouvelles agréables, qui excellait à découvrir les qualités et à masquer les défauts. En réalité, il se promenait avec une boîte de chèvrevotes et mettait le feu partout, comme Shelley enfant, surprenant tout à coup le secret de la flamme, avait failli incendier par plaisir la demeure de ses parents. Mais connaissait-il lui-même ses criminels dessins ?

Chaque jour il revenait avec une odeur de roussi auprès de sa chère grande amie, Mrs Harriett Rowsell, qui aurait tant souhaité d'avoir avec lui un entretien particulier sur Lochmaben-hall, le château d'Ecosse où ils s'étaient rencontrés il y avait si longtemps ; mais il fallait un auditoire plus nombreux à ce causeur trop brillant pour se contenter d'une paire d'oreilles. Et si l'auteur d'Eternal Love se trouvait seule, il allait aussitôt chercher quelque jeune fille pour lui tenir compagnie, et de préférence Mlle de Maur.

— Oh ! leur disait-il de sa voix caressante, comme ils sont à plaindre, ces privilégiés qui sont condamnés à vivre sans maison, sous un toit étranger et indifférent !

— Mais, protestait Mrs Rowsell, ils ne s'en doutent pas.

— Je me charge de les éclairer. Ce bon vieux Mr Allen, qui porte le petit chien de sa femme avec tant de respect et de dignité, n'avait qu'une passion : la pêche à la ligne. Il habitait, dans le pays de Galles, un délicieux cottage : au-dessus, un torrent où pêcher la truite ; au-dessous, une rivière où pêcher le saumon. Il connaissait tout le monde, le marquis et le fermier. Et tout le monde le connaissait. Mais la villa était humide, et madame y tombait malade. Alors il a vendu sa propriété, et depuis lors, il vit à l'hôtel, avec madame.

— Quel délicat mari ! admira Mrs Rowsell, tout émue.

— Quel martyr ! ajouta Claire de Maur.

— Attendez. Il n'était pas au bout de ses peines. Il ne le sera jamais. Madame a pris le goût des médecins et des chirurgiens. Chaque printemps elle entre en clinique pour y subir une opération. Elle en est déjà à la cinquième.

— Et elle vit ? s'étonna la jeune fille.

— Elle vit. L'hiver, elle vient se fortifier à la montagne pour être en état de recommencer. Mrs Allen m'a généreusement offert de me montrer son intérieur.

— Son intérieur ?

— Oui, par le moyen de la radiographie. On peut connaître tout le dedans. Désirez-vous, Miss Claire, voir l'intérieur de Mrs Allen ?

— Je vous remercie, l'extérieur de la vieille dame me suffit.

— Et, s'enquit la romancière attendrie par ce drame conjugal, vous avez félicité le mari de son dévouement, je l'espère.

— Comme vous vous trompez, chère indulgente amie ! Il s'enlise dans son dévouement, il ne verra bientôt plus, dans son imagination affaiblie, le cottage du pays de Galles avec la

pêche de truite au-dessus et la pêche de saumon au-dessous. Or, quand il ne reverra plus la jolie maison entourée d'eaux, il perdra sa puissance intérieure, le point d'appui de son existence de vieillard.

— Mais, n'ayant plus de regret, il souffrira moins, Brian.

— Précisément. Souffrir, à défaut de jouir, c'est se rattacher vigoureusement à la vie.

Il poursuivait impitoyablement ces dames et demoiselles anglaises qui se promènent à la montagne avec une boîte de couleurs et s'installent au soleil devant leur chevalet, un châle sur les épaules et quelquefois même — quand elles ne s'éloignent pas trop de l'hôtel — une bouillotte sous les pieds, et là, transcrivent sur la toile une jolie Jungfrau, un charmant Eiger, un Monch tout à fait gentil.

— Surtout, surtout, leur disait-il, ne choisissez pas. L'art parfait reflète la nature, toute la nature. Tandis que l'art imparfait rejette ou préfère. Il ose choisir, comme si la créature pouvait concevoir quelque chose de supérieur à la création !

— Oh ! vous savez, monsieur le professeur, s'excusait les pauvres femmes, nous nous contentons de l'imparfait.

— Je vous l'interdis, mesdames : l'homme doit tendre à la perfection. La connaissance de la beauté est le chemin de Dieu, le pressentiment du divin. Elle nous conduit plus vite et plus loin que la raison. Et voyez comme la nature nous enseigne l'acceptation et le calme. Ces glaciers immaculés sont une vision de douceur et de paix. La lumière des anneaux comme une pensée. Ils semblent osciller dans la lumière. Ainsi les cortèges de Bellini et de Fra Angelico paraissent-ils à peine remuer, tandis que la Renaissance est coupable d'avoir introduit dans l'art la passion violente et une vaine science. Il faut leur imprimer un mouvement léger, les traiter en personnages vivants.

Mais, quand il les abandonnait enfin à leurs coups de pinceau, il les laissait, après leur avoir prêché le calme, dans un état d'agitation extrême. Elles étaient vouées par ses soins aux scrupules et se reprochaient leur impuissance inutile. Ne choisissant plus et cherchant à imprimer un léger mouvement aux grandes masses immobiles, elles mettaient au jour des monstres au lieu de ces aimables croûtes que le Dick Heldar de Kipling déclare, dans "The Light that failed", honnêtes, honnêtes et plus qu'honnêtes.

Telles autres, qui, le soir, apparaissent avec des colliers de perles d'une valeur inestimable, avec des bagues de toutes pierres à tous les doigts et des bracelets au bras, étaient inquiétées dans la source de leur fortune. A l'abri du grand nom de John Ruskin, il pouvait se permettre les discours les plus tendancieux.

— "Ceux qui sont en haut de l'échelle sociale, écrivait son maître, forment un gouvernement invisible, dont on doit retrouver tous les jours l'influence bienfaisante sur les vies plus modestes et moins heureuses. Les privilégiés qui ont reçu en don l'intelligence, l'art ou la richesse, ont le devoir d'élever à eux ceux que les hasards de la naissance ont faits leurs inférieurs."

Et, plus directement, il ajoutait :

— La richesse n'est point un indice de supériorité. Le capital peut être la récompense légitime d'une vie intègre, d'un travail acharné et d'un esprit d'invention ou d'organisation. Mais il peut être aussi lourd de larmes humaines, comme une récolte humide de pluie et rentrée trop tôt dans les granges.

Elles n'avaient jamais songé à ces choses, se contentant de profiter de leurs revenus, d'en éprouver de l'agrément et d'en recevoir de l'importance. Et voici qu'elles commencèrent à ressentir une sorte de gêne en se parant et s'habillant, comparable à la pudeur qu'elles eussent ressenties à être dévêtues en public...



Pour vos :

*Coiffures,
Teintures,
Massages,
Traitements,
Manicules.*

Vous avez avantage à aller dans une maison sérieuse et responsable ou chaque cliente est considérée et ou chaque coiffeur ou coiffeuse est un artiste.

Très peu de Salons à Montréal peuvent se flatter d'avoir tout cela réuni aussi bien qu'à

L'Aliglon

326, rue Ste-Catherine Est Limitée

PRENEZ VOS RENDEZ VOUS, EST 0052

Contre

Rhumatisme

Ne subissez pas de souffrance que vous pouvez vous épargner. Le BAUME BENGUÉ vous soulagera vite des douleurs torturantes du rhumatisme. Sa chaleur pénétrante dégage la congestion et apaise les nerfs enflammés.

Demandez Bengué à votre pharmacien.

170F

BAUME BENGUÉ

(ANALGÉSIQUE)

Le Baume Original

1^{CO}

Pour échantillon gratuit

Envoyer 10c. pour couvrir les frais d'emballage et de poste à The Leeming Miles Co. Ltd., Montréal.

"Les cuisines Clark vous aideront!"



13

Délicieuses

SOUPES CLARK

Y compris :

Tomate	Julienne
Queue de Boeuf	Consommé
Légumes	Poulet

Très concentrées; chaque boîte fournit trois ou quatre assiettées d'une soupe bien faite et nourrissante.

En Vente Partout

W. CLARK, LIMITED, MONTREAL, P.Q.
ST. REMI, P.Q., ET HARROW, ONT.

Fabricants des célèbres Fèves au Lard Clark.

6-26

Nous voulons des AGENTS partout

Ceux qui ont de nombreux moments de libre peuvent se faire d'appréciables revenus en faisant de la propagande pour nous.

Ecrivez immédiatement, pour de plus amples détails, au gérant de la circulation.

LA REVUE MODERNE,
198 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Miss Viola Harrisson était venue à la montagne pour y trouver un temps clair et sec. Elle fuyait la Grande-Bretagne parce qu'il y pleuvait toujours.

— Mon intendant, à ma prière, m'écrit chaque semaine, confiait-elle, pour me donner des nouvelles atmosphériques. Depuis deux ans et demi, il n'a pas cessé de pleuvoir.

— Oh ! Miss Viola, lui assura Sir Brian, votre intendant vous trompe. Nous avons connu de beaux jours en Angleterre.

— Serait-il possible ?

— N'en doutez pas. Votre intendant ne désire point votre retour.

— Une si mauvaise pensée ne me serait pas venue.

Et Miss Viola Harrisson entrevit une catastrophe.

Ce ne pouvait être qu'une catastrophe bien mesquine auprès de celle qu'envisageait Mrs Tyrell, qui, elle, avait fui Londres par crainte du bolchevisme.

— S'il y avait des troubles ou une guerre, expliquait-elle, la Grande-Bretagne serait affamée au bout de trois semaines. Elle n'a pas de vivres pour plus longtemps.

— Mais, lui assura le professeur d'Oxford, la Suisse n'en aurait point davantage.

Et la vieille dame s'informa avec angoisse d'un pays où l'on ne courait aucun risque.

Après quelques jours de régime cellulaire pour s'accoutumer à l'altitude, la mère de Mlle de Maur s'était décidée à descendre de sa chambre pour prendre ses repas avec sa fille à la salle de restaurant, et même pour braver le froid avec elle, de temps à autre, jusqu'à la patinoire voisine, afin de suivre ses progrès sur la glace sous la haute direction de Gerald Steele et la critique sévère de Dianah Powlys. C'était une excellente femme qui avait un grand besoin de repos, bien qu'elle ne dût passer que deux semaines à Murren où sa fille demeurerait encore après son départ afin d'y prendre des forces. Elle coulait, en effet, des jours tourmentés par une double crainte : celle de manquer aux règles du protocole dans le choix des places à table et celle de ne point contracter une alliance assez solide entre les difficultés de la vie chère et l'obligation de recevoir dignement les hôtes de la Légation de France. Tandis que son caractère timide l'eût vouée à une vie effacée dans quelque ville de province, le sort l'avait traînée dans toutes les capitales et contrainte à un rôle de représentation. Par surcroît, elle se préoccupait de l'avenir de Claire, qui ne lui ressemblait en rien et dont l'indépendance l'épouvantait.

— Ah ! Lady Maur, la félicitait Sir Brian Daffodil à sa manière caressante, quelle jeune fille incomparable vous avez mise au monde ! Dès qu'elle apparaît, voyez, tous les yeux se fixent sur elle. Regardez si on ne la prendrait pas pour une petite reine. Elle n'épousera sûrement qu'un grand homme.

— Il n'y en a guère, Monsieur, il n'y en a guère, protestait la bonne dame. Je voudrais surtout la marier à un brave jeune homme, bien pensant, de bonnes vies et mœurs et fortuné.

— Quelle erreur, Lady Maur, quelle erreur est la vôtre ! Elle ne sera vraiment à sa place qu'au premier rang.

— N'allez pas le lui dire, Monsieur. N'allez pas lui tourner la tête. Elle n'est déjà que trop disposée à se prendre pour une princesse. Elle a déjà écarté tant de partis !

— Combien je l'approuve, Lady Maur ! La voici justement qui vient à nous. Le grand air ne parvient pas à lui gâter le teint.

— C'est parce qu'elle met des pâtes sur la peau, Monsieur.

— Les autres sont rouges et saignantes à côté d'elle.

Et, comme les patineurs s'approchaient de leur groupe, il ne craignit pas de vanter ouvertement la jeune fille elle-même qui s'avancait à la tête de sa cour :

— Les autres femmes qui ont trop vécu dehors ont perdu le secret de leur figure et de

leurs mains. Vous, Miss Claire, votre visage est demeuré mystérieux comme s'il était voilé.

Sir Edwin Powlys, Gerald Steele et Hubert de Thennissey, abandonné de Phœbé qui était partie avec ses skis et Philipp Smith, furent ainsi invités à mettre à part Mlle de Maur. Et, comme pour les exalter mieux encore, le professeur d'Oxford leur proposa une théorie du surhomme :

— C'est la montagne qui a servi à Nietzsche de stimulant. Il vivait au Waldhaus, dans l'Engadine, près de ce col de la Maloja d'où l'on découvre le lac de Côme et toute la douceur italienne. "L'homme véritable, ordonnait-il, car il ordonnait, veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le plus dangereux jouet." Vous êtes le plus dangereux jouet, Miss Claire.

— Je ne suis pas un jouet, Sir Brian, vous retardez. Nietzsche, d'ailleurs, ne fut que le plagiaire de notre Gobineau.

— Vous avez raison, Miss Claire, c'est vous qui jouez avec nos cœurs.

— Vous les ai-je demandés ?

— Ils ne se donnent jamais à qui les demande. Voyez plutôt le cas de notre Gerald Steele, roi du ski.

Celui-ci, qui ne parlait guère, dressa l'oreille à l'appel de son nom. Déjà Sir Brian Daffodil reprenait :

— Il traîne dans son sillage tous les cœurs de jeunes filles.

— Oh ! pardon ! se récria Mlle de Maur.

— Le vôtre à part, c'est entendu. Mais je pense aux trois Misses dont les noms s'harmonisent. Et je pense à une autre encore.

S'il n'avait pas prononcé, après les trois sœurs Nicholson, le nom de Dianah, en présence de son père indifférent, ne l'avait-il pas désignée ? N'avait-il pas commis ce sacrilège : saccager par une simple allusion la sainte, la pure, la sincère amitié des deux géants, princes des neiges et des solitudes immaculées ? Gerald s'était figé dans une raideur qui allongea son grand corps. "Les Anglais sont un peuple de muets", écrivait Carlyle, et ce n'est vrai que de leur vie intérieure, hors laquelle ils sont volontiers causeurs et même bavards. Mais pour obtenir leurs secrets, on ne les peut vaincre. Celui-ci, tandis qu'un jeune homme de France eût été flatté de s'entendre attribuer de si heureuses fortunes, était véritablement scandalisé de se voir crocheter la poitrine en public, et si stupéfait qu'il ne trouvait aucune interruption. Il proféra enfin d'une voix sombre et presque tremblante dans le calme qu'il lui voulait imposer :

— Vous avez tort, Sir Brian.

— Oh ! je parle par images, expliqua celui-ci trop subtil pour se laisser emprisonner et peut-être devenu incapable de faire leur part à la poésie et à la vérité, et je ne me sens à l'aise que dans un domaine idéal. Connaissez-vous, Gerald Steele, les sonnets de Shakespeare ?

Interloqué par les sautes brusques de cette conversation, Gerald dut avouer qu'il ne les connaissait pas.

— Eh bien, continua le professeur, on ne sait pas encore s'il est question d'amitié ou d'amour. "Il me semble qu'excepté vous, dit le poète à son ami, tout le monde est mort." Cet isolement ne serait donc pas réservé à l'amour. Et de même Lord Byron, dont le souvenir est tout spécialement présent ici, à cause de son Manfred qui erre peut-être encore sur les flancs de la Jungfrau, lorsqu'il retrouve Lord Clare, sent les battements du cœur de son ami rien qu'en lui prenant la main, "à moins, ajoute-t-il, que je n'aie pris pour les siens les battements de mon propre cœur".

Et ce fut ainsi, par des citations littéraires, empruntées d'ailleurs aux meilleurs poètes, que Gerald fut tout à coup invité à regarder au dedans de lui-même. Jamais, dans ses innombrables courses avec Dianah, il n'aurait eu la pensée même d'approfondir le lien qui les unissait, la jeune fille et lui. Ils y trou-

vaient ensemble du plaisir et de la sécurité : dès lors, à quoi bon chercher autre chose que ce bonheur d'une camaraderie loyale ? Cette camaraderie pouvait durer tout le temps de leurs deux villégiatures : ils se sépareraient, pour s'en aller, elle à Londres et lui aux Indes, sans un souvenir équivoque et dans l'harmonie de leurs cœurs paisibles. Déjà l'arrivée de Claire de Maur avait commencé de miner cette tranquillité si précieuse et il en avait éprouvé un imperceptible désagrément. N'avait-il pas dû se soumettre par politesse au caprice de la jeune fille qui s'adressait à lui pour se perfectionner dans le sport du patinage ? Par politesse, il l'avait cru, et c'était la raison qu'il avait fournie à Dianah, quand celle-ci, impassible, n'en demandait aucune. Et voici que ce professeur achevait de le précipiter dans un état d'inquiétude qui lui communiquait une sorte de gêne jusque dans son adresse physique.

Il n'était point jusqu'au marquis de Millery qui ne se mit à délaïsser la comtesse de Boigne et le duc de Broglie, ses chers amis défunts, pour s'en venir à la patinoire écouter l'orchestre et complimenter Mlle de Maur dont il savait, pour en avoir recueilli l'aveu, qu'elle ne méprisait aucunement les avances des quinquagénaires et les estimait susceptibles de plaire encore. Mais, comme il avait fait part de cette découverte à son vieil ami et cher beau-frère Edwin Powlys, celui-ci, de son côté, s'arrachait aux préoccupations journalières que lui apportait son courrier de l'India Office à Londres, et prenait un intérêt nouveau au jeu des lames sur la glace. Le marquis gardait l'avantage des anecdotes parisiennes et d'une lecture étendue. Ses ancêtres avaient livré des batailles et négocié des traités : il substituait, lui, comme il arrive aux héritiers d'une race fatiguée, les récits aux actions, les papiers aux faits, les archives aux mouvements des hommes. Sir Edwin, qui lui faisait concurrence, avait découvert un moyen de capter l'attention de la jeune fille et ne manquait pas de s'en servir. Il lui annonçait pour le lendemain la venue de Lord Musgrave.

— Son voyage est encore retardé, objectait-elle. Il porte une si lourde charge.

— Ah ! Miss Claire, le Foreign Office ne nous laisse pas de loisir.

Et il lui expliquait, dans ses grandes lignes, — Cambon, notre ambassadeur, avait besoin de lui. C'était le 3 août 1914. Nous nous embarquions à Folkestone. Le bateau était bondé de Français qui rentraient pour la mobilisation. J'ai su plus tard, par mon père, que pas un ne manquait à l'appel : des insoumis, des déserteurs, qui se croyaient détachés pour toujours de la patrie, étaient là. Quand l'équipage retira les ancres, nous regardâmes la terre. Jusqu'au départ, nous avions été étés absorbés par le spectacle des allées et venues. Qu'est-ce que nous vîmes alors ? Les falaises de Folkestone étaient noires de monde. La ville, les campagnes environnantes étaient venues assister au départ des Français. L'Angleterre n'était pas encore entrée dans la guerre : on en parlait tant chez nous, que je le savais. Or, quand le bateau se mit en marche, tout le peuple des collines salua et entonna "la Marseillaise". Je n'apercevais plus la terre anglaise, mais cette foule qui la recouvrait et qui chantait notre hymne national. C'est depuis ce jour-là que j'ai aimé tendrement votre pays.

— Vous avez raison, Miss Claire. Mon pays est noble. Mais Lord Musgrave ?

— Attendez. Il s'en allait en France, lui aussi, et sans doute pour une haute mission diplomatique. Il nous connaissait. Il regardait lui aussi. Il était impassible et grave. Et puis, tout à coup, il m'a élevée en l'air, pour que mes yeux vissent plus loin, et il m'a embrassée.

Elle se tut et ses yeux étaient mouillés au rappel de ce lointain souvenir.

Intrigué par leur tête-à-tête, le marquis de Millery les vint déranger :

— Que pouvez-vous comploter ainsi ?
 — Nous parlons de Lord Musgrave, expliqua Edwin Powlys. C'est un de nos hommes d'état les plus considérables. Il est précisément de ma génération. Il m'honore de son amitié. Mais vous le connaissez, Raoul ?
 Et, à l'abri de ce Lord Musgrave invisible, dont on annonçait l'arrivée et qui se faisait attendre, il croyait s'apercevoir que les hommes de sa génération étaient parfaitement en état de retenir l'attention d'une Miss de Maur, si sérieuse à vingt-cinq ans et si préoccupée de connaître la question d'Orient jusque dans ses complexités et même toute la politique extérieure.

Mais ce qui acheva de tirer de sa douce torpeur matérielle le Grand Hôtel de Murren et, par surcroît le Palais des Alpes, ce fut d'apprendre par les chères vieilles demoiselles Hissing, toujours bien informées, que le concours de patinage par couples (qui devait précéder d'un jour la course de bobsleighs) serait disputée pour la vitesse par Gerald Steele et Dianah Powlys, ce qui allait de soi, et pour la danse sur la glace par Gerald Steele et Claire de Maur. Brian Daffodil passait pour l'auteur de ce scandale. Peut-être n'en était-il que de l'instrument.

— J'aimerais concourir, lui avait confié la jeune Française, mais je n'ai pas de partenaire.

— Et Gerald Steele, votre professeur ?
 — Il appartient à Dianah Powlys.
 — Justement, il convient de les séparer pour une fois.

Et il avait persuadé Gerald qu'un devoir de courtoisie s'imposait envers l'étrangère. La triste aventure du premier jour sur le bob devait être effacée. Dianah, mise au courant, avait gardé le silence le plus barricadé. " On peut les briser, mais non les vaincre ", disait Cornelis de Witt de ces fronts impassibles. La grande Diane avait en horreur les attitudes, les paroles, les actes qui eussent livré quoi que ce fût de son for intérieur. Mais elle-même savait-elle ce qui s'y passait ? Elle éprouvait une contrariété, une simple petite contrariété. Elle pensait ramasser tous les prix avec Gerald. Et quand il y a une entente de camaraderie entre deux sportifs, n'est-ce pas en quelque sorte manquer de franchise que de s'y soustraire, même pour un jeu ?

Cependant la seule nouvelle de cette séparation eut pour effet immédiat de rompre l'enchantement qui protégeait l'amitié des deux sympathiques géants. Aussitôt, ils perdirent leur privilège. Ils avaient connu la liberté sur la montagne. Le monde blanc cessa de leur appartenir. Ils ne furent plus les demi-dieux dont il est naturel d'accepter l'isolement et même le dédain. Ils rentrèrent dans la voie commune et ne furent plus qu'un homme et une femme, et même un jeune homme et une jeune fille, c'est-à-dire deux êtres dont il importe de vérifier soigneusement les allées et venues, et qui relèvent dans tous leurs agissements de la surveillance des chères vieilles demoiselles Hissing.

— Il n'y a pas d'amitié entre les deux sexes, affirma l'ainée, Miss Betty, et une femme n'est qu'une femme. Ce qui doit arriver arrive.

— Oui, approuva la cadette, Miss Mary, mais la victoire doit rester à la Grande-Bretagne. Cette étrangère sera vite mise à la raison.

Mrs Harriett Rowsell, ayant réussi à isoler Sir Brian après le thé, lui demanda à brûle-pourpoint s'il approuvait le dénouement d'Eternal Love.

— Il n'y a plus de dénouement, Harriett.
 — Comment ? Il n'y en a plus ?
 — Quand la jeunesse est devenue éternelle, comment l'amour ne le serait-il pas ?
 — Nous n'avons plus de jeunesse, Brian, et peut-être n'avons-nous plus de sentiment.
 — Comme vous êtes injuste envers vous-même, chère amie ! Ne vous ai-je pas reconnue à la gare, tandis que vous me cherchiez ?

Mais il y a à Londres un savant chirurgien qui se charge de recomposer les visages et de leur rendre la beauté perdue.

— Est-ce possible ?
 — C'est facile. Il supprime la chair inutile, il la tranche et il recoud la peau sous les cheveux. J'ai vu chez lui, dans un bocal, des pièces uniques, les morceaux des plus anciens beaux visages d'Angleterre. Ils ressemblaient à des champignons conservés dans du vinaigre.

— Vous me faites horreur, Brian. Je vous parle de ce qui ne risque pas de s'altérer, et vous ne songez qu'à des charmes passagers.
 — Mais ils ne sont plus passagers, Harriett.

— Les apparences ne sont qu'un symbole. Il y a en nous une nature incorruptible. Eric et Arabella, en se retrouvant après trente ans, reconnaissent en eux cette nature incorruptible. Que sont auprès d'elle des avantages fugitifs ?

— Ils ne sont plus fugitifs. Ils se confondent avec l'incorruptible nature. J'en prends à témoin Miss Claire de Maur qui va nous répondre.

Et il appela Mlle de Maur qui revenait du patinage, escortée du marquis de Millery et de Sir Edwin Powlys. Mrs Rowsell, fâchée de cette intervention et désespérant d'obtenir jamais de Sir Brian une conversation directe et approfondie, déclina la compétence de la jeune fille.

— Il s'agit de l'amour anglais. En France, vous ne pouvez comprendre.
 — Et pourquoi donc ?

— Eric et Arabella, expliqua le professeur, retrouvent leur amour intact après une interruption de trente années. Est-ce possible ? Toute la question est là.

— C'est impossible, répliqua Mlle de Maur, mais cela se voit.

— Vous êtes trop jeune pour l'avoir vu autour de vous.

— Sans doute, mais il y a des exemples. Celui du musicien Hector Berlioz. Il avait rencontré à douze ans, pendant les vacances, une jeune fille qui en avait dix-huit et s'appelait Estelle. Elle avait de beaux yeux et des souliers roses. Le collégien fut ensorcelé. Mais elle se moqua de lui. Cinquante ans plus tard...

— Cinquante ans ! constata Mrs Rowsell avec ravissement.

— Cinquante ans, répéta le marquis de Millery, il y a de quoi mourir.

— Mais oui, un demi-siècle, acheva la jeune fille. Il retrouva une vieille dame tranquille et respectable, tout occupée du mariage de ses enfants et de la naissance de ses petits-enfants. Sans pitié il la poursuivit de ses déclarations. Elle en était fort gênée. Mais elle réussit à l'apprivoiser. Il cessa de lui parler d'amour pour lui parler de la musique, de la sienne. Et, finalement, la bonne dame lui donna des commissions.

— Ah ! conclut la romancière, je croyais que vous parliez sérieusement.

— Très sérieusement, madame.

— Il y a aussi le cas de Xavier de Maistre, ajouta le marquis de Millery qui avait dépouillé tous les mémoires et dossiers du siècle précédent. Je l'ai lu dans sa correspondance avec la comtesse de Marcellus. Pendant qu'il tenait garnison à Aoste, en Italie, il s'était épris d'une jeune veuve. Avec elle, il rendait visite au fameux lépreux. Vous vous rappelez : le Lépreux de la cité d'Aoste. La guerre l'emmena : elle épousa un notaire. Trente ans plus tard...

— Trente ans ? répéta, songeuse, Mrs Rowsell.

— Trente ans, c'est assez, n'est-ce pas ?
 — Jamais assez.

— ...Xavier de Maistre, installé à Pise avec sa femme et ses enfants dont la santé ébranlée exigeait un climat plus doux que celui de la Russie où il était devenu général, se souvint de ses premières amours. Il écrivit à la cité d'Aoste et fut assez heureux pour



Paraître Jeune

— c'est rester jeune et pour paraître jeunes les femmes du monde viennent régulièrement voir nos experts en

**Coiffures,
 Massages,
 Manicules,
 Traitements
 d'Embellissement
 de toutes sortes.**

Coupe de cheveux d'enfants par un barbier expert une spécialité.

Si vous n'avez pas satisfaction complète, vous ne payez pas.

LE

Salon Princesse

Coin Ste-Catherine et Beaudry Téléphone Est 0422

LE

Salon Duchesse

4166 rue St-Denis, Téléphone près Rachel Béclair 0082

Le Salon Vanity

5748 Ave du Parc, Téléphone coin Bernard Atlantic 3394

Nous enseignons la coiffure

PETROLE ROGIER
 Souverain contre la chute des cheveux \$1.25



Un Geste que Bébé Appréciera Le bain Quotidien à la Poudre Johnson

Durant "l'Enquête sur la Santé des Bébés", poursuivie par Johnson & Johnson, des centaines de mères nous ont dit que ce "bain de poudre" quotidien rendait les bébés heureux et bien portants. Elles nous assurent que la Poudre Johnson prévient les gerçures et qu'on doit en faire usage après le bain de bébé; que la Poudre Johnson assèche l'humidité, arrête les démangeaisons et guérit l'échauffaïson et les égratignures. Médecins et gardes-malades recommandent cette poudre, pure et salubre.

De plus en plus les mères se rendent compte qu'il importe de poudrer, en toutes saisons, la peau tendre des bébés.

N'employez, pour votre bébé, que la Poudre Johnson (Johnson Baby Powder). L'enfant sera plus tranquille, moins irritable, dormira mieux et plus souvent, en raison de ce bien-être qu'il réclame par privilège de naissance: une peau saine.

Poudre pour Bébé

Johnson's Baby Powder

La meilleure
pour bébé.

La meilleure
pour vous.



Votre pharmacien
est plus qu'un
marchand —

Il vous fournira la Poudre Johnson. Son établissement est une commodité et une sécurité pour vous et vos concitoyens. Les services qu'il vous rend méritent que vous l'encouragez davantage.

Allez d'abord chez
le pharmacien.

PRODUIT
Johnson & Johnson

découvrir la trace de la jolie veuve remariée. Ils échangeaient des lettres exquises. "Il me semble que chez vous, lui dit-il, si j'ai bonne mémoire, le ciel est toujours serein et les arbres en fleurs". Mais ils furent assez prudents pour ne pas se revoir. Et le notaire valdotain, jaloux, mit bon ordre à ce flirt de vieillards.

— Quel dommage! protesta Mrs Rowsell passionnément attentive.

— On ne sait aimer qu'en France, conclut Mlle de Maur.

— Ah! soupira encore Mrs Rowsell, je pensais qu'en Angleterre nous étions plus fidèles.

Déjà l'insaisissable disciple de Ruskin s'élançait vers un groupe de jeunes femmes, Helen, Phœbé et Dianah, qui rentraient de promenade en compagnie de Philipp et de Gérard, pour les convier à l'organisation d'un bal costumé avant les courses de patins et de bobsleighs.

— En l'honneur de Mrs Harriett Rowsell, qui est la gloire des lettres anglaises, ne convient-il pas de l'appeler: le Bal du roman? Tous les costumes, toutes les entrées devront s'appliquer à l'un ou l'autre des romans anglais contemporains. Et le jury dévot.

N'est-ce point là une idée ingénieuse?

On s'accorda pour la déclarer délicate et charmante, mais impraticable.

— Pourquoi impraticable?

— Parce qu'il faudrait, pour la réaliser, trop d'imagination.

— Nous en aurons, nous en aurons, affirma le professeur. Et, comme les Etats nous en donnent l'exemple aujourd'hui, nous nommerons une conférence préparatoire.

Il ne voyait aucun obstacle. Un jury serait élu pour désigner les plus heureuses réalisations. Des objets d'art seraient offerts aux vainqueurs par les plus riches fabricants de Grande-Bretagne dont il avait inquisiteur les épouses sur le bon usage de leur fortune.

— Tout ceci est pour vous, ajouta l'inventeur à l'oreille de Mrs Rowsell qui, touchée dans sa vanité d'auteur, fut émue aux larmes et même en oublia sa déception précédente.

Pour être approuvé de tous, le sorcier courut à travers les hôtels informer au plus vite les jeunes filles et les jeunes femmes, et même les dames âgées, et même les vieilles demoiselles Hissing, qu'elles eussent à se transformer, pour un soir, en personnages de roman. Il continuait de mettre le feu partout avec sa boîte d'allumettes, comme le jeune Shelly, dans son enfance, pris d'un enthousiasme sacré pour la flamme, s'était élancé hors de la maison, mettant le feu dans la buanderie, mettant le feu à une meule, mettant le feu au vieux tronc d'un saule, mettant le feu partout où il passait et admirant par surcroît la mystérieuse beauté de l'incendie. La paisible Murren flambait...

VI

LA CONFERENCE PREPARATOIRE

A onze heures et demie de la nuit, une conférence préparatoire fut convoquée dans le salon de la Villa des Neiges pour discuter cette embarrassante question: un bal du Roman pourrait-il être donné à Murren avec quelque chance de succès? En d'autres termes, quels pourraient bien être dans un hôtel suisse, les costumes choisis par des Anglais de culture, — mettons de culture moyenne, — leur choix étant limité à des personnages de roman ou même de théâtre?

La marquise de Millery, la belle Helen, qui recevait les conspirateurs, fut élue présidente; Mrs Harriett Rowsell, vice-présidente; et Sir Brian Daffodil, secrétaire, car rien n'est plus urgent que de décerner des titres et de distribuer des places à des gens qui se rassemblent. L'honorable secrétaire fit part avec éloquence de sa proposition. On rendrait hommage aux lettres anglaises, et

spécialement à l'auteur d'Eternal Love, en empruntant à la littérature des travestissements. Phœbé de Thennissey, indignée, demanda la parole qui lui fut accordée. Elle fit alors entendre cette protestation:

— Vous ne craignez pas d'imposer une fatigue nouvelle à des skieurs, à des patineurs, à des conducteurs de bobs. Ils arrivent le soir, harassés de leurs longues randonnées, rouges de grand air et giflés par le vent. Et vous allez exiger qu'ils tarabustent leur cervelle pour en faire jaillir des idées et tourmentent leur mémoire pour y retrouver de vagues héros fictifs et évaporés. Laissez-les donc tranquilles, et, si vous voulez donner un bal costumé, leur imagination n'ira pas plus loin qu'un Pierrot, une Colombine, un Ecossais, un chef cuisinier.

— Justement, insista Sir Brian de sa voix la plus persuasive, il faut restituer sa place à la vie intellectuelle, trop ouvertement méprisée par les gens de sport. Un bal fera l'affaire.

— Il a raison, déclara la présidente. Cherchons plutôt des personnages à copier.

Elle chercha elle-même et, sous le coup d'une inspiration subite, proposa Jeanne d'Arc. Le secrétaire, bouleversé, objecta que c'était un personnage historique.

— Dramatique aussi, intervint le marquis pour ne pas laisser trop patauger sa femme, depuis Shakespeare jusqu'à Bernard Shaw.

— Dans tous les bals costumés en Angleterre, expliqua la belle Helen piquée, il y a une Jeanne d'Arc, et toujours aussi un nègre, parce que c'est facile.

— Othello, insinua Claire de Maur, pourrait remplacer le nègre.

— Avantagement, approuva Philipp Smith que cette discussion divertissait et dont la présidente blâmait le rire.

Quant aux deux géants, Dianah et Gérard, ils s'étaient endormis en prévision de la course du lendemain.

Sir Brian Daffodil cita Ethel Newcome.

— Qui est-ce? interrogea Phœbé.

— Elle ne m'a pas été présentée, objecta la présidente.

— Renonçons-y, proposa Mrs Rowsell. Je crois bien que personne ne la connaît à Murren.

Le gros George Tewkesbury suggéra Robinson Crusoe qui fut adopté à l'unanimité, car il était aisé de se procurer des peaux de bêtes. Carmen et le toréador furent mis en avant, mais on écarta le toréador. Carmen fut maintenue pour Miss Viola Harrisson qui avait une collection de châles. Puis on cita pêle-mêle, avec Jeanne d'Arc, Cléopâtre, Ophélie d'une réalisation enfantine, avec une chemise de nuit, des cheveux longs et des fleurs.

— Ophélie est impossible! s'écria Phœbé.

— Impossible? Pourquoi?

— Mais parce que vous ne trouverez pas, dans Murren, une Anglaise aux cheveux longs.

Il fallut renoncer à Ophélie. On se ratrapa sur Dolly Varden, la célèbre héroïne de Dickens, qui a précisément donné son nom à un type de robe, sur Lady Teazle de Sheridan, toute poudrée à la mode du dix-huitième siècle, et pour les hommes sur Trilby, sur Sydney Carton et sur des gondoliers tirés de l'opérette de Gilbert et Sullivan. D'ailleurs, les hommes étant rasés et les femmes coiffées courts, les travestis masculins et féminins pourraient se confondre: il n'y aurait plus aucune différence de sexe, et ce serait un amusement de plus.

Mrs Rowsell nomma Tess of the d'Urberville, de Thomas Hardy, qui était son roman préféré, mais si peu, dans ce monde de sport, en avait entendu parler! Il fut convenu qu'étant mieux informée que tout autre elle tiendrait bureau de conseils pour aider les invités à composer leurs costumes. Le bal serait donné au Palais des Alpes, où les entrées se pourraient développer avec plus d'ampleur. Après cet immense effort, des

boissons chaudes et fraîches furent apportées, et l'on se sépara à minuit et demi avec l'impression d'un grand travail cérébral.

Au retour, dans la froide nuit d'étoiles, pour la petite traversée de la villa des Neiges au Grand Hôtel, Mrs Rowsell prit à part Claire de Maur pour lui faire part de sa tristesse.

— Mes compatriotes, lui confia-t-elle, ne connaissent aucun romancier postérieur à Dickens. Je suis désolée de leur ignorance.

— Ils se portent bien, constata la Française. C'est beaucoup.

— Il faut les instruire, déclara Sir Brian Daffodil, et pour y parvenir il faut leur susciter toutes sortes de passions. C'est le grand moyen. Et même c'est le seul moyen.

Mais il glissa sur la neige contractée par le froid et du coup son affirmation perdit toute son autorité.

Les jeunes misses réparties dans tous les hôtels de Murren, du Palais des Alpes et du Grand Hôtel, aux pensions plus modestes de l'Alpenruhe et de l'Edelweiss, et les misses qui étaient moins jeunes, et les belles dames aussi, et même celles qui ressemblaient à de grandes haquenées de bataille, et même certaines dames âgées mais actives et prime-sautières, informées de la grande nouvelle, se succédaient en consultation auprès de Mrs Harriett Rowsell.

— Indiquez-nous quelque roman célèbre.

— Voulez-vous un roman honnête qui finisse par un mariage ?

— Nous désirions de préférence un roman dont les personnages soient habillés d'une façon originale et plaisante au regard.

— Je vois ce qu'il vous faut. Quelque chose du temps d'Elisabeth, ou quelque chose d'exotique. Que diriez-vous d'un costume égyptien, ou d'un costume indien, ou d'un costume Renaissance ?

— Parfait ! Parfait !

Miss Viola Harrisson, qui, étant brune et jaunie, avait apporté dans ses malles une collection de châles et de mantilles et pensait les utiliser, réclama une héroïne espagnole. Carmen lui était réservée. Phœbé et sa mère exigèrent deux sœurs. Les trois Misses Nicholson, Maud, Mabel et May, ne voulant pas être séparées, gênèrent considérablement Mrs Rowsell.

— J'ai trouvé, finit-elle par leur dire. Accepteriez-vous de composer une entrée avec le plus décoratif de Murren ?

Ayant deviné, elles eussent volontiers changé de couleur, si la patine rouge de leurs joues mordues et griffées par le vent et le soleil le leur eût permis. Le martyre qu'on leur offrait leur parut délectable :

— Nous suivrons Gerald et Dianah.

— Jurez-vous de ne le révéler à personne ?

— Nous le jurons.

— Eh bien, je vous réserve le plus beau des romans anglais, le plus émouvant, le plus humain.

— Est-il de vous, Mrs Rowsell ?

— Chères petites flatteuses ! Mais non, il n'est pas de moi. Et vous n'avez pas deviné ? C'est Tess of the d'Urberville, de Thomas Hardy.

— Nous ne l'avons point lu.

— Vous n'avez plus le temps de le lire. Ne vous suffit-il point de connaître vos personnages ?

— Certes, il nous suffit.

— Tess est une jeune paysanne séduisante, trop séduisante, qui descend d'une antique race déchue. Elle a quitté, pour des raisons sérieuses, le val de Blackmoor où elle est née, afin de servir dans les laiteries de Talbothays. Là, elle rencontre celui qu'elle aimera et dont l'amour achèvera son malheur, Angel Clare, d'une honorable famille, car son père est pasteur. Angel, ce sera Gerald Steele, et Tess, ma nièce Dianah.

— Mais nous, Mrs Rowsell ?

— Vous serez les trois filles de ferme qui sont aussi amoureuses d'Angel Clare : Marianne, qui est ronde, avenante et réjouie,

ce sera pour vous, Mabel ; Retty Priddle, qui est blanche avec des tresses rousses, conviendra à Maud ; vous, gentille May, vous serez la pâle Izy Huett aux boucles brunes qui, ne pouvant embrasser Angel Clare, se contentait d'embrasser son ombre.

Les trois jeunes filles inclinèrent la tête avec mélancolie pour recevoir ces couronnes de roses que la romancière leur distribuait avec tant d'ingénuité, sans même se douter qu'elle leur enfonçait cruellement les épines dans la tête.

— Et vous ? demanda-t-elle à Claire de Maur qui pénétrait dans le salon de consultations, après, toutefois, qu'elle eut mis un doigt sur la bouche pour inviter une fois de plus au silence les trois Misses Nicholson.

— Moi ? répondit la jeune fille, c'est un secret.

— Ne me le confiez-vous pas ?

— Je vous réserve la surprise.

Murren, la paresseuse Murren, où le temps coulait avec une lenteur si monotone, s'était muée en atelier et l'on y travaillait dans une hâte fébrile. Sur la piste de bobsleigh et sur la patinoire s'exerçaient les futurs champions des courses. Dianah et Gerald s'entraînaient avec le gros George Tewkesbury. Philipp Smith alertait méthodiquement Richard Murzon et Dick Griffith, quand il pouvait échapper à la partie de mah-jong exigée quotidiennement par le marquis de Millery et aux exigences de ces dames qui réclamaient continuellement ses conseils pour leurs essayages, n'estimant pas Hubert assez fantaisiste, de quoi celui-ci tirait une recrudescence de sa jalousie. De mystérieuses commandes partaient des hôtels pour Interlaken, pour Berne, pour Lausanne ou Genève. On avait téléphoné à Paris. Le bruit courait même que Mlle de Maur aurait télégraphié à Nice.

Brian Daffodil, qui provoquait ces rivalités, s'applaudissait de ne plus rencontrer personne dans le hall désert de l'hôtel.

— Où sont-elles donc ? réclamait Edwin Powlys qui regrettait les anciennes allées et venues.

— Elles vivent enfermées. C'est parfait.

— Mais non, cher ami. Quand le soleil d'hiver fait craquer toutes les blanches parois de neige, il ne convient pas de rester dedans.

— Admirez-les, au contraire. Loin de la Grande-Bretagne, voici qu'elles recréent des foyers. Deux ou trois pièces d'étoffe qu'il faut tailler, quelques fleurs, des photographies, et voici le "home" dans une chambre d'hôtel.

Et, de mémoire, il cita aussitôt, pour Mrs Harriett Rowsell qui les rejoignit, un fragment de John Ruskin, son maître :

— "Partout où va une vraie épouse, le "home" se transporte avec elle. Peu importe que sur sa tête il n'y ait que des étoiles, et à ses pieds, pour tout foyer, dans le gazon refroidi de la nuit, que le ver luisant : le "home" est partout où elle est et, si c'est une noble femme, il s'étend au loin autour d'elle, mieux que s'il était plafonné de cèdre ou peint de vermillon, répandant sa calme lumière sur ceux qui, autrement, seraient sans foyer."

Tout en déclamant, il regardait tout à tour le plafond comme s'il était constellé d'étoiles et le parquet pour y chercher des lucioles. Il chantait le "home", et tous ses compatriotes émigraient.

(A suivre)

Dans la prochaine édition : LE CHAPITEAU ROMAN, par M. Paul Bourget de l'Académie Française (au complet).

La deuxième partie des JEUX DANGEREUX de M. Henry Bordeaux, de l'Académie Française (à suivre).



Le Composé
pour la
Chevelure
du Dr RUGIO
de PARIS

est garanti pour faire repousser les cheveux.

Une seule bouteille prouvera son efficacité. Prix : \$2.00.

POUR LES RIDES

Renforcez vos muscles, chassez les rides en employant le Régénérateur du Visage. Prix : \$2.50.

Le Baume des Forêts. Prix : \$1.50.
L'Huile pour muscles. Prix : \$1.00.

Seul dépositaire au Canada.

SALON PARISIEN
4922 OUEST, RUE SHERBROOKE
Phone Westmount 4440.

Pour faire les Sandwiches

C'est très simple avec les Pâtés de Viande Clark. Ouvrez le pot et étendez sur les minces tranches de pain beurré. La viande étant pilée elle s'étend facilement. L'assaisonnement est délicieux et il est difficile d'avoir une sandwich meilleure et si peu coûteuse.

L'assortiment comprend : Langue Jambon et Bœuf, Pâté de Foie, Langue, Bœuf et le Pâté de Viande à la Canadienne.

Les Cuisines Clark vous aideront

Toutes les Couleurs

¶ Vous pouvez vous procurer les soies à coudre en rouleau, Fleur de Lys, dans n'importe quelle couleur que vous désirez.

¶ De qualité égale à toutes les autres, soit domestiques ou étrangères, les soies Fleur de Lys méritent votre préférence.

Demandez-les dans les magasins,



Filées "chez nous" — à Montréal

Les
Soies
"Fleur-de-Lys"



COURRIER de MADELEINE

HUMBLE VIOLETTE.—Votre aimable souvenir m'a été des plus sensibles, et je vous en remercie.

VOYAGEUSE.—Je n'ai jamais expérimenté ces produits, de sorte qu'il me serait impossible d'en garantir l'efficacité. Personne autour de moi n'en a fait usage et ne les connaît ; ainsi je ne saurais vous les recommander. En principe, il faut ne prendre qu'avec une extrême prudence tout aussi bien les remèdes pour faire maigrir que ceux qui sont supposés vous faire engraisser.

BRUNE MOUCHE.—L'hiver nous aime par trop cette année, et elle met à nous quitter d'exaspérantes lenteurs. Ce que je pense d'un tel esprit moralisateur ? Rien de mal assurément, mais je crains qu'il ne soit parfois, oiseux, et par conséquent ennuyeux. N'est-ce pas aussi votre avis ?

ISAURE.—Je reconnais avec bonheur, votre fine écriture, car je sais qu'elle m'annonce des choses agréables que votre exquise sensibilité entasse à mon grand bénéfice, et dont je me fais des joies très-profondes. Aussi cette petite lettre qui me vient de si loin, me ravit toujours, et ne m'en privez jamais. Je comprends que vous aimiez la plume si délicate et si intéressante de M. du Roure, et je serai heureuse le jour où je pourrai vous offrir l'un de ces étincelants articles. J'imagine que la suite de cette conversation vous aura intéressée, et je ne manquerai pas de dire à M. Quedrue que vous serez toujours heureuse de le lire, et que vous attendez "qu'il souligne, avec le même doigté, un autre de nos travers". Isaure, ceux qui vous entourent, dans le coin un peu perdu où vous vivez, doivent apprécier hautement la finesse de votre esprit et la sagacité de votre jugement, et bien aussi vos goûts sûrs et raffinés. Revenez plus souvent, le temps semble long à vous attendre.

JEANNE A.—Merci de votre aimable collaboration. Le numéro vous sera adressé, tel que demandé, et vous me ferez le plaisir de l'accepter en échange de votre jolie pièce qui vaut tellement plus que cela.

FEE DES BOIS.—Si je me rappelle ? Combien de fois me suis-je demandée ce que vous étiez devenue, où la vie vous avait conduite, car jamais je n'ai reçu le petit mot que j'attendais, me renseignant sur votre existence. Puis, un jour, j'ai pensé : "Peut-être a-t-elle péri, ma petite fée, au milieu de tout ce carnage. Peut-être encore l'a-t-on envoyée dans ces terribles Dardanelles qui ont vu mourir plusieurs de nos infirmières, ou encore se trouvait-elle sur l'un de ces bateaux martyrs que l'ennemi coulait, malgré le drapeau sacré de la Croix Rouge"... Et vous me revenez le cœur plein de vos chers souvenirs. Et pour me dire que j'ai dirigé vos pensées, et vous ai tracé le devoir de "faire votre vie". Vous ne savez pas ce que cela peut être bon de lire de tels mots aussi sincères et aussi réconfortants. La tâche que je poursuis me paraît quelquefois bien lourde, et une angoisse de me tromper me vient souvent. Il est si terrible d'égarer une âme qui s'adresse à vous en toute confiance, et que l'on peut mal orienter et décevoir cruellement, cela en toute sincérité, et dans la seule conviction de bien faire. Vous êtes heureuse. La guerre qui a déchainé tant de douleurs, vous réservait, à vous, de trouver le bonheur. Pour être tout à fait gentille, il faudra quelque beau jour m'emmener ce rayonnant petit

homme de trois ans qui doit vous ressembler et que je serai contente d'embrasser sur les deux joues.

MARIETTE J.—Ce droit vous a été reconnu, et nous espérons que vous nous reviendrez souvent.

C. COULOMBE.—Je tiens à vous prévenir que je n'ai pas reçu les deux œuvres que vous m'aviez annoncées, et dont je suis toujours disposée, ainsi que Louis Claude, à apprécier dans le meilleur esprit possible.

AMIE DU DOUX PARLER DE FRANCE.—Votre lettre est fort gentiment écrite, et dans un français plutôt pur. Je crois que la meilleure façon de vous perfectionner dans la connaissance de cette langue si riche, si souple, et si belle est de lire beaucoup, et attentivement, de façon à acquérir la vocabulaire dont l'insuffisance est remarquée chez la grosse majorité de nos compatriotes. Vous vous initierez ainsi aux multiples expressions, au sens divers des mots, et vous arriverez à posséder un peu de la richesse de cette langue riche entre toutes les langues.

MADELEINE G.—Je suis heureuse de cette nouvelle occasion que m'offre votre charmante missive, de vous dire de nouvelles félicitations et de façon plus rapprochée et plus intime. Je suis fort heureuse que vous aimiez notre Revue, et je souhaite que vous restiez toujours l'amie d'une publication, où vous serez, sans cesse, la bienvenue et surtout la très-désirée.

MADAME RODRIGUE O.—Je vous remercie de l'envoi, et j'espère que dorénavant votre revue vous sera fidèlement remise. Il n'est jamais trop tard, n'est-ce pas, pour souhaiter du bonheur à ceux que l'on désire heureux ?

AUORE.—Non ce roman n'a pas paru dans la Revue Moderne, et il faudrait, si on nous en fait la demande, le servir en séries, à cause de sa longueur. J'espère que ceux que nous offrons en ce moment plairont à tous car nous les avons empruntés à des auteurs favoris des lecteurs et lectrices de notre publication.

SITIO.—Je m'habitue assez vite à l'écriture, et il m'arrive rarement de me tromper après un peu de temps. La correspondance a tellement afflué tout d'un coup que je me suis naturellement trouvée un peu désemparée devant tant d'écritures nouvelles. Et je vous remercie de ne pas m'en tenir compte et de m'avoir gardé votre amitié, dont la douceur triste m'émeut vraiment. Je vous sens affligée de la détresse que vous avouez, mais plus encore de celles que vous taisez. Et je voudrais avoir le don de combler l'affreuse solitude du cœur, pour vous rendre toute votre joie. Gardez ici ce pseudo, qui vous va, et qui me donne à moi la douceur de vous savoir mienne une fois de plus.

MADAME A. PICARD.—Je communique votre lettre à la personne le plus en mesure de vous renseigner, et je crois que vous n'aurez qu'à vous louer de la substitution. Il est bien entendu que je ne communique que la question et que je garde pour moi seule la bonne lettre intime et amicale dont la lecture m'a été fort agréable. J'aime à ce que mes correspondantes me fassent part de leurs bonheurs comme de leurs chagrins, et nous en arriverons ainsi à développer, entre nous, une intimité plus confiante et

plus sincère. Il me reste à vous souhaiter un bon voyage et si vous ne recevez assez vite les renseignements dont vous avez besoin, je vous saurais gré de m'en prévenir tout de suite après la réception de la revue de ce mois.

MECHTILDE.—Il faut souvent vous oublier dans votre confiance en moi, et me livrer ainsi toutes vos pensées, qui sont certes de celles qui sont belles à exprimer. Vous avez raison ; on oublie trop facilement la jeunesse, et elle a tant besoin pourtant d'être suivie et orientée. Je serai heureuse le jour où vous pourrez combler une lacune dont vous voyez si bien la faiblesse. Il était tout naturel que je comprenne votre chagrin et que j'y compatisse de tout mon cœur. Il n'y a que les gens qui n'ont jamais souffert qui refusent de comprendre la douleur des autres. Ecrivez-moi souvent ainsi, le voulez-vous, et nous échangerons des pensées qui seront douces à l'une comme à l'autre. Et cet échange fortifiera notre mutuelle sympathie.

CRITIQUEUR.—Vous n'êtes certes pas un critiqueur grincheux, mais un homme droit et aimable qui savez dire toute votre pensée, sans y apporter cette forme brutale qui blesse toujours, et fait mal souvent. Vos critiques ont une allure si aimable que l'on vous prierait bien volontiers de recommencer. Cela nous procurerait de bonnes lectures et de sages aperçus dont tout le monde bénéficierait. Mais avant, laissez-moi vous remercier de l'éloge que vous faites de notre revue, éloge qui me flatte vraiment et qui m'est surtout un très-précieux encouragement. Car pour aller jusqu'au bout de sa tâche, il faut entendre souvent des paroles généreuses comme celles que vous savez si bien écrire. Vous n'avez pas aimé ces vers. Ils vous ont même semblé par trop profanes. J'avais oublié de dire que l'auteur était un poète de l'Amérique du Sud, et chaque pays produit des écrivains et des artistes dans le sens de sa mentalité. Vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que sans m'arrêter à leur donner un sens que leur auteur n'a sans doute pas voulu, j'ai aimé cette manière d'écrire de jolis vers sur un thème, qu'il a su à force de talent, rendre intéressant. Puis, ils m'ont rappelé, je vous dois cette confiance, un immense clou à tête ronde et blanche cerclée de cuivre qui attendait toujours le cadre que l'on devait y suspendre, et que je revois encore dans la chambre où je couchais toute petite fille. Parfois la veilleuse, d'où on la plaçait, mettait autour de ce clou des formes étranges, et qui me faisaient peur dans la nuit. Il m'arriva de rêver au tableau que l'on y pourrait suspendre quelque jour... et que je ne vis jamais, puis de me voir accrochée, dans un cadre où je prenais quelquefois des attitudes amusées, et quelquefois des airs guindés. Naturellement, vous n'aviez pas les mêmes raisons pour vous intéresser au clou en question, et je verrai de plus près à ne pas me laisser trop souvent emporter par mes souvenirs. Vous avez bien fait de me parler ainsi. D'abord, cela me donne la joie de me savoir un ami de plus, et sincère, parce qu'il est dévoué et sait dire ce qu'il pense. Et cet ami, je voudrais l'encadrer dans notre revue, mais ne jamais l'accrocher à ce vilain clou, qui pourtant nous a valu une bien agréable expression d'opinion, et bien aussi de sympathie.

La Contrepartie

Par LISE

II

Drrring ! Drrring ! Drrring !
 — "Allo !"
 — "C'est vous, Lise ?"
 — "Oui ! oui !"
 — "Etes-vous très-très-occupée ?"
 — "Mais non, pas trop."
 — "M'ouvrirez-vous la porte, si je vais jusque chez vous ?"
 — "Parfaitement ! En doutez-vous, petite vilaine. Arrivez vite."
 — "C'est bon ; je serai là dans une demie-heure."
 — "O. K. Je vous attends et vous garderai toute l'après-dîner."
 — "Ah ! ça, c'est fin ! Bonjour, Lise."
 — "A tantôt, Berthe !"

J'ai juste le temps de ranger un peu mes papperasses et ma petite amie s'amène. Rien qu'à la façon nerveuse avec laquelle elle me fait son salut d'arrivée, je constate qu'elle n'est pas dans son assiette. Quand Berthe est ainsi, quand elle a le nez en bataille, il y a sûrement quelque chose qui ne va pas. Après les banalités d'usage : "Comment se porte-t-on, chez vous ? — En avons-nous une tempête ?" etc., ma visiteuse me lance, comme ça :

— "Le monsieur de votre dernier article, Lise, me direz-vous son nom ?"

Surprise, je la regarde. Mon dernier article ?... Ah ! oui, j'y suis. Il y a plus d'un mois qu'il a été fait, cet article-la. Je comprends, quand même. Et j'essaie de rire.

— "Son nom ? pourquoi donc. Voulez-vous lui envoyer votre cartel, avec des témoignages, ô championne des ultra-modernes ?"

Mais il y a de la poudre dans l'air et je me rends compte que l'heure n'est pas aux carambolages plus ou moins spirituels. Berthe n'est pas d'humeur à badiner. Elle insiste.

— "Est-ce que je le connais, pensez-vous, Lise ?"

— "Voyons, ma petite fille, vous savez bien que je ne puis rien dire."

— "Il a de la chance que vous l'abritiez derrière le "Secret Professionnel", avec toutes les majuscules possibles. Je voudrais pourtant bien lui dire ma façon de penser sur les jeunes gens d'aujourd'hui."

— Dites-la quand même, Berthe : je vais sténographier votre réquisitoire, car je soupçonne que c'est un peu de ça que vous avez dans l'idée. Vous aurez peut-être le plaisir de lire votre opinion dûment imprimée, un de ces prochains jours. De cette manière, le monsieur en question aura des chances de savoir ce que vous pensez ?"

— "Il va le savoir, et ses pareils aussi !" Berthe se lève rageusement, et, après avoir roulé ses gants en boule et les avoir lancés sur le géridon voisin, elle parle.

— "Ce monsieur blâme les jeunes filles d'aujourd'hui ! Il n'a pas confiance en elles ! ! Il ne saurait les estimer ! ! ! Il déplore leur genre ! ! ! Bref, il n'en n'a trouvé aucune qui soit digne de dénouer les cordons de sa chaussure. Quel être impeccable et infallible est-il donc pour se faire aussi sévère ou aussi exigeant. En somme, pour qui se parent-elles, les jeunes filles ? Pour qui se font-elles

aimables et bonnes camarades ? Pourquoi sont-elles les esclaves de la mode ? Pour ces messieurs !... Non, non, ne protestez pas maintenant. Ecoutez-moi. Tenez, l'autre soir, chez Eliane, il y avait Bert X, Jules Z, André Z, et tous les autres de cercle, vous savez ? Du côté des jeunes filles : Blanche, Renée, Marthe, Françoise, nous toute, enfin, plus quelques étrangères. Qui de nous recevait tous les sourires, toutes les attentions de ces chevaliers ? Celles justement dont le costume était le plus conforme à la mode ; celles qui avaient dépensé le plus de rouge sous la plus généreuse couche de blanc ; celles dont la jupe comptait le plus de pouces en moins et dont l'encolure s'éloignait le plus... du pôle nord ; celles dont la chevelure se rapprochait le plus de la leur par la coupe et la longueur. Vous connaissez Marguerite B ; vous savez comme elle s'habille gentiment, comme elle est gracieuse, et fine, et complaisante. Eh ! bien, hier, pas un de ces messieurs ne s'occupait d'elle ou à peu près. Elle a le bon esprit de s'en moquer et se montre toujours également aimable et gentille. Mais nous ne sommes pas toutes des Marguerites ; et sans être plus que ça des virtuoses du flirt, il ne nous agréait pas d'être délaissées de nos compagnons pour des demoiselles plus... dans le train. Votre Jupiter tonnant de l'autre jour, Lise, a le cynisme de déclarer que : "les jeunes filles modernes sont bonnes pour nous délasser, nous amuser, fleureter ; mais quand vient l'heure du mariage, ça n'est plus ça du tout." Comme c'est aimable, dites donc ! Sait-il, ce qu'une nouvelle arrivée déclarait, l'autre jour ? "Les danseurs", disait-elle, "se montrent très-pressés auprès d'une telle et de telle autre qui ne valent pas grand-chose : pensent-ils que nous allons faire comme elles pour ne pas perdre une seule danse ?" Et vrai, Lise, c'est bien ainsi qu'ils font. Tous leurs sourires, toute leur amabilité, toutes leurs attentions vont à celles qui sont "chics", quand même elles n'ont pas (pas) pour un sou de cervelle. S'ils approchent des autres qui sont intelligentes et convenables, mais moins... apparentes, c'est avec un air ennuyé, des allures de martyrs rien moins que flatteuses."

Et elle allait, elle allait, la petite Berthe, sans me donner le loisir de placer un mot. Dans le fond, elle n'avait pas tout à fait tort. Son courroux avait pris mon visiteur de l'autre jour pour bouc émissaire ; mais il était facile de constater que toute la gent des garçons à marier pouvait coiffer le chapeau, s'ils tenaient à être sincères et francs.

J'ai essayé de calmer ma déesse en colère, sans grande conviction, il faut l'avouer. Ça n'est pas toujours facile de rendre des jugements à la Salomon. Dans la présente occurrence, où sont les torts ? Si j'étais juré, je me tirerais d'affaire en disant : des deux côtés. Les jeunes filles ont tort de se montrer pires qu'elles ne sont, c'est-à-dire plus évaporées que la réalité ; car un grand nombre auraient intérêt à se laisser voir telles qu'elles sont, chez elles : actives, adroites, souvent bonnes ménagères et habiles cordons bleus. Mais qui les soupçonneraient telles de ceux avec qui



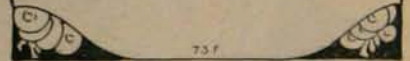
1864-1926

Depuis plus de soixante ans le Café Seal Brand de Chase & Sanborn est renommé pour sa qualité supérieure et sa saveur exquise.

Le Thé Seal Brand, également bon, maintient en tout point la réputation créée par ce Café.

73F

Thé & Café
 SEAL BRAND
 de
Chase & Sanborn



Murine EVEILLE
 les YEUX endormis

Pourquoi le matin avoir les YEUX gonflés de sommeil. Quelques gouttes de Murine au lever enlèveront non seulement le gonflement mais aussi la fatigue. Ne contient pas d'ingrédients nuisibles.

Ecrivez Cie Murine, Dépt. 94, Chicago, pour avoir le pamphlet sur la beauté des yeux

MURINE
 Pour vos
 YEUX



Tient Le Foyer Propre

La Lessive de Gillett Pure en Flocons est la première aide de sanitation au foyer. Rien ne l'égalé pour nettoyer les évier et les égouts, pour nettoyer les ustensiles de cuisine graissés, pour tenir les planchers propres, etc.

Procurez-vous d'une canistre chez votre épicière; cela vous évitera beaucoup d'ouvrage dur.

LESSIVE DE GILLETT
100% PURE EN FLOCONS



Femmes aux nerfs fatigués regagnez votre vigueur et votre force en faisant usage de la

Nourriture du Dr CHASE
Pour les NERFS



Les
Cuisines
"Clark"
vous
aideront.

Quelques gouttes du Ketchup Clark sur le poisson, les côtelettes ou les omelettes ajoutent grandement au régal.

L'assaisonnement favori du pays. En vente partout.

KETCHUP aux TOMATES
CLARK

W. CLARK Limited, MONTREAL
ESTABLISHMENT A, MONTREAL, P. Q.
27-ROULE, P. Q. 27 HARBOR, ONT.

elles... "fox-trottent", fument la cigarette et lampent des cocktails?

D'autre part, ces messieurs ne peuvent nier qu'ils se laissent d'abord attirer par les plus brillants et bruyants papillons. Ils ne songent pas assez au possible foyer d'amour que peuvent attiser dans un cœur neuf des attentions répétées et imprudentes. Ils ne calculent pas la portée de leurs galanteries, des propos admiratifs murmurés dans une petite oreille rose qui ne demande qu'à entendre ce qu'elle prend pour une tendre mélodie.

C'est vrai, aussi, qu'ils délaissent volontiers les Marguerites sérieuses, fines et modestes pour tourbillonner les danses nouvelles, inesthétiques et ridicules au possible, avec des "Rosines" au cotillon court et aux épaules largement... aérées. Quittes à revenir aux premières quand ils auront décidé que l'heure est venue de convoler...

Berthe, après une pause au cours de laquelle elle était restée toute pensive, a repris :

— "Qu'il prenne garde, votre monsieur trop difficile, Lise, (décidément elle y tenait), il pourrait bien se faire attraper par une de ces sirènes en qui il fait profession de n'avoir pas confiance. Qui lui dit qu'il la trouvera "celle à qui il se donne la joie de rêver", quand il aura tant levé son nez dédaigneux sur les petites amies qui ne demanderaient qu'à l'aimer, en dépit de leur "souci de la mode?" Se contenterait-il d'une Cendrillon? d'une fiancée mal fagotée? d'une femme qui ne serait pas au moins aussi élégante que celle de son voisin? Demandez-lui ça, Lise. Demandez-lui aussi s'il trouve qu'il aura mérité ce qu'il rêve quand il aura fini de se délasser, de s'amuser, de fleurter avec toutes les jeunes filles qu'il juge "pas ça du tout", pour se marier avec. Dites-lui tout cela à ce beau dédaigneux qui rêve d'une future épouse que le Créateur lui fabriquerait sur mesure, à l'heure dite et telle que la lui montre son désir. S'il trouve pareil phénix, hum! je veux bien l'aller dire à Rome".

Vous avez lu, messieurs. Qui l'emportera dans cet intéressant tournoi?

Je bénis grandement le Ciel de ce que je ne suis plus dans le cas de prendre mari. L'entreprise me paraît plutôt difficile à mener à bonne fin. Et pourtant, il s'en fait des mariages! Faut-il donc croire à l'existence impossible de tout bonheur conjugal? A Dieu ne plaise!

LISE.

A VENDRE

Certains abonnés offrent en vente la collection de la Revue Moderne au complet. Cette collection a déjà son prix, puisque déjà nous ne pourrions fournir nous-mêmes tous les numéros. Aussi les personnes désireuses de l'acquérir dès maintenant peuvent s'adresser à l'administration de la Revue Moderne qui se chargera de les mettre en communication avec ces vendeurs le plus vite possible.

Pour Rire

En omnibus, le jour de l'an, un conducteur aide une jolie femme à descendre, en la tenant sous le bras.

Dans ce mouvement, il serre la dame un peu plus qu'il ne faut.

Petit cri de la voyageuse.

Alors le conducteur, avec un sourire amical :

— Ce sont nos petites étrennes.

o o o

Un écho de l'exposition :

Un monsieur.—Cocher! combien me prendrez-vous pour me conduire au Trocadéro?

Le cocher.—Quinze francs, bourgeois.

Le monsieur avec douceur.—Mon ami, je ne vous demande pas le prix de votre cheval, c'est celui de la course que je demande.

o o o

Un Calino, neveu d'un vieux curé, qui était sur le point de rendre âme, apprit que son oncle venait de mander le notaire pour faire son testament; il savait aussi que les intentions de son oncle n'étaient pas en sa faveur. Comment faire pour parer le coup?

L'idée lui vint de s'entendre avec le notaire. Et voici la naïve proposition qu'il lui fit :

— J'entendais, Monsieur, l'autre jour au tribunal, des avocats qui disaient que vos actes ne valaient rien, que c'étaient des feuilles de chou.

Ne pourriez-vous pas faire aussi le testament de mon oncle sur une feuille de chou? Je vous payerai ce qu'il faudra...

o o o

Le jeune Guy de Castel-Pané arrive de province. Un de ses amis l'adresse chez la petite Flora, des Bouffes, une de ces femmes qui vous aiment... comme dans un bois, suivant l'expression de Roqueplan.

Le lendemain, on lui demande des nouvelles de sa conquête.

— Etes-vous content?

— Enormément.

— Flore vous a-t-elle plu...?

— Oui, à verse.

o o o

Une promenade d'une heure en voiture est ordonnée à Calino convalescent.

La voiture part au galop.

— Hé! là, hé! là, pas si vite! s'écria Calino: si vous allez de ce train-là, l'heure sera tout de suite passée!

o o o

Une jeune femme mariée, à son domestique: — Que feriez-vous si des godelureaux venaient à me manquer de respect en votre présence?

Le domestique avec indignation:

— Moi, madame?... je m'en irais!

o o o

Un lycéen déjà barbu, que sa famille a conduit à l'Arbre de Noël, ne peut voir sans émotion la beauté de Mlle X..., une des fées de la féerie.

— Quel bras! quelles épaules! c'est une Vénus!

— Oui, murmure un voisin, la Vénus de mille autres!...

Pour faire des petites marmites gratinées à la bordelaise

6 à 7 oignons de moyennes grosseur; 60 grammes de beurre; 150 à 200 grammes de gruyère râpé; environ 200 grammes de pain à mie serrée taillé en tranches minces qui seront grillées; le beurre nécessaire pour beurrer ces tranches; une tasse de pulpe de tomate réduite en purée; sel et poivre.

Préparation. — Ayez des petites marmites en faïence rustique allant au feu. Celles de terre vernie seraient encore préférables pourvu qu'elles soient d'une bonne fabrication et ne risquent pas en chauffant de communiquer au mets un goût de poterie grasse fort désagréable, ce qui peut arriver avec la marchandise de qualité inférieure.

Coupez des oignons en tranches minces et faites-les revenir dans le beurre chaud en remuant avec la spatule assez souvent pour que les oignons rougissent très également sans noircir. D'autre part, taillez des tranches de pain ayant à peine un centimètre d'épaisseur, et faites-les griller. Quand elles seront refroidies beurrez-les, puis saupoudrez-les d'une bonne couche de gruyère râpé de première qualité. Vos petites marmites étant préparées, vous distribuez au fond de chacune une couche de tartines que vous remasquerez complètement d'oignons rouscis; puis une nouvelle couche de tartines recouvertes cette fois avec de la purée de tomates, puis une bonne couche de purée d'oignons et enfin une de fromage.

Chaque petite marmite doit être remplie à un peu plus de la moitié de sa hauteur et laisser un bon tiers de vide afin de permettre au pain de gonfler sans que le liquide déborde car il vous reste à pourvoir à cette partie importante du potage. Pour ce faire, versez un litre d'eau chaude dans la sauteuse où vous avez fait roussir les oignons et où il doit en rester des débris, laissez jeter un bouillon tout en assaisonnant, puis versez ce liquide de la façon qui suit. Prenez un entonnoir dont vous appuiez le tuyau vers le fond des marmites en suivant la paroi du récipient pour éviter de déranger aucunement les couches qui y sont préparées.

Placez les petites marmites sur le feu sans les couvrir, laissez mijoter dix minutes, goûtez l'assaisonnement, puis mettez au four jusqu'à ce que le dessus soit doré et bien gratiné en remplaçant à mesure de l'évaporation et de la même manière que précédemment le liquide qui manque.

L'intérieur doit former un amalgame onctueux et bien fondu qui est généralement fort apprécié.

Si pour faire ce potage on se sert d'une seule marmite proportionnée au nombre de convives, il faut faire 3 couches au lieu de deux, celle du milieu comportant la purée de tomates et il faut donner environ une petite demi-heure au mijotage. Il convient aussi, en servant, de réserver à chaque convive, sa part de la croûte gratinée et de répartir également le liquide.

Le sommeil des enfants.—Laissez les enfants dormir longtemps. Il résulte de l'enquête faite par une commission suédoise dans les écoles que les écoliers qui ne prennent pas la somme moyenne de sommeil, ont 25% de maladies en plus que les autres. La moyenne de sommeil nécessaire pour les enfants qui étudient est, pour les enfants de quatre ans, 12 heures; pour ceux de sept, 11 heures; pour ceux de neuf ans, 10 heures; pour ceux de douze à quatorze ans, de 9 à 10 heures. L'anémie, l'appauvrissement du sang, la faiblesse sont dus souvent à un sommeil insuffisant ou pris irrégulièrement.



BEAUX incomparablement et serviables au delà de toute attente, les modèles Niagara Maid sont à la fois séduisants et économiques.

Niagara Maid
GANTS DE SOIE
Chaque paire est doublée aux extrémités

UN PRODUIT CANADIEN

Aussi fabricants des bas de soie "Niagara Maid"
et des sous-vêtements de soie à gants
"Niagara Maid."

PRIX DES PRODUITS "INNOXA"

Voir notre annonce sur la Page 42

Lait Innoxo, flacon porcelaine . . . \$2.00	Poudre de Riz Innoxo, boîte carton 1.00
Lait Innoxo, flacon verre 1.75	Crème Innoxo, le grand tube . . . 1.25
Mousse Innoxo, grand pot 1.75	Elixir Dentifrice, le flacon 2.25
Mousse Innoxo, 1-2 pot 1.25	Eau de Cologne, 1-4 litre 2.50
Poudre de Riz Innoxo, boîte porcelaine 1.40	

Le coffret de luxe, contenant : Lait Innoxo, flacon porcelaine; Mousse Innoxo, grand pot en porcelaine; Poudre de Riz Innoxo, boîte en porcelaine, \$5.15.



Les Choses Féminines

Par Soeur Marthe

La Gélatine de COX fait des Desserts délicieux

LA confection d'un dessert n'est pas un problème pour la ménagère qui garde toujours à sa portée une boîte de gélatine de Cox. Elle est sans sucre et sans saveur, ce qui la rend encore plus utile dans la préparation d'un nombre infini de desserts.

Le livre de recettes de la gélatine de Cox est envoyé gratuitement sur demande. Cette brochure contient au delà de cent recettes, dont une quantité de desserts délicieux, glaces de gâteaux, crèmes et puddings.

Ecrivez-nous pour avoir notre brochure et apprenez à vous servir de la gélatine de Cox pour rendre les soupes et les sauces plus riches et plus veloutées, préparer des salades appétissantes et des entremets variés.

COX GELATINE CO., LIMITED
Dept. 8
Boîte Postal 73 Montréal, Québec.



Demandez toujours la Gélatine de Cox
dans le paquet en damier,
rouge, blanc, bleu.

FABRIQUEE EN ECOSSE

COX'S

Instant Powdered

GELATINE

Tomates.—Plongez dans l'eau bouillante ; épluchez, coupez en tranches et servez crues ; ou cuisez-les coupées en quartiers avec 1 cuillerée à café de sel, 2 cuillerées à soupe de sucre, une pincée de poivre, et 1-4 tasse de mie de pain pour six tomates ; 1-4 d'un oignon, coupé fin, y donnera une saveur agréable ; servez comme ragoût de tomates. Le mais et le piment vert peuvent être ajoutés et vous aurez des tomates à la Mexicaine. Arrangez des tomates coupées ou conservées, en couches, assaisonnées, avec de la mie ou du riz bouilli ou du macaroni ou spaghetti bouilli dans une terrine ou plat bien graissé, et faites cuire au four jusqu'à ce que le dessus soit bien doré ; servez comme tomates au gratin. Farcissez des tomates crues, auxquelles vous avez coupé un cercle et desquelles vous avez enlevé la pulpe intérieure ; remplissez-les de riz bouilli, de chapelure assaisonnée mêlée à de la viande hachée, couvrez avec le cercle coupé, cuisez au four et servez comme tomates farcies rôties.

Aubergine.—Epluchez et coupez ; faites tremper pendant la nuit dans de l'eau froide salée ; égouttez. Plongez dans l'eau froide pour 1-2 heure et égouttez de nouveau ; essuyez ; saupoudrez de sel et poivre ; roulez dans la chapelure, dans l'œuf et de nouveau dans la chapelure. Faites frire à grande graisse et servez comme friture d'aubergine.

Courge (ou Potiron).—Lavez un potiron d'été ; coupez en morceaux et enlevez les semences. Faites cuire à la vapeur pendant 20 minutes. Mettez dans un linge et pressez pour extraire l'eau. Ecrasez, assaisonnez et servez. Coupez le potiron d'hiver en morceaux, enlevez les semences et la partie fibreuse, cuisez à la vapeur ou au four. Ecrasez, assaisonnez et remettez dans la cosse et servez comme potiron rôti au four.

Maïs (Blé d'Inde).—Enlevez les feuilles et la barbe, laissant 2 couches de feuilles et plongez les grappes dans l'eau bouillante ; faites bouillir 10 minutes ; servez comme maïs bouilli. Coupez les grains de chaque grappe, faites cuire avec 2 cuillerées à soupe de beurre, 1 cuillerée à soupe de sucre, 1 cuillerée à café de sel, quelques grains de poivre, 1-2 tasse de sauce blanche pour 1 tasse et demie de maïs, et servez comme maïs à l'étuvée. Arrangez du maïs, de la sauce blanche mélangée à un piment vert émincé et de la chapelure, en couches dans un plat à rôtir bien graissé et mettez au four. Servez comme maïs au gratin. Mélangez 1 tasse de maïs avec 1 œuf bien battu, 1-4 de tasse de farine, du sel et du poivre selon le goût, et formez pour imiter des huitres. Dorez bien de chaque côté sur un gril bien graissé et servez comme huitres au maïs.

Salades.—Les salades simples se font avec des légumes frais qui ne demandent aucune cuisson, tels que les verdure à salade qui comprennent les feuilles de laitue, la romaine, la laitue, les cœurs ou têtes de laitue, l'endive, la chicorée, l'escarole, l'oseille et le cresson d'eau, et les légumes tels que oignons, choux, céleri, concombres et tomates. Tous ces légumes peuvent être servis avec une sauce à l'huile, ou une sauce à salade bouillie.

Comment préparer les légumes frais pour salades.—Séparez les feuilles ou les tiges, selon la forme naturelle de la plante. Examinez soigneusement chaque section, enlevant la partie inférieure, les insectes, etc., qui peuvent s'être logés dans le légume. Lavez bien à plusieurs eaux, à l'eau courante

de préférence. L'eau salée enlève mieux les insectes. Egouttez et essuyez. Les parties vertes peuvent se conserver dans un sac en papier dans le réfrigérateur jusqu'au moment de servir et les parties plus dures peuvent servir dans les soupes et les sauces. Les parties les plus tendres peuvent être mangées crues. On doit choisir et préparer avec un soin extrême les aliments, tels que ceux employés pour les salades, qui ne sont pas cuits avant de les servir. Les plantes habituellement employées pour les salades peuvent contenir des microbes dangereux si elles n'ont pas été cultivées ou manipulées avec soin, et conséquemment, doivent être nettoyées méticuleusement.

Garnitures de salades (garniture française).—1-2 cuillerée à café de sel, 1-4 cuillerée à café de poivre, 1-8 cuillerée à café de paprika, 1 à 2 cuillerées à soupe de vinaigre, 4 cuillerées à soupe d'huile. Mélangez les ingrédients dans l'ordre donné, remuant vigoureusement ; vous pouvez ajouter 2 cuillerées à soupe de sauce piquante.

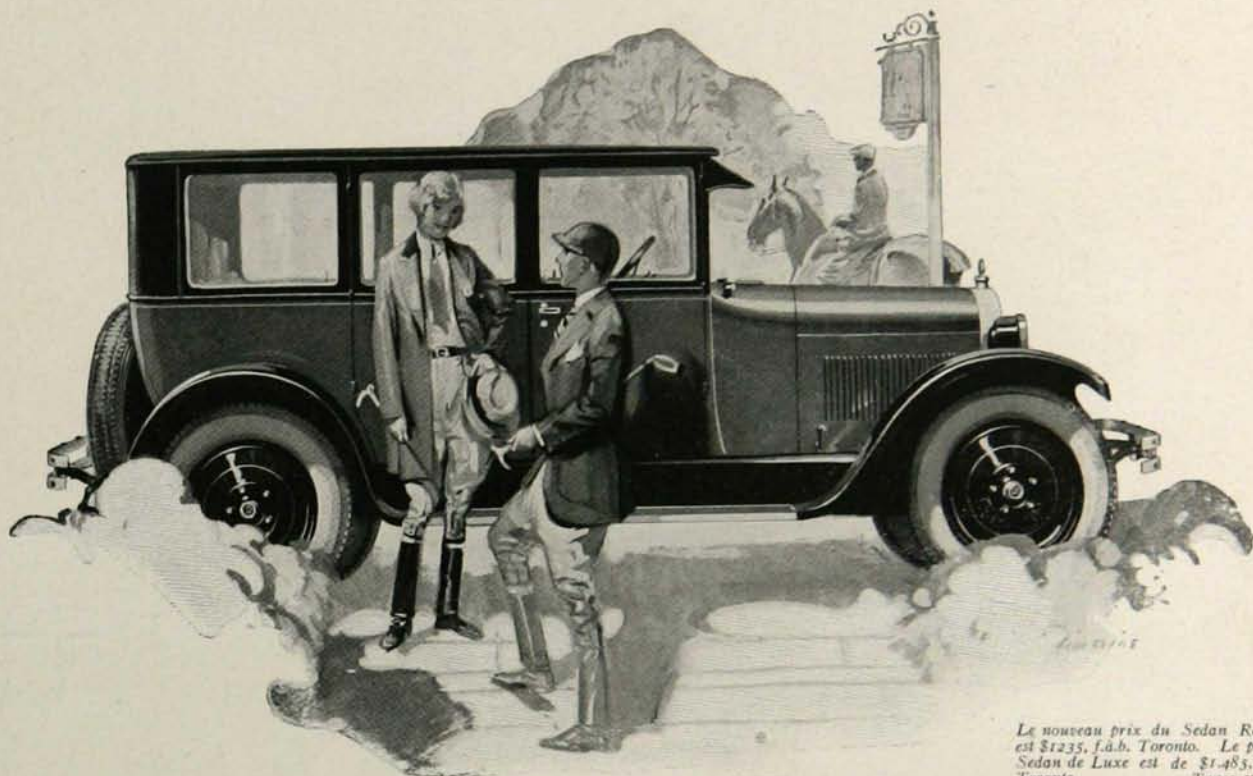
Sauce française aux Mille Herbes.—1 cuillerée à soupe de jus d'orange, 1 cuillerée à soupe de jus de citron, 1 cuillerée à café de jus d'oignon, 2 cuillerées à soupe de piments verts coupés très fins, 2 cuillerées à soupe de piments rouges coupés très fins. Ajoutez ces ingrédients à la sauce française.

Sauce française chiffonade.—2 cuillerées à soupe de sauce piquante, 1-4 de tasse d'oignons mincés, 1-4 de tasse de betteraves mincées. Ajoutez ces ingrédients à la Sauce française.

Garniture russe.—1 œuf cuit dur, mincé, 2 cuillerées à soupe de betteraves cuites mincées, 1 cuillerée à soupe d'oignon mincé, 1 cuillerée à soupe de carottes cuites mincées. Ajoutez ces ingrédients à la sauce française.

Pour refaire les boutonnières aux vêtements d'homme.—Quand l'étoffe se trouve déchirée, ce qui arrive quelquefois, le travail est un peu plus délicat. Voici comment opérer : vous prenez un petit carré de soie de trois, quatre ou cinq centimètres de côté, selon la dimension des boutonnières. Vous coupez ce carré en deux moitiés très exactes, puis vous cousez à l'envers de votre boutonnière à petits points, mais en prenant bien l'étoffe. Vous ramenez votre petit morceau d'étoffe en la faisant passer à travers votre boutonnière, du côté de l'endroit, et vous rabattez ce qui cachera la déchirure et les points. Vous tiendrez votre étoffe rabattue à l'endroit par un point et il ne vous restera plus qu'à refaire la boutonnière avec du cordonnnet. Avoir grand soin de prendre avec l'aiguille toutes les étoffes superposées. Serrez un peu vos points afin que, tout en prenant plus d'étoffe, vos points ne soient pas plus grands que ceux des autres boutonnières ; celles-ci seront absolument parfaites et tout à fait solides.

Taches de rouille.—Pour enlever les taches de rouille sur les étoffes, on se sert du sel d'oseille ou oxalate de potasse : on humecte la tache avec de l'eau, puis on étend une légère couche de sel d'oseille à la surface. Ensuite on met quelques charbons ardents dans une cuiller d'argent, on frotte le dessous de la cuiller sur la tache, et l'on mouille de nouveau ; au fur et à mesure que la chaleur évapore l'eau, la tache disparaît. Dès qu'elle est enlevée, on lave à grande eau la partie touchée par le sel.



Le nouveau prix du Sedan Régulier est \$1235, f.a.b. Toronto. Le prix du Sedan de Luxe est de \$1485, f.a.b. Toronto. Taxes en plus.

Force et Sécurité

Les automobiles sont fabriqués pour protéger ceux qui s'en servent.

C'est pourquoi la manufacture Dodge Brothers a commencé à employer une carrosserie d'acier et y apporte continuellement des améliorations.

Comme toutes les carrosseries en acier, — demandées avec insistance par le public, — celles de Dodge Brothers sont non seulement à l'épreuve du feu, mais peuvent supporter les chocs les plus rudes — c'est la protection la plus sûre en face du danger.

Soudés au moyen de l'électricité, tous les joints et endroits exposés à l'usure sont renforcés; leur durée en est plus longue et le bruit complètement éliminé.

Ces machines sont sans égales pour la clarté; les gros montants épais, empêchant le chauffeur de voir aux intersections des rues sont remplacés par de minces montants d'acier.

Le parebrise est d'un seul morceau et les glaces des larges ouvertures augmentent la clarté, par conséquent la sûreté.

Et comme il est difficile de payer en argent votre sécurité parfaite, il vous est agréable de savoir que cette carrosserie d'acier est la plus grande protection que l'on puisse offrir à l'acheteur.

La production augmentant toujours à nos usines nous permet d'offrir toutes ces améliorations à nos clients, tout en annonçant les plus bas prix dans l'histoire de Dodge Brothers.

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED
TORONTO, ONTARIO

AUTOMOBILES

DODGE BROTHERS

FABRICATION CANADIENNE



Pour introduire
Un Service de Table Complet
de
COMMUNITY PLATE

Modèle Grosvenor



Service parfaitement
assorti de Pièces
Creux et de
Pièces Plats



Une Garantie de
Remplacement avec
chaque jolie
Pièce

VOICI que pour la première fois, les ouvriers d'art de Community présentent un Service de Table Complet COMMUNITY PLATE, comprenant couteaux, fourchettes, cuillers, service à thé et service de plats de modèles très bien assortis de la période Adam.

Etant le résultat de plus d'un demi siècle d'expérience et de succès dans la fabrication de l'argenterie, ces nouveaux services représentent le maximum de l'art, de la beauté et de l'utilité.

Chaque pièce de ces services est l'emblème de la grâce et du charme de modèle tout en restant en harmonie avec le reste du modèle. Ils représentent tout le talent artistique des ouvriers d'art de COMMUNITY PLATE. Chez votre bijoutier.